

John Steinbeck
La grande vallée



folio 

éditions Folio

John Steinbeck

La grande vallée

*Traduit de l'anglais
par Marcel Duhamel
et Max Morise*

Gallimard

Titre original :
THE LONG VALLEY

© *John Steinbeck.*

© *Éditions Gallimard, 1946, pour la traduction française.*

John Steinbeck est né à Salinas, en Californie, cette région qu'il a chantée dans les nouvelles de *La Grande Vallée*, et dans plusieurs romans, comme *Les Pâturages du ciel*. D'origine allemande et irlandaise, il a grandi dans une famille typiquement américaine, laborieuse et provinciale. Son père était fonctionnaire et sa mère institutrice.

Il fait les métiers les plus divers pour payer ses études à l'Université de Sandford. Il passe quelques mois à New York comme reporter, mais souffre de l'atmosphère de la ville et retourne en Californie. Il trouve un emploi de gardien d'une maison isolée dans les montagnes, près du lac Tahoe. Dans le calme de l'hiver il écrit *La Coupe d'or*, qui est publié en 1929. Encouragé, il décide de se consacrer à la littérature. En 1935 paraît *Tortilla Fiat*, en 1939 *Des souris et des hommes*. *Les Raisins de la colère*, en 1939, est considéré comme le plus grand roman décrivant la crise sociale qui sévissait à l'époque. Ces romans s'adaptent merveilleusement au cinéma, ce qui apporte à Steinbeck un surcroît de célébrité. Le Prix Nobel couronne son œuvre en 1962. Il meurt en 1968.

LA RAFLE

I

Il faisait nuit quand les deux hommes, sautant à bas du wagon-restaurant, partirent d'un pas décidé à travers les rues écartées de la petite ville californienne. Venant des ateliers d'emballage, une odeur douceâtre de fruits en fermentation emplissait l'air. Au-dessus des carrefours, très haut, des lampes à arc bleues se balançaient au vent et plaquaient sur le sol les ombres mouvantes des fils téléphoniques. Les vieux bâtiments de bois étaient au repos, silencieux. Les carreaux sales reflétaient lugubrement la lumière des réverbères.

Les deux hommes étaient sensiblement de même taille, mais l'un était beaucoup plus vieux que l'autre. Ils avaient les cheveux coupés en brosse et portaient des pantalons de treillis bleu. Le plus âgé avait une vareuse et le jeune un chandail bleu à col roulé. Tandis qu'ils arpentaient les rues noires, le bruit de leurs pas résonnait contre les bâtiments de bois. Le plus jeune se mit à siffler : *Come to me, my melancholy baby*^[1]. Il s'interrompit brusquement.

— Je voudrais bien que cette maudite chanson me sorte du crâne. Elle m'a trotté par la tête toute la journée. C'est vieux, comme air, en plus.

Son compagnon se tourna vers lui :

— T'as le trac, Root. Sois franc. T'as une trouille verte.

Ils passaient à ce moment sous une lampe à arc bleue. Le visage de Root arbora son expression la plus féroce. Il commença à loucher, sa bouche se tordit, devint amère. « Non, je n'ai pas le trac. » Ils avaient dépassé la zone éclairée. Son visage se détendit : « Je voudrais seulement être un peu plus à la coule. Toi, Dick, t'as déjà été délégué. Tu sais à quoi t'attendre. J'ai jamais été délégué, moi. »

— La meilleure école, c'est l'action, fit sentencieusement Dick. C'est pas dans les livres qu'on apprend vraiment quelque chose.

Ils traversèrent une voie de chemin de fer. Un peu plus haut, sur la ligne, un poste d'aiguillage se constellait de feux verts.

— C'est fou ce qu'il fait noir, dit Root. Je me demande si la lune va se montrer tout à l'heure. D'habitude, elle se montre quand il fait noir. C'est toi qui va parler le premier, Dick ?

— Non, toi. J'ai plus l'habitude que toi. Je les observerai pendant ton discours, de façon à les ferrer un bon coup quand je sentirai que ça mord. Tu sais ce que tu vas leur dire ?

— Je comprends. J'ai tout en tête depuis le premier mot. Je l'ai écrit et je l'ai appris par cœur. J'ai entendu des types dire que quand ils se levaient ils n'avaient pas la moindre idée de quoi ils allaient parler et puis tout d'un coup ça partait tout seul, comme si ç'avait été quelqu'un d'autre, et les mots jaillissaient comme l'eau d'une pompe. Big Mac Sheane disait que pour lui c'était comme ça. Mais je voulais pas risquer qu'il m'arrive un accroc, alors j'ai tout mis par écrit.

Un train lança un hululement lugubre et, l'instant d'après, il déboucha d'une courbe et poussa sur la voie sa lumière effarante. Les wagons allumés défilèrent dans un tintamarre. Dick se détourna pour le voir passer.

— Pas beaucoup de monde dans celui-là, dit-il avec satisfaction. Tu ne m'as pas dit que ton vieux était cheminot ?

Root s'efforça de ne pas laisser percer d'amertume dans sa voix.

— Si. Il travaille sur la voie. Il est serre-frein. Il m’a foutu dehors quand il a su ce que je faisais. Il avait peur de perdre sa place. Voulait pas comprendre. Je lui expliquais, mais y avait rien à faire, il ne voulait pas comprendre.

Il y avait une pointe de regret dans la voix de Root. Soudain il sentit combien il avait faibli et à quel point il pouvait paraître cafardeux et nostalgique.

— C’est ça qui est terrible avec eux, poursuivit-il d’un ton âpre. Ils ne sont pas capables de voir plus loin que leur place à garder. Ils ne sont pas capables de voir ce qui est en train de leur arriver. Ils se cramponnent à leurs chaînes.

— Gaspille pas ça, fit Dick. C’est des trucs qui portent. Tu l’as mis dans ton discours ?

— Non, mais j’ai idée de le mettre, si tu trouves que c’est bon.

Les réverbères s’espaçaient maintenant. Sur le bord de la route poussait une rangée d’acacias, car la ville allait s’éclaircissant et la campagne peu à peu reprenait ses droits. Le long de la rue sans pavés, s’échelonnaient quelques petites maisons aux jardins mal entretenus.

— Bon Dieu ! C’est fou ce qu’il fait noir, dit encore une fois Root. Je me demande s’il va y avoir du grabuge. C’est intéressant pour se tirer, une nuit pareille, s’il arrivait quelque chose.

Dick étouffa une espèce de reniflement dans le col de sa vareuse. Ils marchèrent un moment sans rien dire.

— Tu essaierais de te sauver, Dick ? interrogea Root.

— Jamais de la vie ! C’est défendu. S’il arrive quelque chose, la consigne est de tenir. Tu n’es qu’un gosse. J’ai l’impression que tu te cavalerais si je te laissais faire !

Root crâna :

— Tu te prends pour une terreur sous prétexte que t’as été délégué deux ou trois fois. Tu parles comme si t’avais cent ans.

— En tout cas, mon fond de pantalon est sec, fit Dick.

Root marchait tête baissée. Il dit à mi-voix :

— Dick, tu es sûr que tu ne te sauverais pas ? Tu es sûr que tu serais capable de rester là pour encaisser ?

— Évidemment, que j’en suis sûr. Ça m’est déjà arrivé. C’est la consigne, pas vrai ? Enfin, voyons, ça nous fait une bonne publicité. Ses yeux fouillèrent l’obscurité, cherchant Root. Qu’est-ce qui te fait demander ça, p’tit gars ? T’as peur de te sauver ? Si t’as peur, t’as rien à faire ici.

Root frissonna.

— Écoute, Dick, t’es un chic type. Tu ne répéteras à personne ce que je te dis, hein ? On ne m’a jamais mis à l’essai. Comment pourrais-je savoir ce que je ferai si quelqu’un me flanque des coups de matraque dans la figure ? Qui est-ce qui pourrait le savoir ce qu’il ferait ? Je ne crois pas que je me sauverais. J’essayerais de ne pas me sauver.

— C’est bon, p’tit gars, n’en parlons plus. Mais essaie seulement de te débiter et je mets ton nom au rapport. Y a pas de place chez nous pour les salauds de dégonflés. N’oublie pas ça, p’tit gars.

— Oh ! tu nous cours avec tes p’tits gars. On le sait que t’es plus vieux que moi.

Les acacias devenaient plus drus à mesure qu’ils avançaient. Le vent bruissait doucement dans les feuilles. Un chien grogna dans une cour au passage des deux hommes. Une brume légère commença de traîner dans l’air et les étoiles s’y noyèrent.

— Tu es sûr d’avoir bien tout préparé ? demanda Dick. T’as les lampes ? Les imprimés ? Je t’avais tout laissé.

— J'ai fait tout ça cet après-midi, fit Root. Je n'ai pas encore collé les affiches, mais je les ai là-bas dans ma caisse.

— T'as mis du pétrole dans les lampes ?

— Y en avait plein dedans. Dis donc, Dick, je parie bien qu'il y a un salaud qui nous aura mouchardés, tu crois pas ?

— Sûrement. Il y a toujours quelqu'un qui moucharde.

— Mais, t'as pas entendu parler qu'il allait y avoir une descente, des fois ?

— Merde, comment voudrais-tu que je le sache ? Tu t'imagines qu'viendraient me prévenir qu'ils vont me démolir la gueule ? Allez, reprends un peu de poil de la bête, Root. Tu l'as à zéro. Tu vas finir par me flanquer la frousse si tu continues.

II

Ils arrivèrent près d'un bâtiment plat, peu élevé, noir et trapu dans les ténèbres. Leurs pas résonnèrent lourdement sur un trottoir de bois.

— Encore personne, fit Dick. On va ouvrir et faire un peu de lumière.

Ils se trouvaient devant une boutique abandonnée. Les anciennes vitrines étaient opaques sous leur couche de saleté. D'un côté un placard de Lucky Strike était collé sur la vitre, tandis qu'à l'autre bout était plantée, ainsi qu'un fantôme, Mademoiselle Coca-Cola, grand format, en carton. Dick poussa les deux vantaux de la porte et ils entrèrent. Il fit craquer une allumette, alluma une lampe à pétrole, remit le verre en place et posa la lampe sur une caisse à pommes renversée.

— Allons-y, Root, faut tout préparer.

Les murs du bâtiment étaient crépis au lait de chaux et zébrés de traces de coups de brosse.

Une pile de journaux couverts de poussière avait été poussée dans un coin. Les deux fenêtres du fond étaient recouvertes d'une dentelle de toiles d'araignées. À part les deux caisses à pommes, il n'y avait absolument rien dans la boutique.

Root alla vers une des caisses et en tira une grande affiche, le portrait d'un homme, avec des rouges et des noirs très contrastés. Il fixa le portrait avec des punaises sur le mur blanchi à la chaux, derrière la lampe. Ensuite, il épingla une autre affiche tout à côté, un grand motif de propagande, rouge sur fond blanc. Enfin, il retourna une autre caisse à pommes et empila dessus des tracts et des petits livres brochés. Ses pas résonnaient bruyamment sur le plancher nu.

— Allume l'autre lampe, Dick ! Il fait trop noir, ici, bon Dieu !

— T'as peur du noir aussi, p'tit gars ?

— Non. Les hommes ne vont pas tarder à s'amener. Faut qu'il y ait plus de lumière quand ils viendront. Quelle heure est-il ?

Dick regarda sa montre.

— Huit heures moins le quart. Y en a qui ne devraient pas tarder à s'amener de ces gars-là.

Il enfouit ses mains dans les poches de sa vareuse et se planta nonchalamment près de la caisse aux tracts. Il n'y avait rien où s'asseoir. Le portrait en rouge et noir jetait dans la pièce un regard fixe, âpre et dur. Root s'adossa au mur.

La lumière d'une des lampes se teinta de jaune et la flamme lentement s'affaissa. Dick y alla.

— Je croyais que t'avais dit qu'il y avait tout ce qu'il fallait comme pétrole. La mèche est sèche.

— Je croyais qu'il y en avait plein. Regarde ! L'autre est presque à ras bord. On pourrait en verser dans celle-ci.

— Et comment on va faire ? Faut les éteindre toutes les deux pour verser le pétrole. T'as des allumettes ?

Root tâta ses poches.

— Seulement deux.

— Là, tu vois ! On va être forcés de tenir cette réunion avec une seule lampe. J'aurais dû tout vérifier cet après-midi. Faut dire que j'avais affaire en ville. Je croyais pouvoir me fier à toi.

— Peut-être qu'on pourrait verser en vitesse un peu de ce pétrole dans un bidon et le mettre dans l'autre.

— C'est ça. Pour foutre le feu à la baraque. T'es formidable, toi !

Root s'adossa de nouveau au mur.

— Je voudrais bien qu'ils viennent. Quelle heure est-il, Dick ?

— Huit heures cinq.

— Eh ben, qu'est-ce qu'ils fabriquent ? Qu'est-ce qu'ils attendent ? Tu leur as dit huit heures ?

— Oh ! boucle-la, veux-tu, p'tit gars ! Tu vas finir par me porter sur les nerfs. Je ne sais pas ce qu'ils attendent. Le dégel, peut-être. Ils ne sont peut-être pas chauds. Et maintenant tais-toi un petit moment.

Il enfouit ses mains dans les profondeurs de sa vareuse.

— T'as une cigarette, Root ?

— Non.

Il se fit un grand calme. Plus près du centre de la ville, des automobiles circulaient ; on entendait le ronflement des moteurs et de temps à autre un coup de klaxon. Un chien aboya sans conviction après une des maisons voisines. Des rafales de vent chuintaient dans les feuilles, ébouriffant les acacias.

— Écoute, Dick ! Tu entends des voix ? Je crois que les voilà.

Ils tournèrent la tête et tendirent l'oreille.

— Je n'entends rien. Tu as cru les entendre, c'est tout.

Root s'approcha d'une des fenêtres crasseuses et regarda au dehors. En revenant, il s'arrêta devant la pile de tracts et les rangea soigneusement.

— Quelle heure est-il, maintenant, Dick ?

— Tiens-toi tranquille, veux-tu ? Tu vas finir par me rendre cinglé. Faut du cran pour faire ce boulot. Fais-nous voir que t'en as, bon sang.

— Ben, j'ai encore jamais été délégué, Dick.

— Tu t'imagines que ça ne se voit pas ? Tu t'arranges pour que ça crève les yeux.

Des rafales plus violentes malmenaient les acacias. Il y eut un cliquetis à la porte d'entrée. L'un des vantaux s'ouvrit lentement, grinçant légèrement sur ses gonds. Le vent pénétra dans la pièce, fouetta la pile de journaux sales dans le coin et fit voleter les affiches au mur comme des rideaux.

— Ferme cette porte, Root... Non, laisse-la ouverte. Comme ça on les entendra mieux arriver. Il consulta sa montre. Il est presque huit heures et demie.

— Tu crois qu'ils viendront ? Combien de temps resterons-nous à les attendre, s'ils ne s'amènent pas ?

Le plus âgé des deux hommes avait le regard fixé sur l'ouverture de la porte.

— On ne s'en ira pas avant neuf heures et demie au plus tôt. La consigne est que la réunion doit avoir lieu.

Les bruits de la nuit arrivaient plus nettement par la porte ouverte – la danse des feuilles sèches d'acacia sur la route, l'abolement lent et régulier du chien. Au mur, le portrait en rouge et noir devenait menaçant dans la pénombre. Le bas de l'affiche recommençait à voleter. Le regard de Dick vint se poser dessus.

— Écoute, p'tit gars, dit-il calmement. Je sais que tu as le trac. Quand ça te prend, regarde-le, simplement. – D'un geste du pouce, il désigna le portrait. – Il n'avait pas peur, lui. Rappelle-toi tout ce qu'il a fait.

Le jeune homme considérait le portrait.

— Tu crois qu'il n'a jamais eu peur ?

Dick le sermonna vertement.

— Si ça lui est arrivé, personne n'en a jamais rien su. Que ça te serve d'exemple : Ne va pas déballer ta marchandise devant tout le monde pour le plaisir de montrer ce que tu ressens.

— T'es un chic type, Dick. Je ne sais pas comment je ferai quand on m'enverra tout seul.

— Tu t'en tireras très bien, p'tit gars. T'as de l'étoffe. Je sens ça. C'est simplement que tu n'as jamais été au feu.

Root eut un rapide coup d'œil vers la porte.

— Écoute. T'entends pas quelqu'un venir ?

— Oh ! laisse tomber ! Quand ils viendront, ils viendront. En tout cas, fermons la porte. Il ne fait pas chaud ici.

— Écoute. Je te dis que quelqu'un vient.

Des pas rapides résonnèrent sur la route, prirent une allure de course et traversèrent le trottoir de bois. Un homme en salopette et en casquette de peintre fit irruption dans la pièce. Il haletait, à bout de souffle :

— Tirez-vous les gars, dit-il. Il y a la rafle qui s'amène. Y aura pas un seul copain à la réunion. Ils voulaient vous laisser choir et encaisser tout seuls. J'ai pas marché. Venez ! Ramassez vos affaires et filons. La rafle va s'amener.

Le visage de Root était pâle et tiré. Il regarda Dick d'un air inquiet. Dick frissonna. Il enfonça ses mains dans ses poches et courba les épaules.

— Merci, dit-il. Merci du renseignement. Vas-y, sauve-toi. On se débrouillera.

— Les autres allaient simplement vous laisser tomber, dit l'homme.

Dick hocha la tête.

— Bien sûr, ils n'envisagent pas l'avenir. Ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Allez, tire-toi sinon tu vas te faire prendre.

— Ben et vous, vous ne venez pas ? Je vais vous aider à porter votre camelote.

— On reste, fit Dick d'un ton résolu. La consigne est de rester. Faudra qu'on encaisse.

L'homme se dirigeait vers la porte. Il se retourna.

— Voulez-vous que je reste avec vous ?

— Non, t'es un brave type. Inutile que tu restes. Peut-être qu'on fera appel à toi une autre fois.

— Enfin, j'ai fait ce que j'ai pu.

Dick et Root l'entendirent franchir le trottoir de bois et détalier dans les ténèbres. La nuit redevint sonore. Les feuilles mortes raclèrent le sol. Dans le centre de la ville, les moteurs ronflaient.

Root regarda Dick. Il voyait les poings de l'homme se crispier dans les poches de sa vareuse. Les muscles du visage étaient raidis, mais il fit un sourire au jeune homme. Les affiches voletèrent à distance du mur, puis reprirent leur place.

— T'as peur, p'tit gars ?

Root se hérissa, prêt à nier, puis il s'abandonna.

— Oui, j'ai peur. Peut-être que je ne serai pas à la hauteur.

— Du nerf, p'tit gars, fit Dick d'un ton âpre. Du nerf, allons !

Dick lui cita :

— Aux hommes qui manquent de foi et d'ardeur, il faut donner un exemple de ténacité. Au monde, il faut donner un exemple d'injustice. T'as compris, Root ? Voilà la consigne.

Il retomba dans le silence. Le chien accéléra la cadence de ses aboiements.

— Ça doit être eux, dit Root. Tu crois qu'ils vont nous tuer ?

— Non, ça ne leur arrive pas très souvent de tuer des gens.

— Mais ils vont nous taper dessus à coups de poing et à coups de pied, non ? Ils vont nous donner des coups de matraque dans la figure et nous casser le nez. Big Mike, ils lui ont cassé la mâchoire en trois endroits.

— Du nerf, p'tit gars ! Du nerf ! Et écoute ce que je vais te dire, si quelqu'un te casse la gueule, ce n'est pas lui qui le fait, c'est la société. Et ce n'est pas à toi qu'elle casse la gueule. Elle s'attaque au principe. Tu te souviendras de ça ?

— Je ne veux pas me sauver, Dick. Je te jure que non. Si tu vois que je vais filer, empêche-moi, je te le demande.

Dick s'approcha de lui et lui toucha l'épaule.

— Ça ira, t'en fais pas. Je le vois tout de suite quand un type tiendra le coup.

— Mais, est-ce qu'on ne ferait pas bien de cacher toute la littérature pour que ça ne soit pas brûlé ?

— Non, il se peut qu'un type mette un bouquin dans sa poche et le lise plus tard. Alors ça aura servi à quelque chose. Laisse les livres là. Et maintenant boucle-la ! C'est encore pire quand on parle.

Le chien était revenu à son aboiement lent et morne. Une bouffée de vent apporta un tourbillon de feuilles mortes par la porte ouverte. L'affiche au portrait se gonfla et un des coins se détacha. Root alla remettre la punaise. Quelque part en ville, une automobile fit crier ses freins.

— T'entends quelque chose, Dick ? Tu les entends venir ?

— Non.

— Dis donc, Dick, Big Mike est resté allongé par terre pendant deux jours avec sa mâchoire cassée, avant qu'on ne s'occupe de lui.

Excédé, le vétéran se tourna vers le jeune homme. Un poing fermé sortit de la poche de la vareuse. Il examina attentivement Root, puis il passa un bras autour de ses épaules.

— Écoute bien, p'tit gars, dit-il. Je n'en sais pas lourd, mais j'ai déjà été dans ce bisenesse. Ce que je peux t'assurer, c'est que quand ça tombera, tu ne le sentiras pas. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est comme ça. Même s'ils te tuent, ça ne te fera pas mal.

Il laissa tomber son bras et s'avança vers la porte. Il regarda au-dehors et tendit l'oreille des deux côtés avant de rentrer dans la pièce.

— Tu as entendu quelque chose ?

— Non. Rien.

— Qu'est-ce qu'ils attendent, d'après toi ?

— Comment veux-tu que je le sache ?

Root avala sa salive avec effort.

— Peut-être qu'ils ne viendront pas. Peut-être que c'était une blague, c'qu'y nous a dit, ce type, simplement un blague ?

— Peut-être.

— Eh ben, alors, on va attendre là toute la nuit qu'on vienne nous démolir la poire ?

Dick répondit, imitant son intonation :

— Oui, on va attendre là toute la nuit qu'on vienne nous démolir la poire.

Le vent déferla en une furieuse rafale puis tomba d'un seul coup. Le chien s'arrêta d'aboyer. Un train s'annonça au croisement par un long hurlement, après quoi le silence de la nuit devint plus pesant. Dans une maison proche, un réveille-matin se déclencha. Dick dit :

— Quelqu'un qui part de bonne heure au boulot. Un veilleur de nuit, p'têt' bien.

Sa voix résonna trop fort dans le silence. La porte d'entrée se referma doucement, avec un léger grincement.

— Quelle heure est-il maintenant, Dick ?

— Neuf et quart.

— Bon Dieu. Je m'imaginais qu'il devait être deux ou trois heures du matin... Tu ne voudrais pas qu'ils s'amènent et qu'on en finisse, Dick ? Écoute, Dick, il m'a semblé entendre des voix.

Ils se figèrent à l'écoute, la tête penchée en avant.

— T'entends quéqu'chose, Dick ?

— Il me semble. Comme quelqu'un qui parlerait à voix basse.

Le chien se remit à aboyer, furieusement cette fois. On percevait un murmure léger, calme.

— Regarde, Dick ! Il m'a semblé voir quelqu'un à la fenêtre du fond.

Le vétéran eut un petit rire gêné.

— Ça, c'est pour nous empêcher de filer. Ils ont cerné la maison. Du nerf, p'tit gars. Les voilà. Rappelle-toi comme quoi c'est pas eux, c'est la société.

Il y eut un martèlement de pas précipités. Les portes s'ouvrirent avec violence. Une foule d'hommes envahit la pièce, des hommes grossièrement vêtus, portant des chapeaux noirs. Ils avaient des matraques et des gourdins à la main. Dick et Root se tenaient droit, le menton en avant, les yeux baissés, à demi fermés.

Une fois entrés, les agresseurs se sentirent mal à l'aise. Ils formaient un demi-cercle menaçant autour des deux hommes, attendant que quelqu'un se décidât.

Le jeune Root jeta un regard en biais sur Dick et vit que le vétéran le regardait froidement, d'un œil critique, comme s'il jugeait son comportement. Root planta ses mains tremblantes dans ses poches. Un effort de volonté le poussa en avant. D'une voix que la frayeur rendait perçante, il s'écria :

— Camarades, vous êtes des hommes comme nous. Nous sommes tous frères...

Une matraque en caoutchouc siffla et le frappa sur le côté de la tête avec un bruit sourd de chair que

l'on cogne. Root s'affaissa sur les genoux et se soutint des deux mains.

Les hommes restaient immobiles, l'air furieux.

Root se hissa péniblement sur ses pieds. Son oreille fendue répandait un flot pourpre le long de son cou.

Un côté de son visage n'était plus qu'une bouillie pourpre. Il était de nouveau debout. Sa voix éclata, passionnée. Ses mains ne tremblaient plus, maintenant, il parlait d'un ton ferme et assuré. L'extase brûlait dans ses yeux.

— Mais comprenez donc ! s'écria-t-il. C'est pour vous que nous faisons ça. Uniquement pour vous. Vous ne savez pas ce que vous faites.

— Tuons-les, ces salauds de rouges !

Quelqu'un gloussa nerveusement. Et alors la vague déferla. En tombant, Root eut le temps d'entrevoir le visage de Dick qui souriait, d'un sourire de défi, dur, tendu.

IV

Il remonta près de la surface à plusieurs reprises, sans toutefois réussir à se raccrocher à la conscience. Enfin, il ouvrit les yeux et eut le sentiment des choses. Son visage et son crâne étaient chargés de pansements. Il n'apercevait qu'un rai de lumière entre ses paupières gonflées. Il resta étendu un long moment, cherchant à retrouver ses esprits. Puis il entendit la voix de Dick, tout près de lui.

— T'es réveillé, p'tit gars ?

Root essaya sa voix et découvrit qu'il croassait assez joliment.

— J'ai l'impression.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont mis sur le crâne. Je croyais bien que t'avais passé. T'avais raison pour ce qui est de ton nez. Il ne va pas être très joli.

— Et à toi, qu'est-ce qu'ils t'ont fait, Dick ?

— Oh ! ils m'ont bousillé le bras et deux ou trois côtes. Faut apprendre à se coller la figure par terre. Ça épargne les yeux. — Il s'interrompit et aspira avec précaution. — Ça travaille quand tu respirez avec une côte cassée. On est vernis. Les flics nous ont ramassés et nous ont bouclés.

— On est en prison, Dick ?

— Ouais ! Cellule d'infirmerie.

— Qu'est-ce qu'on a comme motif ?

Il entendit Dick essayer de glousser et haleter sous la douleur :

— Incitation à l'émeute. On écopera de six mois, je suppose. Les flics ont pris la littérature.

— Tu ne leur diras pas que je suis mineur, hein, Dick ?

— Non, je ne le dirai pas. Tais-toi maintenant. Ta voix n'est pas brillante. Tiens-toi tranquille.

Root se tut et resta allongé, immobile, emmitouflé dans une couche de douleur sourde. Mais au bout d'un instant, il éleva de nouveau la voix :

— Ça ne m'a pas fait mal, Dick. C'est drôle, je me sentais tout gonflé, et bien.

— T'as été épatant, p'tit gars. T'as été aussi bien que les mieux que j'aie vus. Je te ferai mousser au

comité. T'as été tout simplement épatant.

Root s'efforçait de remettre quelque chose en ordre dans sa tête.

— Pendant qu'ils étaient en train de me sonner, je voulais leur dire que ça m'était égal.

— Bien sûr, p'tit gars. C'est comme je te le disais. C'était pas eux. C'était la société. Faut pas leur en vouloir. Ils ne savent pas.

Root parla d'une voix somnolente. La douleur s'appesantissait sur lui.

— Tu te rappelles la Bible, Dick, là où ça dit quelque chose comme : Pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font ?

Dick répondit d'un ton sévère :

— Laisse tomber ces trucs de religion, p'tit gars. Il cita : « La religion, c'est l'opium du peuple. »

— Oui, je sais bien, fit Root. Mais y avait pas de question de religion là-dedans. C'était seulement que ça m'est venu comme ça. C'était un peu ce que je ressentais, comme qui dirait.

LES CHRYSANTHÈMES

Le brouillard hivernal, d'un gris de flanelle, planant sur la vallée de Salinas, l'isolait du ciel et de tout le reste du monde. De tous les côtés il reposait comme un couvercle sur les montagnes et faisait de la grande vallée un vase clos. Sur la vaste étendue de sol plat les charrues mordaient profondément la terre noire qui luisait comme du métal là où le soc l'avait tranchée. Dans les ranches des contreforts, des deux côtés de la rivière Salinas, les chaumes jaunes semblaient baignés par un soleil pâle et froid, mais dans le fond de la vallée le soleil ne donnait plus car on était en décembre. L'épaisse broussaille des saules le long de la rivière flamboyait de ses feuilles effilées d'un jaune franc.

C'était une époque de calme et d'attente. L'air était froid et moelleux. Un vent léger soufflait du sud-ouest si bien que les fermiers avaient un vague espoir de voir une bonne pluie avant peu ; mais brouillard et pluie ne vont pas ensemble.

Auprès de la rivière, sur les contreforts où se trouvait le ranch d'Henry Allen, il y avait peu de travail à faire, car le foin était coupé et rentré et les vergers labourés pour absorber profondément la pluie quand elle viendrait. Le bétail, sur les pentes plus élevées, prenait un poil rude et broussailleux.

Élisa Allen, qui travaillait dans son jardin fleuriste, vit, à l'autre bout de la cour, Henry, son mari, qui parlait à deux hommes en costume de ville. Ils se tenaient tous trois à côté du hangar du tracteur, et chacun d'eux avait un pied appuyé sur le petit Fordson. Ils fumaient des cigarettes et examinaient la machine tout en parlant.

Élisa les observa un moment et se remit ensuite à son travail. Elle avait trente-cinq ans. Son visage était maigre et énergique et ses yeux étaient clairs comme de l'eau. Elle avait une allure massive et lourde dans son costume de jardinage, un chapeau noir d'homme enfoncé sur les yeux, de grosses chaussures aux pieds, une robe à dessins imprimés presque complètement recouverte d'un gros tablier de velours côtelé avec quatre grandes poches pour mettre les ciseaux, le déplantoir et le grattoir, les graines et le couteau qui servaient à son travail. Elle portait de lourds gants de cuir pour protéger ses mains.

Elle coupait les tiges de chrysanthèmes de l'an passé avec une paire de ciseaux courts et puissants. Elle jetait un coup d'œil de temps à autre sur les hommes près du hangar du tracteur. Son visage était ardent, mûr et beau ; dans sa manière même de manier les ciseaux, il y avait un excès d'ardeur, un excès de puissance. Les tiges de chrysanthèmes semblaient trop petites et trop faibles pour son énergie. Du revers de son gant, elle chassa de ses yeux un nuage de cheveux et, ce faisant, elle se macula la joue de terre. Derrière elle se dressait la maison de ferme nette et blanche, entourée d'une plate-bande de géraniums rouges montant jusqu'à la hauteur des fenêtres. C'était une petite maison bien entretenue avec des carreaux bien astiqués et un paillason tout propre sur l'escalier.

Élisa jeta un nouveau regard vers le hangar du tracteur. Les étrangers montaient dans leur conduite intérieure Ford. Elle ôta un de ses gants et plongea ses doigts robustes dans la forêt des rejetons verts de chrysanthèmes qui poussaient autour des vieilles racines. Elle ouvrit les jeunes feuilles et chercha parmi les pousses touffues. Il n'y avait pas de pucerons, pas de cloportes, ni d'escargots, ni de chenilles. Ses doigts fouisseurs détruisaient de tels fléaux avant qu'ils pussent paraître.

Élisa tressaillit au son de la voix de son mari. Il s'était approché doucement et il s'appuyait sur le grillage qui protégeait ses fleurs des bestiaux, des chiens et des poules.

— T'y voilà encore, dit-il. Tu as une récolte solide qui se prépare.

Élisa redressa son dos et remit son gant de jardinage.

— Oui. Ils seront solides, l’an qui vient. Dans son ton et son visage, il y avait un peu de coquetterie.

— Tu as un don pour les choses, observa Henry. Certains de ces chrysanthèmes jaunes que tu as fait venir cette année avaient vingt-cinq centimètres de large. Il faudrait que tu viennes travailler au verger et que tu fasses pousser des pommes de cette grosseur-là.

Les yeux d’Élisa brillèrent.

— Peut-être que je pourrais, en plus. C’est vrai que j’ai un don pour les choses. Ma mère l’avait. Elle pouvait coller n’importe quoi dans la terre, ça poussait. Elle disait que c’était d’avoir des mains planteuses, des mains qui savent y faire.

— En tout cas, il est certain que ça marche pour les fleurs, dit-il.

— Henry, qui sont ces deux hommes qui te parlaient ?

— Ah oui ! c’est ça que je venais te dire. Ils sont de la Compagnie des Viandes de l’Ouest. J’ai vendu ces trente têtes de bouvillons de trois ans. J’ai même presque obtenu le prix que je demandais.

— Bravo, dit-elle, c’est du bon travail !

— Et je me suis dit, poursuivit-il, je me suis dit que puisqu’on est samedi après-midi, on pourrait aller à Salinas dîner au restaurant, et ensuite au cinéma... pour fêter ça, tu comprends.

— Bien, répéta-t-elle. Oh oui ! ça sera bien.

Henry prit son ton habituel de plaisanterie.

— Y a de la boxe, ce soir. Ça te plairait d’aller à la boxe ?

— Oh non ! dit-elle haletante. Non, je n’aime pas la boxe.

— Je blaguais, Élisabeth. Nous irons au cinéma. Voyons, il est deux heures. Je vais chercher Scotty et ramener les bouvillons de la montagne. Ça nous prendra, mettons, deux heures. Nous irons en ville vers cinq heures et nous dînerons à l’Hôtel Cominos. Ça te plaît ?

— Bien sûr, ça me plaît. C’est agréable de manger dehors.

— Alors, ça va. Je vais chercher deux chevaux.

Elle dit :

— J’ai bien le temps de repiquer quelques-uns de ces plants, je suppose.

Elle entendit son mari appeler Scotty vers la grange. Et, un peu plus tard, elle vit deux hommes à cheval monter le long des flancs jaune pâle de la colline, en quête des bouvillons.

Il y avait une petite planche carrée de sable réservée au repiquage des chrysanthèmes. Avec son déplantoir, elle tourna et retourna la terre, l’égalisa et la tassa en la tapotant. Puis elle creusa dix sillons parallèles pour y mettre les plants. Revenue à la planche des chrysanthèmes, elle arracha les jets fragiles, habilla chacun d’eux en coupant les feuilles avec ses ciseaux et en fit un petit tas bien rangé.

Un grincement de roues et un bruit de sabots parvinrent de la route. Élisabeth leva les yeux. Le chemin de campagne courait le long d’une rangée épaisse de saules et de peupliers qui bordaient la rivière et, sur le chemin, s’avançait un curieux véhicule, curieusement attelé. C’était un vieux chariot, surmonté d’une bâche arrondie, semblable à celle des chariots des premiers colons. Il était tiré par un vieux cheval bai et un petit baudet gris et blanc. Un gros homme à la barbe en essuie-plume, assis sous les pans de la bâche, conduisait l’attelage qui se traînait péniblement. Sous le chariot, entre les roués de derrière, un chien bâtard, maigre et minable, marchait sagement. Des mots étaient peints sur la toile en lettres maladroites et biscornues : « Pots, casseraules, ciseaux, tondeuses, Remis à neuf. » Une énumération de deux lignes, et, en bas, le triomphant et définitif : « Remis à neuf. » La peinture noire avait coulé en petites pointes effilées au-dessous de chaque lettre.

Élisa, accroupie par terre, regardait passer le chariot branlant et disloqué. Mais il ne passa pas. Il tourna dans le chemin qui menait devant la maison, en faisant grincer aigrement ses vieilles roues tordues. Le chien efflanqué s'élança de sa place entre les roues et courut en avant. Au même instant, les deux bergers du ranch volèrent vers lui. Puis tous trois s'arrêtèrent et, la queue droite et frissonnante, les pattes raidies, avec une dignité d'ambassadeurs, ils tournèrent lentement en rond, tout en reniflant délicatement. La caravane vint se ranger devant le grillage d'Élisa et s'arrêta. À ce moment, le chien nouveau venu, devant la supériorité du nombre, baissa la queue et se retira sous la roulotte, le poil hérissé et les dents à nu.

L'homme du chariot cria :

— Il est mauvais dans une bagarre quand il s'y met.

Élisa se mit à rire :

— Je le vois. Combien de temps lui faut-il en général pour s'y mettre ?

L'homme entendit son rire et lui fit écho de bon cœur :

— Quelquefois des semaines et des semaines, dit-il.

Il descendit péniblement de son siège en posant le pied sur la roue. Le cheval et l'âne s'avachirent comme des fleurs privées d'eau.

Élisa vit que c'était un homme très corpulent. Malgré ses cheveux et sa barbe grisonnante, il n'avait pas l'air vieux. Son vêtement noir usé était chiffonné et taché de graisse. Le rire avait disparu de son visage et de ses yeux, à l'instant où sa voix avait cessé de rire. Ses yeux étaient sombres et pleins de cet air méditatif que prennent les yeux des rouliers et des marins. Les mains calleuses qu'il appuya sur le fil de fer de clôture étaient crevassées et chaque crevasse formait une ligne noire. Il ôta son chapeau cabossé.

— Je suis sorti de ma route habituelle, ma bonne dame, dit-il. Est-ce que ce chemin de terre traverse la rivière et rejoint la grand-route de Los Angeles ?

Élisa se releva et fourra ses gros ciseaux dans la poche de son tablier.

— Eh oui, sûrement, mais il fait des détours et ensuite il faut passer la rivière à gué. Je ne crois pas que votre attelage pourrait sortir du sable.

Il répliqua avec une certaine âpreté :

— Si vous saviez de quoi ces bêtes-là sont capables de sortir, ça vous épaterait.

— Quand elles s'y mettent ? demanda-t-elle.

Il sourit une seconde :

— Oui. Quand elle s'y mettent.

— Enfin, dit Élisa, je crois que vous gagneriez du temps en reprenant le chemin de Salinas pour retrouver la grand-route.

Son gros doigt tira sur le fil de fer qui résonna.

— J'suis pas pressé, ma bonne dame. Je fais le voyage de Seattle à San Diego et retour tous les ans. Ça me prend tout mon temps. À peu près six mois dans chaque sens. Je cours après le beau temps.

Élisa retira ses gants et les enfonça dans la poche de son tablier avec les ciseaux. Elle passa la main sous le bord de son chapeau d'homme, pour rentrer des cheveux indociles.

— Ça m'a l'air d'être une bonne façon de prendre la vie, dit-elle.

Il se pencha confidentiellement par-dessus la clôture :

— Vous avez peut-être remarqué l'inscription sur mon chariot. Je répare les pots et j'affûte les couteaux et les ciseaux. Vous avez quelque chose comme ça à faire, des fois ?

— Oh, non, dit-elle vivement. Rien de ce genre. Ses yeux refusaient avec dureté.

— C'est les ciseaux qu'est le pire, expliqua-t-il. La plupart des gens esquintent leurs ciseaux en essayant de les aiguiser, mais moi, j'ai le coup. J'ai un outil spécial. C'est une espèce de petit truc de rien du tout, et breveté. Mais sûr que ça fait la farce.

— Non, mes ciseaux sont tous aiguisés.

— Alors bon. Tenez, continua-t-il avec insistance, un pot défoncé ou un pot avec un trou. Je peux vous le rendre comme neuf et vous éviter d'en acheter un autre. Ça vous fait une économie.

— Non, dit-elle d'un ton bref. Je vous dis que je n'ai rien de ce genre à vous faire faire.

Sa figure se fit d'une tristesse exagérée. Sa voix prit un petit ton larmoyant.

— Je n'ai rien trouvé à faire de la journée. Je n'aurai peut-être rien pour souper ce soir. Vous comprenez, j'suis pas dans ma route habituelle. Je connais du monde sur la grand-route, d'un bout à l'autre, depuis Seattle jusqu'à San Diego. Ils me gardent leurs affaires à aiguiser parce qu'ils savent que je le fais tellement bien qu'ils y gagnent de l'argent.

— Je regrette, dit Élisabeth avec irritation. Je n'ai rien à vous faire faire.

Le regard de l'homme quitta le visage d'Élisabeth et s'abaissa vers le sol. Ses yeux errèrent un moment, puis se fixèrent sur la planche de chrysanthèmes où Élisabeth travaillait :

— Qu'est-ce que c'est que ces plantes-là, ma bonne dame ?

L'irritation et la résistance s'évanouirent du visage d'Élisabeth.

— Oh ! ce sont des chrysanthèmes, des géants blancs et jaunes. J'en obtiens chaque année de plus gros que personne dans la région.

— Une espèce de fleur à longue tige qu'a l'air d'une petite bouffée de fumée colorée ? demanda-t-il.

— C'est ça. Quelle jolie façon de les décrire !

— Ça sent un peu mauvais, tant qu'on n'y est pas habitué, dit-il.

— C'est une bonne odeur âcre, rétorqua-t-elle. Ça ne sent pas mauvais du tout.

Il changea vivement de ton :

— Personnellement, j'aime bien ça.

— J'ai eu des fleurs de vingt-cinq centimètres, cette année, dit-elle.

L'homme se pencha davantage au-dessus du grillage :

— Tenez, je connais une dame, un bout de chemin plus loin, qu'a le plus joli jardin que j'aie jamais vu. Elle a presque toutes les espèces de fleurs, mais pas de chrysanthèmes. La dernière fois, je lui ai réparé un fond de baignoire en cuivre (c'est un travail difficile, mais je le fais bien), elle m'a dit : « Si jamais vous rencontrez quelques jolis chrysanthèmes, je voudrais que vous essayiez de m'en rapporter de la graine. » Voilà ce qu'elle m'a dit.

Les yeux d'Élisabeth devinrent vifs et ardents :

— Elle ne doit pas connaître grand-chose aux chrysanthèmes. On peut arriver à en obtenir avec de la graine, mais c'est bien plus facile de repiquer les petites boutures que vous voyez là.

— Oh ! dit-il. Je pourrai pas lui en rapporter dans ce cas-là.

— Mais si, voyons, s'écria Élisabeth. Je peux en mettre quelques-unes dans du sable humide et vous pourrez les emporter avec vous. Elles prendront racine dans le pot, si vous les tenez humides. Et alors elle pourra les transplanter.

— Oh ! ce qu'elle serait contente d'en avoir, ma bonne dame. C'en est des beaux, d'après vous ?

— Magnifiques, dit-elle. Oh ! magnifiques. — Ses yeux brillaient. Elle arracha son vieux chapeau et secoua ses jolis cheveux noirs. — Je vais les mettre dans un pot de fleurs, et vous pourrez les emporter. Entrez dans la cour.

Tandis que l'homme franchissait la porte à claire-voie, Élisabeth suivit en courant avec excitation l'allée bordée de géraniums qui menait derrière la maison. Et elle revint chargée d'un grand pot de fleurs tout rouge. Elle ne pensait plus à ses gants. Elle s'agenouilla devant la planche de repiquage, fouilla la terre sableuse de ses doigts et en versa dans le pot de fleurs tout neuf. Puis elle ramassa le petit tas de pousses qu'elle avait préparé et les enfouit dans le sable qu'elle tassa du revers de ses doigts robustes. L'homme se tenait debout au-dessus d'elle.

— Je vais vous dire ce qu'il faut faire, dit-elle. Souvenez-vous-en pour le dire à cette dame.

— Oui, j'essaierai de m'en souvenir.

— Bon. Écoutez. Ils prendront racine dans un mois environ. Alors, elle devra les replanter à peu près à trente centimètres d'intervalle, dans un bon sol riche comme celui-ci, vous voyez ? — Elle tendit une poignée de terre noire pour la lui faire voir. — Ils pousseront vite et haut. Maintenant, rappelez-vous : en juillet, dites-lui de les tailler à peu près à vingt centimètres du sol.

— Avant qu'ils fleurissent ? demanda-t-il.

— Oui, avant qu'ils fleurissent. — Son visage était passionnément tendu. — Ils repousseront tout de suite. Vers la fin de septembre, les bourgeons sortiront.

Elle s'arrêta, l'air perplexe.

— C'est quand ça bourgeonne que c'est le plus délicat, dit-elle avec hésitation. Je ne sais comment vous dire. — Elle scruta les yeux de l'homme d'un regard pénétrant. Sa bouche s'ouvrit légèrement et elle sembla écouter. — Je vais essayer de vous dire, reprit-elle. Avez-vous jamais entendu parler de mains planteuses ?

— On peut pas dire, ma bonne dame.

— Eh bien ! je peux seulement vous expliquer l'impression qu'on a. C'est quand on pince les bourgeons dont on ne veut pas. Ça vous descend dans le bout des doigts. On regarde ses doigts travailler. Ils font ça tout seuls. C'est une sensation qu'on a. Ils cueillent les bourgeons l'un après l'autre. Ils ne se trompent jamais. Ils sont dans la plante. Comprenez-vous ? Vos doigts et la plante. On le ressent jusque dans les bras. Ils savent. Ils ne se trompent jamais. Ça se sent. Quand on est comme ça, on ne peut pas faire d'erreur. Vous voyez ça ? Vous le comprenez ?

Elle était à genoux par terre et le regardait. Sa poitrine se gonflait passionnément.

Les yeux de l'homme se rapetissèrent. Il se détourna, embarrassé.

— Peut-être que je sais, dit-il. Quelquefois la nuit, dans mon chariot que vous voyez là...

La voix d'Élisabeth se fit rauque. Elle l'interrompit :

— Je n'ai jamais vécu comme vous, mais je sais ce que vous voulez dire. Quand la nuit est noire... Eh bien, les étoiles sont toutes pointues et puis il y a un grand silence, bien sûr, on monte et on monte ! Chaque pointe d'étoile vous entre dans le corps. C'est comme ça. Brûlant, piquant et... merveilleux.

Elle était agenouillée là et sa main se tendit vers la jambe du pantalon noir taché de graisse. Ses doigts hésitants touchèrent presque l'étoffe. Puis sa main retomba sur le sol. Elle s'accroupit comme un chien soumis.

— C'est joli, fit-il, tout à fait comme vous dites. Seulement, quand on a rien mangé, ça l'est moins.

Alors, elle se releva très raide, le visage honteux. Elle lui tendit le pot de fleurs et le déposa doucement entre ses bras.

— Tenez. Mettez-le dans votre chariot, sur le siège pour pouvoir le surveiller. Je peux peut-être trouver quelque chose à vous faire faire.

Derrière la maison, elle fouilla dans le tas de ferraille et trouva deux vieilles casseroles en aluminium toutes cabossées. Elle les rapporta et les lui donna.

— Tenez, vous pouvez peut-être arranger ça.

Son attitude changea, devint professionnelle.

— À neuf que je peux les arranger.

Il installa une petite enclume à l'arrière de son chariot et sortit un petit marteau d'une boîte à outils huileuse. Élisabeth sortit de l'enclos pour le regarder marteler les bosses des ustensiles. Sa bouche prit une expression assurée et entendue. Aux endroits difficiles de l'ouvrage, il suçait sa lèvre inférieure.

— Vous dormez à même le chariot ? demanda Élisabeth.

— À même le chariot, ma bonne dame. Pluie ou soleil, là-dedans, je suis au sec.

— Ça doit être agréable, dit-elle. Ça doit être très agréable. Si seulement les femmes pouvaient en faire autant !

— Ce n'est pas un genre de vie pour une femme.

La lèvre supérieure d'Élisabeth se souleva un peu, découvrant ses dents :

— D'où tenez-vous ça ? Qu'est-ce que vous en savez ? dit-elle.

— Je n'en sais rien, ma bonne dame, protesta-t-il. Naturellement, je n'en sais rien. Voilà vos ustensiles, c'est fait. Vous n'aurez pas besoin d'en acheter des neufs.

— Combien ?

— Oh ! disons cinquante *cents*. Je fais des bas prix et du bon travail. C'est pourquoi tous mes clients sont contents tout le long de la grand-route.

Élisabeth rapporta de la maison une pièce de cinquante *cents* et la lui glissa dans la main :

— Vous seriez bien épaté si un jour vous trouviez de la concurrence. Moi aussi, je sais affûter les ciseaux. Et je sais décabosser les petits récipients. Je pourrais vous montrer ce qu'une femme arrive à faire.

Il remit son marteau dans la boîte huileuse et fit disparaître la petite enclume.

— Ce serait une vie bien solitaire pour une femme, ma bonne dame, et pas rassurante non plus, avec des bêtes qui rampent sous le chariot toute la nuit. – Il grimpa sur le timon, en s'appuyant de la main sur la croupe blanche du baudet. Il s'installa sur le siège, saisit les guides. – Je vous remercie bien, ma bonne dame, dit-il. Je vais faire comme vous m'avez dit ; je vais retourner chercher la route de Salinas.

— Surtout, cria-t-elle, si vous êtes long à arriver, tenez le sable humide.

— Le sable ?... Le sable ? Ah ! oui. Vous voulez dire autour des chrysanthèmes. Bien sûr, je le ferai.

Il fit claquer sa langue. Les bêtes pesèrent d'un grand effort sur leur collier. Le chien bâtard prit sa place entre les roues de derrière. Le chariot tourna, se traîna le long de l'allée et reprit le chemin par où il était venu, le long de la rivière.

Élisabeth, debout, devant son grillage, regardait la roulotte progresser lentement. Ses épaules étaient droites, sa tête rejetée en arrière, ses yeux à demi clos, si bien que le tableau leur parvenait estompé. Ses lèvres, remuant silencieusement, articulèrent les mots : « Adieu..., adieu... » Puis elle murmura : « Il sait choisir son chemin. Le ciel est illuminé, par là. » Le son de sa voix la fit tressaillir. Elle se secoua et regarda autour si personne n'avait écouté. Seuls les chiens avaient entendu. Ils levèrent la

tête vers elle, tirés de leur sommeil dans la poussière, puis ils étirèrent leur cou et se réinstallèrent pour dormir. Élisabeth se retourna et courut vivement à la maison.

Une fois dans la cuisine, elle tâta le réservoir d'eau derrière le fourneau. Il était plein d'eau restée chaude depuis midi. Dans la salle de bains, elle arracha ses vêtements sales et les jeta dans un coin. Puis elle se frotta avec un petit morceau de pierre ponce, jambes et cuisses, reins, torse et bras, jusqu'à s'égratigner et se rougir la peau. Lorsqu'elle se fut séchée, elle alla devant un miroir dans sa chambre et regarda son corps. Elle raidit son ventre et bomba la poitrine. Elle se retourna et examina son dos par-dessus son épaule.

Au bout d'un moment, elle commença à s'habiller lentement. Elle mit sa combinaison la plus neuve, ses bas les plus fins et une robe qui était le symbole de sa beauté. Elle coiffa soigneusement sa chevelure, crayonna ses sourcils et rougit ses lèvres.

Avant qu'elle eût fini, elle entendit le tonnerre assourdi des sabots et les cris d'Henry et de son aide, chassant les bouvillons roux dans l'enclos ; elle entendit claquer la barrière et se tint prête à accueillir Henry.

Ses pas résonnèrent sous la véranda. Il entra en appelant :

— Élisabeth, où es-tu ?

— Dans ma chambre, je m'habille. Je ne suis pas prête. Il y a de l'eau chaude pour ton bain. Dépêche-toi. Il est tard.

Quand elle l'entendit barboter dans son bain, Élisabeth étendit son complet noir sur le lit, ainsi qu'une chemise, des chaussettes et une cravate. Elle posa ses chaussures cirées sur le parquet à côté du lit. Puis elle alla vers la véranda où elle s'assit, un peu guindée. Elle regarda vers le chemin de la rivière où la rangée de saules, aux feuilles gelées toujours jaunes sous la haute nappe de brouillard gris, semblait une mince bande de soleil. C'était la seule couleur dans cet après-midi gris. Elle resta immobile un long moment. Ses paupières clignaient à longs intervalles.

Henry apparut brusquement à la porte en enfonçant sa cravate à l'intérieur de son gilet. Élisabeth se raidit et son visage se tendit. Henry s'arrêta court et la regarda.

— Mais... Élisabeth. Comme tu es charmante.

— Charmante ? Tu me trouves charmante ? Qu'est-ce que tu entends par charmante ?

Henry bredouilla :

— Je ne sais pas. Je veux dire que tu as l'air changée... enfin je veux dire forte et heureuse.

— Je suis forte ? Oui, forte. Qu'est-ce que tu entends par forte ?

Il parut déconcerté.

— On dirait que tu joues à un jeu, dit-il découragé, à une sorte de jeu. Tu as l'air si forte que tu briserais un veau sur ton genou, si heureuse que tu le mangerais comme une pastèque.

Durant une seconde elle perdit sa raideur.

— Henry ! Ne parle pas comme ça. Tu ne sais pas ce que tu dis. – Elle reprit sa rigidité. – Je suis forte, fit-elle avec orgueil. Je ne savais pas jusqu'ici à quel point j'étais forte.

Henry regarda vers le hangar du tracteur et quand ses yeux revinrent vers elle, c'était bien de nouveau ses yeux à lui.

— Je vais sortir la voiture. Tu peux mettre ton manteau pendant que je démarre.

Élisabeth rentra dans la maison. Elle l'entendit conduire la voiture à la porte et ralentir son moteur, puis elle prit un long moment pour mettre son chapeau. Elle le tirait par-ci, l'enfonçait par-là. Lorsque Henry arrêta le moteur, elle passa son manteau et sortit.

Le petit roadster, cahotant sur la route poussiéreuse le long de la rivière, levait les oiseaux et chassait les lapins dans les fourrés. Deux grues s’envolèrent lourdement par-dessus la rangée de saules, et allèrent se poser dans le lit de la rivière.

Au loin, sur la route, Éliisa vit une petite tache noire. Elle comprit.

Elle essaya de ne pas regarder, en passant devant, mais ses yeux ne voulurent pas obéir. Elle se murmura tristement :

— Il aurait pu les jeter ailleurs que sur la route. Ça ne lui aurait pas donné beaucoup de mal... pas beaucoup. Mais il a gardé le pot, expliqua-t-elle. Il fallait qu’il garde le pot. C’est pourquoi il ne pouvait pas les jeter ailleurs que sur la route.

Le roadster prit un virage et elle vit la roulotte devant elle. Elle se tourna complètement vers son mari, afin de ne pas voir le petit chariot bâché et son attelage dépareillé, quand l’auto les dépassa.

Ce fut fini tout de suite. La chose était passée. Elle ne regarda pas en arrière.

Elle dit à haute voix pour couvrir le bruit du moteur :

— Ce sera bon, ce soir, un bon dîner.

— Voilà que tu as encore changé, se plaignit Henry. – Il quitta le volant d’une main et lui caressa les genoux. – Je devrais t’emmener dîner plus souvent. Ça nous ferait du bien à tous les deux. On s’encroûte tellement au ranch.

— Henry, demanda-t-elle, pourrait-on avoir du vin à dîner ?

— Bien sûr qu’on peut. Dis donc ! Ça sera chic.

Elle resta silencieuse un moment, puis elle dit :

— Henry, à ces matches de boxe, est-ce qu’ils se font beaucoup de mal ?

— Quelquefois un peu, pas souvent. Pourquoi ?

— Eh bien, j’ai lu qu’il y avait des nez cassés et du sang qui coulait sur leur poitrine. J’ai lu que les gants de boxe devenaient lourds et tout gluants de sang.

Il se tourna vers elle :

— Qu’est-ce qu’il y a Éliisa ? Je ne savais pas que tu lisais des choses de ce genre-là !

Il arrêta la voiture, puis tourna à droite vers le pont de la rivière Salinas.

— Est-ce qu’il y a des femmes qui vont à la boxe ? demanda-t-elle.

— Oh ! oui, il y en a. Qu’est-ce qu’il y a, Éliisa ? Tu veux y aller ? Je ne crois pas que tu aimerais ça, mais je t’y conduirai. Si tu y tiens vraiment.

Elle se laissa retomber au fond de la banquette.

— Oh ! non. Non. Je ne veux pas y aller. À aucun prix. – Son visage se détournait de lui. – Ça sera assez si nous pouvons boire du vin. Ça sera bien suffisant.

Elle remonta le col de son manteau pour qu’il ne pût pas voir qu’elle pleurait, sans force... comme une vieille femme.

UN PETIT DÉJEUNER

C'est une chose qui me ravit. Je ne sais pas pourquoi, je la revois dans les plus petits détails. Je me surprends à l'évoquer encore et encore ; chaque fois je retrouve de nouveaux détails cachés dans ma mémoire, dont le souvenir me procure le même plaisir curieux et chaud.

C'était de très bonne heure le matin. Les montagnes de l'est étaient bleu-noir, mais derrière elles se levait une lumière faiblement colorée d'un rouge délavé au pourtour des crêtes ; la lumière devenait plus froide, plus grise et plus sombre à mesure qu'elle montait et s'éloignait de l'orient, jusqu'à se perdre, vers l'ouest, dans une nuit absolue.

Et il faisait froid, un froid encore supportable, mais suffisant pour me forcer à me frotter les mains et à les enfoncer profondément dans mes poches, à rentrer ma tête dans mes épaules et à taper du pied par terre. Dans la vallée où je me trouvais la terre avait la teinte gris lavande de l'aube. Je marchais sur une petite route et, devant moi, j'aperçus une tente d'un gris à peine plus clair que le sol. À côté de la tente la lueur orangée d'un feu perçait à travers les fentes d'un vieux poêle en tôle rouillée. Une fumée grise s'échappait d'un bout de tuyau et montait très haut avant de s'étaler et de se dissiper.

Je vis une jeune femme à côté du poêle, un véritable enfant. Elle était vêtue d'une jupe et d'un corsage de coton passé. En m'approchant, je vis qu'elle portait sur son bras replié un bébé qui tétait, la tête sous le corsage à l'abri du froid. La mère s'affairait, attisait le feu, déplaçant les volets rouillés du poêle afin de donner plus de tirage, ouvrant la porte du four ; et pendant tout ce temps le bébé tétait, mais cela ne gênait en rien le travail de la mère, ni la grâce légère et rapide de ses mouvements. Il y avait dans ses gestes quelque chose de tout à fait précis et habile. Les flammes orangées jaillissaient des fentes du poêle et jetaient sur la tente des reflets dansants.

J'étais maintenant tout près et je pouvais sentir le lard qui grillait et le pain qui cuisait, l'odeur la plus chaude, la plus agréable que je connaisse. De l'est, la lumière grandissait rapidement. Je m'approchai du poêle, tendis mes mains et frissonnai de tout mon corps sous le choc de la chaleur. Puis le pan de la tente se souleva, et un jeune homme en sortit, suivi d'un plus vieux. Ils étaient vêtus de vestes et de pantalons de treillis bleus tout neufs avec des boutons de cuivre reluisants. C'étaient des hommes au visage anguleux et ils se ressemblaient beaucoup.

Le plus jeune avait un brin de barbe brune et le plus vieux un brin de barbe grise. Leur tête et leur visage étaient mouillés, leurs cheveux ruisselaient d'eau, de l'eau perlait de leur barbe raide et leurs joues étaient luisantes d'eau. Ensemble ils s'arrêtèrent en regardant tranquillement vers l'orient illuminé ; ils bâillèrent ensemble et regardèrent la lumière sur les crêtes. Ils se retournèrent et me virent.

— ...jour, dit le plus vieux.

Son visage n'était ni amical ni inamical.

— ...jour, monsieur, dis-je.

— ...jour, dit le jeune.

L'eau séchait lentement sur leurs figures. Ils s'avancèrent vers le poêle pour se chauffer les mains.

La jeune femme continuait son ouvrage, le visage détourné et les yeux fixés sur ce qu'elle faisait. Ses cheveux, liés par une ficelle pour les empêcher de tomber sur les yeux, lui pendaient dans le dos et flottaient quand elle remuait. Elle disposa des gobelets en étain sur une grosse caisse d'emballage et sortit également des assiettes, des couteaux et des fourchettes. Puis elle ôta le lard frit de la graisse où il baignait et le déposa sur un grand plat en étain, et le lard grésilla en se recroquevillant. Elle ouvrit la

porte rouillée du four et en sortit un plat carré plein de gros biscuits gonflés.

Quand l'odeur de ce pain brûlant se répandit, les deux hommes aspirèrent profondément. Le jeune dit doucement :

— Bbbon Dieu !

Le plus vieux se tourna vers moi :

— Z'avez déjeuné ?

— Non.

— Eh bien ! asseyez-vous avec nous, alors.

C'était le signal. Nous nous approchâmes de la caisse et nous nous accroupîmes tout autour. Le jeune homme demanda :

— Ramassez le coton ?

— Non.

— Nous avons fait douze journées jusqu'à présent, dit le jeune homme.

La femme, près du poêle, dit :

— Ils ont même des vêtements neufs.

Les deux hommes regardèrent leurs treillis neufs et sourirent tous deux légèrement.

La jeune femme apporta le plat de lard, les gros biscuits bruns, un bol de jus de lard et un pot de café, puis elle s'accroupit à son tour près de la caisse. Le bébé tétait toujours, la tête sous le corsage à l'abri du froid. J'entendais le bruit qu'il faisait en suçant.

Chacun emplit son assiette, versa du jus de lard sur ses biscuits et sucra son café. Le vieux prit de la nourriture plein sa bouche, mâcha, remâcha et avala.

Puis il dit :

— Dieu tout-puissant, ce que c'est bon, et il remplit de nouveau sa bouche.

Le jeune homme dit :

— Ça fait douze jours qu'on mange bien.

Nous mangions tous vite, goulûment, nous remplissions nos assiettes et nous recommencions vite à manger jusqu'au moment où nous fûmes repus et réchauffés. Le café chaud et amer nous brûlait le gosier. Nous jetions par terre les quelques gouttes du fond avec le marc et nous remplissions de nouveau nos tasses.

Il y avait maintenant de la couleur dans la lumière, une lueur rougeâtre qui faisait paraître l'air plus froid. Les deux hommes faisaient face à l'est et leurs figures étaient éclairées par l'aurore ; je levai la tête un moment et je vis l'image de la montagne et la lumière au-dessus d'elle se refléter dans les yeux du plus vieux.

Puis les deux hommes jetèrent sur le sol le marc de leur tasse et se levèrent ensemble.

— Faut qu'on parte, dit le vieux.

Le jeune se tourna vers moi :

— Siou voulez ramasser le coton, on peut p't'être vous faire embaucher.

— Non. Il faut que je m'en aille. Merci pour le déjeuner.

Le plus vieux secoua la main d'un geste négatif.

— Okay. Ça nous a fait plaisir.

Ils s'éloignèrent ensemble. L'air resplendissait de lumière sur l'horizon à l'est. Et je repris mon chemin le long de la petite route.

C'est tout. Je sais, bien sûr, certaines des raisons qui font que c'était si agréable. Mais il y avait un certain élément de grande beauté qui provoque en moi un élan de chaleur quand j'y pense.

LE HARNAIS

Peter Randall était un des fermiers les plus hautement respectés du comté de Monterey. Une fois, au moment où il allait prononcer un petit discours à une assemblée maçonnique, le frère qui le présentait le cita comme un exemple à imiter pour les jeunes francs-maçons de Californie. Il approchait de la cinquantaine ; ses manières étaient graves et réservées, et il portait une barbe soigneusement entretenue. Il récoltait de tous côtés l'autorité qui revient à l'homme barbu. Les yeux de Peter étaient graves également : bleus et graves à en être presque soucieux. Les gens savaient qu'il y avait de la force en lui, mais une force tenue en cage. Parfois, sans aucune raison apparente, ses yeux devenaient mornes et sournois comme les yeux d'un chien méchant ; mais cet aspect passait bientôt et la réserve et la probité revenaient sur son visage. Il était grand et large. Il tenait ses épaules rejetées en arrière comme si elles avaient été tirées par des bretelles et il rentrait le ventre comme un soldat. Attendu que les fermiers sont ordinairement voûtés, Peter tirait de son maintien un regain de respect.

En ce qui concernait la femme de Peter, Emma, les gens étaient généralement d'accord pour déclarer combien il était difficile de comprendre comment une si petite femme qui n'avait que la peau et les os pouvait continuer à vivre, étant donné surtout qu'elle était la plupart du temps malade. Elle pesait trente-neuf kilos. À quarante-cinq ans, son visage était ridé et brun comme celui d'une vieille, vieille femme, mais ses yeux étaient enfiévrés de volonté de vivre. C'était une femme fière qui se plaignait très peu. Son père avait été franc-maçon du trente-troisième degré et Maître Vénérable de la Grande Loge de Californie. Avant de mourir, il avait pris un vif intérêt à la carrière maçonnique de Peter.

Une fois par an, Peter partait pour une semaine et laissait sa femme seule à la ferme. Aux voisins qui venaient lui rendre visite pour lui tenir compagnie, sa femme expliquait invariablement : « Il est en voyage d'affaires. »

Chaque fois que Peter revenait d'un voyage d'affaires, Emma tombait malade pendant un mois ou deux, et c'était dur pour Peter, car Emma faisait son travail elle-même et refusait d'engager une femme. Quand elle était souffrante c'était Peter qui devait faire les travaux ménagers.

Le ranch Randall se trouvait sur la rivière Salinas, au pied des collines. C'était un ensemble idéalement équilibré de basses et de hautes terres. Quarante-cinq arpents d'un riche sol uni, la fleur du comté, répandus là par la rivière au temps jadis et plats comme un billard, et quatre-vingts arpents de jolis coteaux pour le foin et les arbres fruitiers. La ferme toute blanche était aussi nette et réservée que ses propriétaires. La cour immédiate était close d'une barrière et dans le jardin, sous la direction d'Emma, Peter faisait pousser des dahlias, des immortelles, des œillets de toutes sortes.

De la véranda on pouvait voir la plaine jusqu'à la rivière gainée de saules et de peupliers et, au-delà de la rivière, les champs de betteraves et, au-delà des champs, le dôme bulbeux du Palais de Justice de Salinas. Souvent l'après-midi, Emma s'asseyait sous la véranda dans un rocking-chair jusqu'à ce que la brise la fît rentrer. Elle tricotait constamment, levant les yeux de temps à autre pour regarder Peter travailler dans la plaine ou dans le verger, ou sur la pente au-dessous de la maison.

Le ranch Randall n'était pas plus grevé d'hypothèques que n'importe quel autre dans la vallée. Les récoltes, judicieusement choisies, attentivement soignées, payaient les intérêts, procuraient un niveau de vie raisonnable et laissaient quelques centaines de dollars chaque année pour rembourser le principal. Il n'y avait rien d'étonnant que Peter Randall fût respecté de ses voisins et que ses rares paroles fussent écoutées attentivement, même lorsqu'il parlait du temps ou de la façon dont allaient les choses. Que Peter dît : « Je vais tuer un cochon samedi », et presque tous ceux qui l'entendaient

rentraient chez eux et tuaient un cochon samedi. Ils ne savaient pas pourquoi, mais si Peter Randall tuait un cochon, il semblait bon, prudent et de bonne politique d'en faire autant.

Peter et Emma étaient mariés depuis vingt et un ans. Ils avaient amassé de bons meubles plein leur maison, un bon nombre de tableaux encadrés, des vases de toutes formes et des livres d'un genre solide. Emma n'avait pas d'enfants. La maison était sans écorniflures, sans entailles, sans graffiti. Sous les vérandas de devant et de derrière, des décrotoirs et d'épais paillassons en fibre de coco préservaient la maison de la boue.

Dans les intervalles de ses indispositions, Emma veillait à ce que la maison fût bien tenue. Les gonds des portes et des armoires étaient huilés et pas une vis ne manquait aux loquets. Les meubles et les boiseries étaient revernies à neuf une fois par an. Les réparations se faisaient en général lorsque Peter était rentré de son voyage d'affaires annuel.

Chaque fois que le bruit courait parmi les fermes qu'Emma était de nouveau malade, les voisins guettaient le médecin quand il passait en voiture sur la route de la rivière.

— Oh ! je pense que ça ne sera rien, répondait-il aux questions. Il faudra qu'elle reste au lit une ou deux semaines.

Les bonnes voisines apportaient des gâteaux à la ferme Randall, et entraient sur la pointe des pieds dans la chambre de la malade où la petite femme-oiseau, toute menue, reposait dans un immense lit de noyer. Elle les regardait de ses petits yeux noirs brillants.

— Vous ne voulez pas qu'on relève un peu les rideaux, ma chère ? demandaient-elles.

— Non, merci. La lumière me fait mal aux yeux.

— Est-ce que nous pouvons faire quelque chose pour vous ?

— Non, merci. Peter fait très bien tout ce qu'il me faut.

— Surtout, n'oubliez pas, s'il y a quelque chose à quoi vous pensiez...

Emma était une femme si fermée. Il n'y avait rien qu'on pût faire pour elle quand elle était souffrante, sinon d'apporter des tartes et des gâteaux à Peter. On trouvait Peter dans la cuisine, ceint d'un tablier propre et net, en train de remplir une bouillotte d'eau chaude ou de fabriquer du fromage à la crème.

C'est ainsi qu'un automne, quand la nouvelle circula qu'Emma était couchée, les fermières mirent au four des gâteaux pour Peter et s'apprêtèrent à faire leur visite habituelle.

M^{me} Chappell, la voisine de la ferme la plus proche, se tenait sur la route de la rivière quand le médecin passa.

— Comment va Emma Randall, docteur ?

— Je ne la trouve pas tellement bien, madame Chappell ; à mon avis, elle est bien mal en point.

Comme, pour le docteur Mam, quiconque n'était pas un authentique cadavre était sur le chemin de la guérison, la nouvelle courut de ferme en ferme qu'Emma Randall allait mourir.

Ce fut une longue et terrible maladie. Peter donnait les lavements lui-même et vidait le bassin. La suggestion du docteur d'employer une infirmière ne rencontra qu'un refus farouche dans les yeux de la patiente ; et, malade comme elle l'était, ses souhaits étaient respectés. Peter la faisait manger, la baignait et faisait le grand lit en noyer. Les rideaux de la chambre à coucher demeuraient clos.

Il se passa deux mois avant le moment où les yeux d'oiseau noirs et pointus se voilèrent et où l'âme pointue se retira dans l'inconscience. Et c'est seulement alors qu'une infirmière entra dans la maison. Peter était amaigri et malade lui-même, au bord de l'affaissement total. Les voisines lui apportèrent des gâteaux et des tartes et les retrouvèrent intacts dans la cuisine quand elles revinrent.

M^{me} Chappell était dans la maison avec Peter l'après-midi où mourut Emma. Peter eut immédiatement une crise nerveuse. M^{me} Chappell téléphona au docteur, puis à son mari pour qu'il vienne l'aider, car Peter gémissait comme un homme fou et frappait ses joues barbues de ses poings. Ed Chappell éprouva de la honte quand il le vit.

La barbe de Peter était mouillée de larmes. Ses sanglots bruyants s'entendaient dans toute la maison. Parfois il s'asseyait auprès du lit et se couvrait la tête d'un oreiller et parfois il arpentait le parquet de la chambre à coucher en soufflant comme un veau. Quand Ed Chappell, d'un geste réfléchi, mit la main sur son épaule, et dit avec une voix mal assurée : « Allons, Peter, allons, voyons », Peter repoussa brusquement sa main. Le docteur arriva et signa le certificat.

Quand l'entrepreneur des pompes funèbres se présenta, Peter leur donna un mal de chien. Il était à moitié fou. Il voulut se battre quand on essaya d'enlever le corps. Ce ne fut qu'après qu'Ed Chappell et l'entrepreneur l'eurent maintenu pour que le docteur pût lui faire une piqûre hypodermique, qu'il leur fut possible d'emporter Emma.

La morphine ne fit pas dormir Peter. Il resta assis replié dans un coin, en soufflant pesamment et en fixant le plancher.

— Qui est-ce qui va rester avec lui ? demanda le docteur. Mademoiselle Jack ? ajouta-t-il, s'adressant à l'infirmière.

— Je ne pourrai pas en venir à bout, docteur, pas toute seule.

— Voulez-vous rester, Chappell ?

— Certainement, je resterai.

— Bon, écoutez. Voici du bromure. S'il recommence, donnez-lui-en. Et si ça ne fait pas d'effet, voici de l'amytal, une de ces capsules le calmera.

Avant de partir, ils aidèrent Peter abruti à passer dans le salon et l'étendirent doucement sur un divan. Ed Chappell s'assit dans un fauteuil pour le veiller. Le bromure et un verre d'eau étaient sur la table à côté de lui.

Le petit salon était proprement balayé. Le matin même, Peter avait frotté le parquet avec des morceaux de journaux humides. Ed fit un feu de petit bois dans la grille et ajouta deux ou trois bûches de chêne quand il fut bien allumé. L'obscurité était venue de bonne heure. Une petite pluie frappait contre les fenêtres sous l'action du vent. Ed moucha les lampes à pétrole et les mit en veilleuse. Dans la grille, le feu pétillait et craquait et les flammes ondulaient comme une chevelure au-dessus des bûches. Ed resta longtemps dans le fauteuil à regarder Peter engourdi par la drogue sur son divan. À la longue, Ed s'assoupit.

Il était environ dix heures quand il se réveilla. Il se secoua et regarda vers le divan. Peter était assis et le regardait. La main d'Ed se tendit vers le flacon de bromure, mais Peter fit « non » de la tête.

— Inutile de me faire prendre quoi que ce soit, Ed. Je crois que le docteur m'a sonné assez dur, hein ? Je me sens bien maintenant, juste un peu engourdi.

— Si tu veux seulement prendre de ce machin-là, ça te fera dormir.

— Je ne veux pas dormir. — Il passa ses doigts sur sa barbe souillée, puis se leva. — Je vais aller me laver la figure, je serai mieux après.

Ed entendit qu'il faisait couler de l'eau dans la cuisine. Au bout d'un moment il revint dans le salon en s'essuyant le visage avec une serviette. Peter souriait d'une façon bizarre. Jamais Ed ne lui avait vu cette expression auparavant, ce sourire embarrassé et perplexe.

— Je crois que j'ai été un peu déchaîné quand elle est morte, hein ? dit Peter.

— Eh ben... oui, tu as fait pas mal de chambard.

— C’est comme si quelque chose avait claqué net en moi, expliqua-t-il. Comme des bretelles qui se cassent. Ça m’a complètement fichu en l’air. Mais ça va maintenant, malgré tout.

Ed regarda par terre et vit une petite araignée brune qui courait ; il étendit le pied et l’écrasa.

Peter demanda soudain :

— Est-ce que tu crois à une vie dans l’au-delà ?

Ed Chappell tressaillit. Il n’aimait pas parler de choses pareilles, car en parler les rendait présentes à son esprit et le forçait à y penser.

— Ben, oui. Tout bien considéré, mon Dieu, oui, j’y crois.

— Tu penses que quelqu’un qui est... parti... peut voir ce que nous faisons, de là-haut ?

— Oh ! je ne sais pas si j’irai jusque-là... je ne sais pas.

Peter continua comme s’il se parlait à lui-même.

— Même si elle me voyait et que je ne fasse pas ce qu’elle voulait, elle devrait avoir bonne impression parce que je l’ai fait quand elle vivait. Elle devrait être contente d’avoir fait de moi un homme bien. Si je n’étais pas un homme bien quand elle n’était pas là, ça prouve que c’est elle qui me rendait comme ça, n’est-ce pas ? J’étais un homme bien, n’est-ce pas, Ed ?

— Qu’est-ce que tu veux dire par là, *j’étais* ?

— Eh bien ! à part une semaine par an, j’étais quelqu’un de bien. Je ne sais pas ce que je vais faire maintenant... – Il eut une expression de colère : Excepté une chose !

Il se leva et quitta sa veste et sa chemise. Sur son sous-vêtement de tricot il portait un harnais de toile qui tirait ses épaules en arrière. Il dégrafa le harnais et le jeta. Puis il déboutonna son pantalon, découvrant une large ceinture en caoutchouc. Il la fit tomber à ses pieds et se gratta le ventre voluptueusement avant de remettre ses vêtements. Il adressa un sourire à Ed, cet étrange sourire embarrassé.

— Je ne sais pas comment elle s’y prenait pour me faire faire les choses, mais elle y arrivait. Elle n’avait pas l’air de me diriger, mais elle me faisait toujours faire les choses. Tu sais, je ne pense pas que je croie à une survie. Quand elle vivait, même quand elle était malade, il fallait que je fasse ce qu’elle voulait, mais à la minute même où elle est morte, ç’a été... tiens, comme de me débarrasser de ce harnais ! Je ne pouvais plus le supporter. C’était fini. Il va falloir que je m’habitue à me passer de ce harnais.

Il pointa le doigt dans la direction d’Ed :

— Mon ventre va sortir, dit-il péremptoirement. Je le laisserai sortir. Quoi, j’ai cinquante ans !

Cela déplut à Ed. Il avait envie de s’en aller. Ce genre de choses n’était pas très convenable.

— Si tu veux seulement prendre de ce machin-là, ça te fera dormir, dit-il faiblement.

Peter n’avait pas remis sa veste. Il était assis sur le divan, la chemise ouverte.

— Je ne veux pas dormir. Je veux causer. Je crois qu’il faudra que je mette la ceinture et le harnais pour l’enterrement, mais après ça je les brûlerai. Dis donc, j’ai une bouteille de whisky dans la grange. Je vais la chercher.

— Oh ! non, protesta vivement Ed. Je ne pourrais pas boire maintenant, dans un moment comme celui-ci.

Peter se leva.

— Oh ! moi, je peux. Tu peux rester à me regarder si tu veux. Je te le dis, tout ça est fini.

Il sortit, laissant Ed Chappell malheureux et scandalisé. Au bout d’un court moment il revint. Il se mit à parler dès la porte, en apportant le whisky.

— Je n’avais qu’une chose dans ma vie, ces voyages. Emma était une femme assez intelligente. Elle savait que je serais devenu fou si je n’avais pas pu m’échapper une fois par an. Bon Dieu, comme elle travaillait ma conscience quand je revenais ! — Sa voix avait pris un ton confidentiel. — Tu sais ce que je faisais pendant ces voyages ?

Les yeux d’Ed étaient tout grands ouverts. Il avait devant lui un homme qu’il ne connaissait pas et il était fasciné. Il prit le verre de whisky qui lui était tendu.

— Non, qu’est-ce que tu faisais ?

Peter lampa son alcool, toussa et s’essuya la bouche de la main.

— Je me saoulais, dit-il. J’allais dans des maisons à femmes à San Francisco. J’étais saoul toute la semaine et chaque soir j’allais dans une autre maison. — Il se versa un autre verre. — Je crois qu’Emma le savait, mais elle n’a jamais rien dit. J’aurais *éclaté* si je n’avais pu m’échapper.

Ed Chappell sirotait son whisky à petits coups.

— Elle disait toujours que tu partais pour affaires.

Peter regarda son verre, le vida et le remplit encore. Ses yeux commençaient à briller.

— Bois ton verre, Ed. Je sais que tu penses que ce n’est pas bien... si peu de temps après, mais personne ne le saura que toi et moi. Ranime le feu. Je ne suis pas triste.

Chappell s’approcha de la grille, il tisonna les bûches rougeoyantes et une multitude d’étincelles s’envolèrent dans la cheminée comme des petits oiseaux lumineux. Peter remplit les verres et retourna prendre place sur le divan. Quand Ed revint à son fauteuil, il but à petites gorgées sans faire semblant de s’apercevoir que son verre avait été rempli. Ses joues étaient rouges. Cela ne semblait plus si terrible maintenant de boire. L’après-midi et le décès avaient reculé dans un passé indéterminé.

— Veux-tu des gâteaux ? demanda Peter. Il y en a une demi-douzaine dans le garde-manger.

— Non, je ne crois pas que j’en veux, merci.

— Tu sais, confessa Peter, je crois que je ne mangerai plus de gâteaux. Pendant dix ans, chaque fois qu’Emma était malade, les gens m’envoyaient des gâteaux. C’était gentil à eux, bien sûr, seulement maintenant, pour moi, gâteau veut dire maladie. Bois ton verre.

Il se passa quelque chose dans la pièce. Les deux hommes levèrent la tête pour découvrir ce que c’était. La pièce avait quelque chose de différent par rapport au moment précédent. Alors Peter eut un sourire en dessous.

— C’est la pendule de la cheminée qui s’est arrêtée. Je crois que je ne vais pas la remonter. Je prendrai un petit réveille-matin qui bat vite. Ce *cloc, cloc, cloc*, c’est trop sinistre. — Il avala son whisky. — Je suppose que tu vas raconter partout que je suis fou, hein ?

Ed leva les yeux de son verre, sourit et fit un signe de tête.

— Non, sûrement pas. Je vois assez bien comment tu ressens les choses. Je ne savais pas que tu portais ce harnais et cette ceinture.

— Un homme doit se tenir droit, dit Peter. Je suis voûté de nature.

Alors il explosa.

— Je suis un idiot de nature ! Pendant vingt ans j’ai fait semblant d’être un homme bien et raisonnable... excepté pendant une semaine chaque année. Tout m’était compté au compte-gouttes, ajouta-t-il d’une voix forte. Ma vie m’a été comptée au compte-gouttes. Tiens, laisse-moi remplir ton verre. J’ai une autre bouteille dans la grange, tout au fond sous une pile de sacs.

Ed tendit son verre pour le faire remplir. Peter continua :

— J’ai pensé que ça serait épataant de mettre tout mon terrain du bord de l’eau en pois de senteur.

Pense comment ça serait de voir de la véranda tous ces arpents de bleu et de rose, tout d'une masse. Et quand le vent soufflerait là-dessus, pense à cette odeur. Une odeur à vous mettre à l'envers.

— Y a des tas de gens qui se sont ruinés avec les pois de senteur. Pour sûr, on tire un bon prix de la semence, mais il y a trop de choses qui peuvent arriver à la récolte.

— Je m'en fous, rugit Peter. Je veux avoir plein de tout. Je veux avoir quarante arpents de couleur et de parfum. Je veux des grosses femmes avec des seins comme des oreillers. J'ai faim, je te dis, j'ai faim de tout, de tout et du reste.

Le visage d'Ed devint grave sous les rugissements.

— Si tu prenais seulement de ce machin-là, ça te ferait dormir.

Peter parut honteux :

— Ça va très bien. Je n'ai pas fait exprès de hurler comme ça. Ce n'est pas juste maintenant que j'ai pensé ça pour la première fois. J'y ai pensé pendant des années, comme un gosse pense aux vacances. J'avais toujours peur d'être trop vieux. Ou de partir le premier et de tout rater. Mais je n'ai que cinquante ans, j'ai encore plein de vinaigre dans les veines. J'ai parlé à Emma des pois de senteur mais elle n'a pas voulu me laisser faire. Je ne sais pas comment elle s'y prenait pour me faire faire les choses, dit-il perplexe. Je ne me rappelle pas. Elle avait une façon de faire ça. Mais elle n'y est plus. J'ai la sensation qu'elle n'y est plus, exactement comme j'ai la sensation que ce harnais n'y est plus. Je vais être voûté, Ed... je vais me voûter tant que je pourrais. Je vais te coller de la boue partout dans la maison avec mes souliers. Je vais chercher une grosse ménagère bien grasse... une grosse grasse de San Francisco. Je vais avoir tout le temps une bouteille d'eau-de-vie sur l'étagère.

Ed Chappell se leva et étira ses bras au-dessus de sa tête.

— Je crois que je vais rentrer maintenant, si tu te sens bien. Il faut que j'aille dormir. Tu ferais mieux de remonter la pendule, Peter. Ça ne leur vaut rien aux pendules de ne pas marcher.

Le lendemain de l'enterrement, Peter Randall se mit au travail à la ferme. Les Chappell, qui habitaient à côté, virent la lampe dans sa cuisine bien avant l'aube et ils virent sa lanterne traverser la cour en direction de la grange une demi-heure avant de se lever eux-mêmes.

Peter tailla ses arbres fruitiers en trois jours, il travaillait depuis la première lueur jusqu'au moment où il ne pouvait plus distinguer les rameaux sur le ciel. Puis il entreprit de façonner le grand morceau de plaine près de la rivière. Il laboura, roula, hersa. Deux hommes étranges avec des bottes et des culottes de cheval vinrent examiner sa terre. Ils tâtèrent la boue de leurs doigts, ils creusèrent des trous profonds avec un outil à enfoncer les poteaux et, quand ils s'en allèrent, ils emportèrent de la boue dans de petits sacs en papier.

Ordinairement, avant le temps des semailles, les fermiers échangeaient visite sur visite. Ils s'asseyaient sur leur derrière, ramassaient des poignées de terre et brisaient les petites mottes entre leurs doigts. Ils discutaient marchés et récoltes, rappelaient les années où les haricots avaient bien rendu et s'étaient vendus à un bon cours, et d'autres années où les petits pois n'avaient même pas assez rapporté pour payer péniblement la semence. Après un grand nombre de discussions de ce genre, il arrivait régulièrement que tous les fermiers semaient la même chose. Il y avait certains hommes dont les idées avaient du poids. Si Peter Randall ou Clark de Witt pensaient mettre des haricots roses et de l'orge, la plupart des champs se trouvaientensemencés de haricots roses et d'orge cette année-là, car, étant donné que ces hommes étaient respectés et réussissaient bien, il était admis que leur choix était basé sur autre chose qu'un pur hasard. On croyait généralement, sans jamais le déclarer, que Peter Randall et Clark de Witt jouissaient d'un pouvoir dépassant le raisonnement et d'une connaissance prophétique spéciale.

Quand les visites d'usage commencèrent, on vit qu'un changement s'était opéré chez Peter Randall.

Il s'asseyait sur sa charrue et causait assez plaisamment. Il disait qu'il n'avait pas encore décidé ce qu'il sèmerait, mais il le disait d'un air si coupable qu'il était clair qu'il n'avait pas l'intention de le révéler. Quand il eut rebuté quelques enquêtes, les visites cessèrent chez lui et les fermiers se portèrent en corps chez Clark de Witt. Clark mettait de l'orge chevalier. Sa décision dicta la majeure partie des semis du voisinage.

Mais si les questions avaient cessé, la curiosité ne cessait pas. Les hommes qui passaient devant les quarante-cinq arpents de plaine de la ferme Randall, observaient le champ pour essayer de déduire d'après le genre du travail ce que serait la culture. Quand Peter commença à faire passer son semoir d'un bout à l'autre de sa terre, personne ne parut, car Peter avait fait clairement entendre que sa culture était un secret.

Ed Chappell ne le trahit pas d'ailleurs. Ed avait un peu honte quand il pensait à ce soir-là ; honte de Peter pour son débordement et honte de lui-même pour être resté à l'écouter. Il observait Peter étroitement pour voir si les intentions dépravées de Peter existaient réellement ou si toute cette conversation n'avait été que le résultat de l'égarement et de la crise de nerfs. Il remarqua que les épaules de Peter n'étaient pas rejetées en arrière et que son ventre bedonnait un peu. Il alla chez Peter et respira quand il ne vit pas de traces de boue sur le plancher et quand il entendit le tic-tac de la pendule de la cheminée.

M^{me} Chappell parlait souvent de cet après-midi-là. « On aurait cru qu'il avait perdu l'esprit à sa façon de se conduire. Il ne faisait que hurler. Ed est resté avec lui une partie de la nuit, jusqu'à ce qu'il soit calmé. Ed a dû lui donner un peu de whisky pour le faire dormir. Mais, disait-elle d'un air entendu, il n'y a rien de tel que le travail pour tuer le chagrin. Peter Randall se lève tous les matins à trois heures. De mon lit, je vois la lumière à la fenêtre de sa cuisine. »

Les saules éclatèrent en gouttelettes d'argent et les jeunes herbes poussèrent sur le bord des routes. La rivière Salinas roula une eau sombre, déborda pendant un mois, puis baissa en formant des nappes vertes. Peter Randall avait façonné sa terre magnifiquement. Elle était tendre et noire ; il n'y avait pas une motte plus grosse qu'une bille et, sous la pluie, elle prenait un riche aspect pourpre.

Alors les minces petites rangées vertes levèrent tout le long du champ noir. Au crépuscule, un voisin rampa sous la barrière et arracha un des frêles plants. « Une espèce quelconque de légume, dit-il à ses amis. Des petits pois, je pense. Qu'est-ce qu'il lui a pris de faire tant de mystère ? Je lui ai demandé carrément ce qu'il semait et il n'a pas voulu me le dire. »

Le fin mot se répandit dans les fermes : « C'est des pois de senteur. Tout ce bon Dieu de terrain de quarante-cinq arpents en pois de senteur ! » Les hommes allèrent donc trouver Clark de Witt pour avoir son opinion.

Son opinion était celle-ci : « Il y a des gens qui croient, parce que les pois de senteur rapportent de vingt à soixante *cents* la livre, qu'on peut s'enrichir avec. Mais c'est la culture la plus capricieuse du monde. Si les pucerons ne s'y mettent pas, ça peut réussir. Et alors il vient une journée de chaleur qui grille les gousses et qui fait couler toute votre récolte. Ou bien il peut tomber une petite pluie qui gâche tout le fourbi. C'est très bien d'en mettre sur quelques arpents et de risquer le coup, mais pas partout. Peter est un peu dérangé depuis qu'Emma est morte. »

Cette opinion fut largement diffusée. Chacun des hommes la fit sienne. Deux voisins se la disaient souvent l'un à l'autre, chacun en récitant la moitié. Quand un trop grand nombre de gens l'eurent répétée à Peter Randall, il se mit en colère. Un jour, il s'écria : « Dites donc, à qui est cette terre ? Si je veux me ruiner, nom de Dieu, j'ai tout de même le droit de le faire, non ? » Et cela changea toute la façon de voir. Les hommes se souvinrent que Peter était un bon fermier. Il avait peut-être une connaissance spéciale. Mais oui, voilà ce que c'était, ces deux hommes bottés..., des chimistes ! Bon

nombre de fermiers regrettèrent de ne pas avoir fait quelques arpents de pois de senteur.

Ils le regrettèrent particulièrement quand les tiges s'étalèrent, quand elles se touchèrent d'un rang à l'autre en cachant le sol noir, quand les boutons commencèrent à se former et qu'on vit que la récolte serait riche. Puis vinrent les fleurs : quarante-cinq arpents de couleur, quarante-cinq arpents de parfum. Les gens disaient que ça se sentait jusqu'à Salinas, à six kilomètres de là. Des autocars amenèrent des enfants des écoles pour les voir. Un groupe d'hommes appartenant à une maison de graines passa tout un jour à examiner les plants et à tâter le sol.

Peter Randall s'asseyait dans un rocking-chair, sous sa véranda, chaque après-midi. Il contemplait les grands carrés roses ou bleus et le carré délirant de couleurs panachées. Quand la brise de l'après-midi se levait, il aspirait profondément. Sa chemise bleue était ouverte sur sa gorge, comme s'il avait voulu avoir le parfum contre sa peau.

Les hommes retournèrent chez Clark de Witt pour avoir maintenant son opinion. Il dit :

— Il y a à peu près dix choses qui peuvent se produire pour gâcher cette récolte. Je lui souhaite du bonheur avec ses pois de senteur !

Mais les hommes virent à son irritation que Clark était un peu jaloux. Ils regardèrent, au-delà des champs colorés, la véranda où Peter se tenait assis et ils ressentirent pour lui une nouvelle admiration et un nouveau respect.

Ed Chappell monta les marches pour lui parler un après-midi :

— Drôle de récolte que t'as là, dis donc !

— M'en a tout l'air, répondit Peter.

— J'ai jeté un coup d'œil. Les gousses se forment bien.

Peter soupira :

— La floraison est presque finie, dit-il. Ça me fera de la peine de voir les pétales tomber.

— Ah ! moi je serais heureux de les voir tomber. Tu vas faire de l'argent s'il n'arrive rien.

Peter sortit un grand mouchoir de couleur, se moucha et tordit de côté son nez qui le démangeait.

— Je regretterai quand ça ne sentira plus, dit-il.

Alors Ed fit allusion à la nuit de la mort. Une de ses paupières s'abaissa avec mystère.

— Tu as trouvé quelqu'un pour tenir ton ménage ?

— Je n'ai pas cherché, dit Peter. Je n'ai pas eu le temps.

Des rides soucieuses se creusaient autour de ses yeux. « Mais qui n'aurait pas été soucieux, pensa Ed, alors qu'une seule averse pouvait ruiner toute la récolte de l'année ? »

Si l'année et le temps avaient été fabriqués exprès pour les pois de senteur, ils n'auraient pas pu être meilleurs. Le brouillard s'étendait à ras du sol le matin où l'on arracha les plantes. Une fois les gros tas de plantes placés en sécurité sur des toiles étalées, un soleil chaud rendit les gousses cassantes à point pour la batteuse. Les voisins regardaient les longs sacs à coton s'emplir de graines rondes et noires et rentraient chez eux en essayant de calculer quelle somme Peter tirerait de cette formidable récolte. Clark de Witt perdit une grande partie de ses fidèles. Les hommes décidèrent de découvrir ce que Peter sèmerait l'année suivante, dussent-ils le suivre partout. Comment le savait-il, par exemple, que l'année serait bonne pour les pois de senteur ? Il *fallait* qu'il eût une espèce de connaissance spéciale.

Quand un homme de la haute vallée de Salinas va à San Francisco pour affaires ou en vacances, il

prend une chambre à l'hôtel Ramona. C'est un arrangement excellent, car il peut le plus souvent trouver dans le hall quelqu'un de chez lui. On peut se reposer dans des fauteuils confortables tout en parlant de la vallée de Salinas.

Ed Chappell se rendit à San Francisco pour voir un cousin de sa femme qui venait en voyage de l'Ohio. Le train ne devait arriver que le lendemain matin. Dans le hall du Ramona, Ed chercha quelqu'un de la vallée de Salinas, mais il ne vit dans les fauteuils confortables que des étrangers. Il sortit pour aller au cinéma. Quand il revint, il chercha de nouveau quelqu'un du pays, mais il n'y avait toujours que des étrangers. Pendant un moment il s'arrêta à parcourir le registre, mais il était très tard. Il s'assit pour finir son cigare avant d'aller se coucher.

Il y eut un bruit violent à la porte. Ed vit l'employé faire un geste de la main. Un chasseur se précipita dehors. Ed se retourna sur son fauteuil pour regarder. Devant la porte, on aidait un homme à sortir d'un taxi. Le chasseur le reçut des bras du chauffeur et le guida vers le hall. C'était Peter Randall. Ses yeux étaient vitreux et sa bouche ouverte était humide. Il n'avait pas de chapeau et ses cheveux étaient complètement ébouriffés. Ed bondit et courut à lui.

— Peter !

Peter se débattait faiblement pour se libérer du chasseur.

— Laisse-moi tranquille, dit-il. Je suis très bien. Laisse-moi et je te donnerai dix ronds.

Ed appela de nouveau :

— Peter !

Les yeux vitreux se portèrent lentement sur lui et Peter tomba dans ses bras.

— Mon vieil ami, s'écria-t-il. Ed Chappell, mon bon vieil ami ! Qu'est-ce que tu fais là ? Viens dans ma chambre prendre un verre.

Ed le remit d'aplomb sur ses pieds.

— Bien sûr, je viens, dit-il. Ça me ferait plaisir de boire un petit grog avant de me coucher.

— Un grog ! T'es pas fou ? On va sortir, on va aller voir un spectacle n'importe où.

Ed le mit dans l'ascenseur et le conduisit dans sa chambre. Peter s'écroula lourdement sur le lit et reprit péniblement une position assise.

— Il y a une bouteille de whisky dans la salle de bains. Apporte-moi un verre aussi.

Ed apporta la bouteille et des verres.

— Qu'est-ce que tu fais, Peter, tu fêtes ta récolte ? Tu dois avoir entassé des monceaux d'or.

Peter avança la paume de sa main et la frappa significativement de son index.

— Bien sûr, j'ai fait de l'or..., mais ça ne valait pas mieux que de jouer. C'était exactement un jeu de hasard.

— Mais tu as encaissé l'argent ?

Peter fronça les sourcils d'un air pensif.

— J'aurais pu y perdre ma culotte, dit-il. Pendant tout le temps, toute l'année, j'ai été embêté. C'était exactement du jeu.

— Enfin, en tout cas, tu as touché.

Peter changea alors de sujet :

— J'ai été malade, dit-il. J'ai été malade dans le taxi. Je sors d'une boîte de l'avenue Van Ness, expliqua-t-il en s'excusant. Il fallait absolument que je vienne en ville. J'aurais éclaté si je n'étais pas venu vider un peu le vinaigre que j'ai dans le système.

Ed le regardait curieusement. La tête de Peter ballottait sur sa poitrine. Sa barbe était entortillée et

hirsute.

— Peter..., commença Ed, le soir où Emma... est partie, tu as dit que tu allais... changer les choses.

La tête branlante de Peter se redressa lentement. Il dirigea vers Ed un regard de hibou.

— Elle n'est pas morte pour de bon, dit-il d'une voix épaisse. Elle ne veut pas me laisser faire les choses. Elle m'a embêté toute l'année à propos de ces pois. – Ses yeux avaient une expression d'étonnement. – Je ne sais pas comment elle fait. – Puis il se rembrunit. Sa paume réapparut et il la frappa de nouveau. – Mais, écoute bien ce que je te dis, Ed Chappell, je ne le porterai jamais plus. Rappelle-toi ce que je te dis.

Sa tête retomba en avant. Mais, au bout d'un moment, il la releva.

— Je me suis saoulé, dit-il avec sérieux. J'ai été dans des maisons à femmes.

Il se pencha confidentiellement vers Ed. Il reprit dans un chuchotement pénible :

— Mais t'en fais pas, j'arrangerai ça. Quand je rentrerai, tu sais ce que je vais faire ? Je vais faire mettre l'électricité. Emma a toujours voulu avoir l'électricité.

Il s'affaissa de côté sur le lit.

Ed Chappell étendit Peter et le déshabilla avant de regagner sa chambre.

JOHNNY L'OURS

Le village de Loma est construit, comme l'indique son nom espagnol, sur une basse colline arrondie qui s'élève comme une île au-dessus de la plaine, à l'entrée de la vallée de Salinas, en Californie centrale. Au nord et à l'est de la localité des tourbières noires s'étendent sur des kilomètres, mais au sud le marais a été drainé. Un riche terrain maraîcher est le résultat de ce drainage, un terrain si noir dans sa fertilité que la laitue et les choux-fleurs y deviennent géants.

Les propriétaires des marécages au nord du village commençaient à convoiter la terre noire. Ils s'étaient associés pour constituer un district de mise en valeur. Je travaille pour la société qui a souscrit le contrat pour le creusement d'un fossé. La drague flottante arriva, fut montée et commença à ouvrir un fossé d'eau libre à travers le marais.

J'essayai pour un temps de loger dans l'habitation flottante avec mon équipe, mais les bancs de moustiques qui planaient au-dessus de la drague et l'épais brouillard pestilentiel qui montait sournoisement du marais chaque soir et qui flottait à ras de terre me chassèrent dans le village de Loma où je pris la chambre meublée la plus sinistre que j'aie jamais vue, dans la maison de M^{me} Ratz. J'aurais pu chercher plus loin, mais la pensée de recevoir mon courrier aux soins de M^{me} Ratz me retint. Après tout, je ne faisais que dormir dans cette chambre froide et nue. Je prenais mes repas dans la cambuse de l'habitation flottante.

Il n'y a pas plus de deux cents habitants à Loma. L'église méthodiste occupe l'emplacement le plus élevé de la colline ; son clocher se voit de plusieurs kilomètres. Deux épiceries, une quincaillerie, une ancienne Loge maçonnique et le Buffalo Bar constituent l'ensemble des bâtiments publics. Sur les flancs de la colline se trouvent les petites maisons de bois de la population et sur les riches terres plates du Sud, les demeures des propriétaires fonciers, petits enclos habituellement entourés d'un haut mur de cyprès taillés, servant d'abri contre les vents violents de l'après-midi.

Il n'y avait rien à faire le soir à Loma, sinon d'aller au café, une vieille bâtisse en planches, avec une porte à deux battants libres et un auvent de bois au-dessus du trottoir. Ni la prohibition, ni son abolition n'avaient changé son commerce, sa clientèle, ni la qualité de son whisky. Au cours de la soirée, chaque habitant mâle de Loma âgé de plus de quinze ans venait au moins une fois au Buffalo Bar, prenait une consommation, causait un moment et rentrait chez lui.

Gros Carl, le propriétaire et barman, saluait chaque nouvel arrivant avec un flegme maussade qui inspirait néanmoins de la familiarité et de l'affection. Son visage était revêché, son ton franchement inamical, et pourtant... Je ne sais pas comment il s'y prenait. Je sais que j'eus une sensation de chaleur flatteuse quand Gros Carl me connut suffisamment pour tourner vers moi son groin rébarbatif et me dire avec une certaine impatience : « Alors, qu'est-ce que ça sera ? » Il posait toujours cette question, bien qu'il ne servît que du whisky, et une seule marque de whisky. Je l'ai vu refuser carrément à un étranger d'y ajouter un jus de citron pressé. Gros Carl n'aimait pas les chichis. Il portait un grand torchon lié autour de sa taille et il en essuyait les verres tout en se déplaçant. Le plancher était de bois nu parsemé de sciure, le bar un vieux comptoir de boutique, les chaises étaient dures et droites ; les seules décorations étaient les affiches, les prospectus et les gravures fixés aux murs par les candidats aux élections du comté, les représentants de commerce et les commissaires-priseurs. Quelques-uns dataient de plusieurs années. Le prospectus du shérif Rittal réclamait toujours une réélection, bien que Rittal fût mort depuis sept ans.

Le Buffalo Bar fait, à en parler, l'effet d'un endroit affreux, même à moi, mais quand on marchait le long des trottoirs de bois, dans la rue nocturne, quand les longues traînées du brouillard des marais,

pareilles à du molleton sale et ondulant, vous fouettaient le visage, quand finalement on poussait les panneaux de la porte battante de chez Gros Carl et qu'on voyait des hommes assis çà et là, en train de causer et de boire, et Gros Carl qui venait vers vous, cela semblait assez agréable. On ne pouvait pas s'en défendre.

Il y avait une table de poker où l'on jouait un jeu de tout repos. Timothy Ratz, le mari de ma propriétaire, faisait des réussites et trichait d'une manière éhontée, car il ne buvait que lorsqu'il avait gagné. Je l'ai vu gagner cinq fois à la file. Quand il réussissait, il rangeait les cartes soigneusement, se levait et se dirigeait vers le bar avec une grande dignité. Gros Carl, qui avait déjà à moitié rempli le verre avant qu'il soit arrivé, demandait :

— Qu'est-ce que ça sera ?

— Un whisky, disait gravement Timothy.

Dans la longue pièce, des gens des fermes et du village étaient assis sur les chaises dures ou s'appuyaient au vieux comptoir. On percevait un bruit de conversation doux et monotone, sauf au moment des élections ou d'un grand combat de boxe, où il arrivait d'entendre des discours et des opinions exprimées à haute voix.

J'avais horreur de sortir dans la nuit marécageuse et d'entendre au loin dans le marais les explosions du moteur Diesel de la drague et le bruit de ferraille du godet, et ensuite de rentrer dans ma chambre lugubre chez M^{me} Ratz.

Peu après mon arrivée à Loma, je réussis à faire connaissance de Mae Romero, une jolie fille à demi mexicaine. Quelquefois, le soir, je descendais avec elle le versant sud de la colline, jusqu'à ce que l'infect brouillard nous ramenât dans le village. Après l'avoir reconduite chez elle, j'allais passer un moment au bar.

J'étais assis dans le bar un soir, à causer avec Alex Hartnell, le propriétaire d'une jolie petite ferme. Nous parlions de la pêche à la perche lorsque les panneaux de la porte s'ouvrirent et se refermèrent. Un silence s'appesantit sur les hommes dans la salle. Alex me toucha du coude et dit : « C'est Johnny l'Ours. » Je regardai.

Son nom le décrivait mieux que je ne saurais faire. Il avait l'air d'un grand ours stupide et souriant. Sa tête noire hirsute se balançait en avant et ses longs bras pendaient comme s'il eût dû normalement se tenir à quatre pattes et ne tenait debout que parce qu'il avait appris ce tour. Ses jambes courtes et arquées étaient terminées par d'étranges pieds carrés. Il était vêtu d'une salopette bleu marine, mais ses pieds étaient nus ; ils ne semblaient pas être infirmes ni difformes en aucune façon, mais ils étaient carrés, exactement aussi larges que longs. Il se tenait à l'entrée en balançant ses bras par saccades, à la manière des idiots. Son visage avait un sourire d'imbécile heureux, il s'avança et, malgré toute sa masse et sa lourdeur, il semblait glisser. Il ne se déplaçait pas comme un homme, mais comme quelque bête de proie nocturne. Au bar il s'arrêta, ses petits yeux brillants allèrent de visage en visage, en expectative, et il demanda : « Whisky ? »

On ne faisait pas de générosités à Loma. Il arrivait que quelqu'un payât un verre à quelqu'un d'autre quand il était bien sûr que l'autre lui rendrait immédiatement la pareille. Je fus surpris quand je vis un de ces hommes paisibles poser une pièce sur le comptoir. Gros Carl remplit le verre. Le monstre le saisit et goba le whisky.

— Que diable !... commençai-je.

Mais Alex me poussa du coude et fit : « Chut ! »

Alors commença une curieuse pantomime. Johnny l'Ours alla vers la porte, puis revint d'un pas furtif. Le sourire imbécile ne quittait pas son visage. Au milieu de la salle, il s'aplatit sur le ventre. Une voix sortit de sa gorge, une voix qui me sembla familière.

— Mais vous êtes trop belle pour vivre dans un sale trou comme celui-ci.

La voix devint plus aiguë et prit un ton doux et guttural, avec juste une pointe d'accent :

— Vous dites ça comme ça !

Je suis sûr que je faillis m'évanouir. Le sang battit dans mes oreilles. Je rougis. C'était ma voix qui sortait de la gorge de Johnny l'Ours, mes paroles, mon intonation. Et ensuite c'était la voix de Mae Romero... crachée. Si je n'avais pas vu l'homme à plat ventre sur le plancher, je l'aurais appelée. Le dialogue continua. Ces choses-là semblent absurdes quand c'est un autre qui les dit. Johnny l'Ours continua, ou plutôt je dirais que c'est moi qui continuai. Il dit des choses et fit des bruits. Peu à peu les visages se détournèrent de Johnny l'Ours, se tournèrent vers moi en ricanant. Je ne pouvais rien faire. Je savais que si j'essayais de l'arrêter je me mettais une bagarre sur les bras, si bien que la scène continua, jusqu'à la fin. Quand elle fut finie, je me réjouis piteusement de ce que Mae Romero n'eût pas de frère. Quelles paroles banales, forcées, ridicules étaient sorties de Johnny l'Ours ! Finalement il se releva, souriant toujours de son sourire imbécile, et il demanda de nouveau :

— Whisky ?

Je crois que les hommes dans le bar me plaignirent. Ils détournèrent leurs regards et se parlèrent les uns aux autres avec application. Johnny l'Ours alla au fond de la pièce, se glissa sous une table de jeu ronde, se blottit comme un chien et s'endormit.

Alex Hartnell me considérait avec compassion.

— Première fois que vous l'entendez ?

— Oui, qu'est-ce que c'est que ce personnage, nom de Dieu ?

Alex laissa un moment ma question sans réponse.

— Si vous vous faites du souci pour la réputation de Mae, ne craignez rien. Johnny a déjà suivi Mae avant.

— Mais comment nous a-t-il entendus ? Je ne l'ai pas vu.

— Personne ne voit ni n'entend Johnny l'Ours quand il est au travail. Il peut se déplacer sans avoir l'air de bouger le moins du monde. Savez-vous ce que nos jeunes gens font quand ils sortent avec des filles ? Ils emmènent un chien. Les chiens ont peur de Johnny et ils le sentent venir.

— Mais bon Dieu ! ces voix...

Alex branla la tête.

— Je sais. Certains d'entre nous ont écrit à l'Université au sujet de Johnny et il est venu un jeune homme. Il a jeté un coup d'œil et puis il nous a parlé de Blind Tom^[2]. Déjà entendu parler de Blind Tom ?

— Vous voulez dire le pianiste nègre ? Oui, j'en ai entendu parler.

— Eh bien ! Blind Tom était un simple d'esprit. Il pouvait à peine parler mais il pouvait imiter tout ce qu'il entendait au piano, de longs morceaux. On l'a essayé avec de bons musiciens et il reproduisait non seulement la musique mais toutes les petites nuances personnelles. Pour le surprendre, ils faisaient de petites erreurs et lui, il jouait les erreurs. Il photographiait ce qu'on jouait jusque dans le plus mince détail. L'homme qui est venu a dit que Johnny l'Ours était pareil, seulement il photographie les paroles et les voix. Il a éprouvé Johnny par un long passage en grec et Johnny l'a répété exactement. Il ne connaît pas les mots qu'il dit, il se contente de les dire. Il n'a pas assez de cervelle pour inventer quelque chose, si bien qu'on sait que ce qu'il dit est vraiment ce qu'il a entendu.

— Mais pourquoi le fait-il ? Quel intérêt a-t-il à écouter s'il ne comprend pas ?

Alex roula une cigarette et l'alluma.

— Aucun, mais il adore le whisky. Il sait que s’il écoute aux fenêtres et qu’il vient ici répéter ce qu’il a entendu, quelqu’un lui paiera du whisky. Il essaye de placer les conversations de M^{me} Ratz dans la boutique ou les discussions de Jerry Noland avec sa mère, mais il ne peut pas récolter de whisky avec des choses de ce genre.

Je dis :

— C’est drôle que personne n’ait tiré sur lui pendant qu’il guignait aux fenêtres.

Alex aspira une bouffée de fumée :

— Des tas de gens ont essayé, mais, c’est simple, on ne voit pas Johnny l’Ours et on ne l’attrape pas. On tient ses fenêtres fermées et, même comme ça, il faut chuchoter si on ne veut pas que ce qu’on dit soit répété. Vous avez de la chance qu’il ait fait noir ce soir. S’il vous avait vu, il aurait été capable de faire aussi les gestes. Il faut voir Johnny l’Ours déformer sa figure pour ressembler à une jeune fille. C’est assez horrible.

Je regardai la forme étendue sous la table. Johnny l’Ours tournait le dos à la salle. La lumière tombait sur ses cheveux noirs en broussaille. Je vis une grosse mouche se poser sur sa tête et alors je jure que je vis tout le cuir chevelu frémir, à la façon dont frémit la peau d’un cheval sous les mouches. La mouche se posa de nouveau et le cuir chevelu mobile la chassa encore. Je frissonnai aussi, de tout mon corps.

Les conversations dans la salle avaient repris leur monotonie ennuyeuse. Gros Carl essuyait le même verre à son tablier depuis dix minutes. Un petit groupe d’hommes près de moi discutait combats de chiens et combats de coqs et glissait insensiblement aux courses de taureaux.

Alex, à côté de moi, me dit :

— Allons prendre un verre.

Nous allâmes au comptoir. Gros Carl sortit deux verres.

— Qu’est-ce que ça sera ?

Nous ne répondîmes ni l’un ni l’autre. Carl versa le whisky foncé. Il me regarda de son air morose et, abaissant sa paupière épaisse et charnue, il me fit un clin d’œil grave. Je ne sais pas pourquoi, mais je me sentis flatté. Carl désigna de la tête la table de jeu.

— Vous a eu, hein ?

Je lui rendis son clin d’œil.

— Prendrai un chien une autre fois.

J’imitais ses phrases raccourcies. Nous bûmes notre whisky et retournâmes nous asseoir. Timothy Ratz, qui avait réussi une patience, rangea ses cartes et s’avança vers le comptoir.

Je regardai vers la table sous laquelle Johnny l’Ours était couché. Il avait roulé sur le ventre. Le visage au sourire imbécile était tourné vers la salle. Sa tête se mouvait et il regardait tout autour comme un animal qui va sortir de sa tanière. Puis il sortit en rampant et se leva. Il y avait du paradoxe dans sa façon de se mouvoir. Il avait l’air tordu et informe et pourtant il se mouvait avec une absence complète d’effort.

Johnny l’Ours se coula vers le bar en souriant à ceux devant qui il passait. Une fois devant le bar, sa question insistante reprit :

— Whisky ? Whisky ?

C’était comme un cri d’oiseau. Je ne sais pas de quelle espèce d’oiseau mais je l’ai déjà entendu... deux notes montantes posant toujours et encore la question :

— Whisky ?

Les conversations s'arrêtèrent dans la salle, mais personne ne vint mettre d'argent sur le comptoir. Johnny eut un sourire plaintif :

— Whisky ?

Puis il essaya d'amorcer son public. De sa gorge, sortit une voix de femme en colère :

— Je vous dis que c'était rien que de l'os. Vingt *cents* la livre et la moitié d'os.

Puis un homme :

— C'est bon, m'dame. Je ne savais pas. Je vais vous mettre un peu de saucisse à la place.

Johnny l'Ours regarda autour de lui, dans l'attente.

— Whisky ?

Il ne s'offrait toujours personne. Johnny se glissa vers l'entrée et s'accroupit. Je murmurai :

— Qu'est-ce qu'il fait ?

Alex fit :

— Chut. Il regarda à une fenêtre. Écoutez !

Une voix de femme s'éleva, une voix froide et sûre d'elle, avec des mots secs :

— Je ne comprends pas. Es-tu donc une sorte de monstre ? Je ne l'aurais pas cru si je ne t'avais pas vue.

Une autre voix de femme répondit, une voix basse, rauque de détresse :

— Peut-être je suis un monstre. Je n'y peux rien. Je n'y peux rien.

— Il faut que tu y puisses quelque chose, coupa la voix froide. Oh ! il vaudrait mieux que tu sois morte.

J'entendis un sanglot sortir des épaisses lèvres souriantes de Johnny l'Ours. Le sanglot d'une femme au désespoir. Je me détournai pour regarder Alex. Il se tenait raide, les yeux grands ouverts et fixes. J'ouvris la bouche pour chuchoter une question, mais il me fit taire du geste. Je parcourus la salle des yeux. Tous les hommes étaient raides et attentifs. Les sanglots cessèrent.

— Tu n'as jamais ressenti cela, Emalin ?

Alex retint net sa respiration à ce nom. La voix froide répliqua :

— Certainement pas.

— Jamais, la nuit ? Pas une fois... une seule fois dans ta vie ?

— Si ça m'était arrivé, dit la voix froide, si jamais ça m'était arrivé, j'aurais tranché cette partie de moi-même. Maintenant cesse de pleurnicher, Amy. Je ne le supporterai pas. Si tu n'es pas capable de maîtriser tes nerfs, j'aviserais à te faire suivre un traitement médical. Maintenant va faire tes prières.

Johnny l'Ours souriait toujours.

— Whisky ?

Deux hommes s'avancèrent sans un mot et donnèrent chacun une pièce de monnaie. Gros Carl versa deux verres et, quand Johnny l'Ours les eût vidés coup sur coup, Carl lui en remplit un troisième. Chacun sut par là combien il était ému. Il n'y avait jamais de tournée du patron au Buffalo Bar. Johnny l'Ours sourit à la ronde puis il se coula hors de la salle. Les battants se refermèrent sur lui, lentement et sans un bruit.

La conversation ne reprit pas. Chacun dans la salle semblait avoir un problème à résoudre dans sa tête. Un à un les hommes sortirent et le mouvement de retour des battants de porte apportait de petites bouffées de brouillard. Alex se leva et sortit. Je le suivis.

La nuit était affreuse avec ce brouillard puant. Il semblait s'accrocher aux maisons et étendre de

longs bras indépendants dans les airs. Je doublai le pas et je rattrapai Alex.

— Qu'est-ce que c'était ? demandai-je. De quoi s'agissait-il ?

Pendant un moment je crus qu'il n'allait pas répondre. Mais ensuite il s'arrêta et se tourna vers moi :

— Oh, merde ! Écoutez ! Chaque ville a ses aristocrates, sa famille sans reproche, et Emalin et Amy Hawkins sont nos aristocrates ; vieilles filles, des braves femmes. Leur père était député ! Je n'aime pas ça. Johnny l'Ours ne devrait pas faire ça. Enfin quoi ! elles le nourrissent. Ces hommes ne devraient pas lui donner de whisky. Il va rôder autour de cette maison maintenant... Maintenant, il sait qu'il peut y gagner du whisky.

Je demandai :

— Ce sont des parentes à vous ?

— Non, mais elles sont... enfin, elles ne sont pas comme les autres gens. Elles ont la ferme à côté de la mienne. C'est des Chinois qui l'ont en métayage. Vous comprenez, c'est difficile à expliquer. Les dames Hawkins, c'est des symboles. C'est elles qu'on cite à nos gosses quand on veut... décrire des gens bien, quoi !

— Eh bien ! protestai-je, rien de ce qu'a dit Johnny l'Ours ne peut leur faire du tort, je pense ?

— Je ne sais pas trop. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Ou plutôt, j'en ai idée. Oh ! Allons nous coucher. Je n'ai pas pris ma Ford. Je vais rentrer à pied.

Il me quitta et s'enfonça en hâte dans le brouillard qui rampait lentement.

Je me dirigeai vers le garni de M^{me} Ratz. J'entendis les explosions du moteur Diesel sur le marais et le bruit métallique de la grande bouche d'acier qui avançait en dévorant la boue. C'était un samedi soir. La drague devait s'arrêter le dimanche à sept heures du matin jusqu'à minuit. Je savais d'après le son que tout allait bien. Je grimpai l'escalier étroit qui menait à ma chambre. Une fois au lit je laissai la lumière allumée un moment et je contemplai les fleurs pâles et fades du papier mural. Je pensais à ces deux voix qui sortaient de la bouche de Johnny l'Ours. C'étaient des voix authentiques et non des reproductions. En me souvenant des intonations, je voyais les femmes qui avaient parlé, Emalin à la voix glaciale et le visage perdu, brisé de souffrance d'Amy. Je me demandai ce qui causait cette souffrance. Était-ce seulement la solitude d'une femme entre deux âges ? Cela me semblait difficile à croire, car il y avait trop de peur dans sa voix. Je m'endormis la lumière allumée et je dus me relever plus tard pour l'éteindre.

Vers huit heures, le lendemain matin, je traversai le marais pour me rendre à la drague. L'équipe était occupée à disposer un nouveau câble sur le tambour et à enrouler l'ancien pour le ranger. Je surveillai le travail et à onze heures environ je retournai à Loma. Devant la maison meublée de M^{me} Ratz, je trouvai Alex Hartnell dans une torpédo Ford du modèle T. Il m'appela :

— J'allais justement à la drague pour vous chercher. J'ai estourbi deux poulets ce matin. J'ai pensé que ça vous dirait peut-être de nous aider à les manger.

J'acceptai avec joie. Notre chef était bon cuisinier, un gros homme empâté ; mais depuis peu je m'étais senti venir de l'antipathie pour lui. Il fumait des cigarettes cubaines dans un fume-cigarette de bambou. Je n'aimais pas la façon dont ses doigts se crispaient le matin. Ses mains étaient propres... farineuses comme les mains d'un meunier. C'était la première fois que je comprenais pourquoi on appelle « meuniers » ces espèces de petits poux volants. Quoi qu'il en soit, je montai dans la Ford à côté d'Alex et nous descendîmes la colline en direction des riches terres du Sud-Ouest. Un soleil radieux brillait sur la terre noire. Quand j'étais petit, un enfant catholique me dit qu'il y avait toujours du soleil le dimanche, ne fût-ce qu'un moment, parce que c'était le jour de Dieu. Je pensais toujours à

faire bien attention pour voir si c'était vrai. Nous atteignîmes dans un bruit de ferraille la plaine unie.

Alex cria :

— Vous vous rappelez les Hawkins ?

— Naturellement, je me rappelle.

Il désigna un point en avant :

— C'est leur maison.

On pouvait voir peu de chose de la maison, car une haute et épaisse haie de cyprès l'environnait. Il devait y avoir aussi un petit jardin à l'intérieur du carré. Seul le toit et le haut des fenêtres émergeaient au-dessus des arbres. Je pus voir que la maison était peinte en ocre, avec des ornements marron foncé, combinaison en faveur pour les gares et les écoles en Californie. Il y avait deux portes à claire-voie sur le devant et sur le côté de la haie. La grange était en dehors de la clôture de verdure derrière la maison. La haie était taillée carrée. Elle paraissait incroyablement épaisse et robuste.

— La haie protège du vent, cria Alex dominant le ronflement de la Ford.

— Elle ne protège pas de Johnny l'Ours, dis-je.

Une ombre passa sur son visage. Il fit un geste vers un bâtiment carré d'une blancheur impeccable qui s'élevait à l'écart dans les champs.

— C'est là qu'habitent les métayers chinois. Bons travailleurs. Je voudrais en avoir des comme ça.

À ce moment, un cheval attelé à un buggy déboucha de derrière la haie et s'engagea sur la route. Le cheval gris était vieux mais bien soigné, le buggy reluisant et les harnais astiqués. Il y avait une grande H argentée sur chaque œillère. Il me sembla que les fausses rênes étaient trop courtes pour un cheval si vieux.

Alex cria :

— Les voilà, elles vont à l'église.

Nous nous découvrîmes et nous inclinâmes en passant devant les femmes qui nous saluèrent de la tête protocolairement. Je pus bien les voir. Ce fut un choc pour moi. Elles avaient presque exactement l'apparence que j'avais imaginée. Johnny l'Ours était encore plus monstrueux que j'avais cru, si par le ton de sa voix il pouvait dépeindre le physique de ses personnages. Je n'eus pas à demander laquelle était Emalin et laquelle était Amy. Les yeux clairs et droits, le menton pointu et assuré, la bouche coupée avec la précision du diamant, le visage rigide et sans arrondis, c'était Emalin. Amy avait avec elle beaucoup de ressemblance, mais tant de dissemblance. Les contours de son visage étaient adoucis. Son œil était chaud, sa lèvre pleine. Sa poitrine était arrondie et pourtant elle ressemblait à Emalin. Mais alors que la bouche d'Emalin était rigide par nature, Amy *tenait* sa bouche rigide. Emalin pouvait avoir cinquante ou cinquante-cinq ans et Amy environ dix ans de moins. Je n'avais eu qu'un moment pour les regarder et ne les revis plus jamais. Il paraît étrange que je ne connaisse personne au monde mieux que ces deux femmes.

Alex cria :

— Vous voyez ce que je voulais dire en parlant d'aristocrates ?

Je fis signe que oui. C'était facile à voir. Une communauté devait se sentir comme... en sécurité de compter deux femmes comme ça. Un village comme Loma, avec ses brouillards, ses grands marécages semblables à un péché hideux, avait besoin, réellement besoin des demoiselles Hawkins. Quelques années passées là auraient pu avoir des répercussions fâcheuses sur les cerveaux, s'il n'y avait pas eu ces deux femmes pour équilibrer les choses.

Ce fut un bon dîner. La sœur d'Alex fit rissoler les poulets au beurre et fit tout le reste très bien. Je devins plus soupçonneux et moins charitable envers notre cuisinier. Nous restâmes assis dans la salle

à manger en buvant une eau-de-vie vraiment bonne.

Je dis :

— Je ne vois pas pourquoi vous allez au Buffalo. Ce whisky est...

— Je sais, dit Alex. Mais le Buffalo est l'âme de Loma. C'est notre journal, notre théâtre et notre club.

C'était si vrai que, lorsque Alex mit la Ford en route pour me ramener, je savais, et il savait, que nous irions passer une heure ou deux au Buffalo Bar.

Nous étions presque en ville. Les faibles lumières de la voiture dansaient sur la route. Une autre voiture venait vers nous en cahotant. Alex se mit en travers de la route et stoppa.

— C'est le médecin, le docteur Holmes, expliqua-t-il.

La voiture qui arrivait s'arrêta car elle ne pouvait pas nous contourner. Alex appela :

— Hé Doc' ! j'allais vous demander d'aller voir ma sœur. Elle a une enflure à la gorge.

Le docteur Holmes répondit :

— Très bien, Alex, j'irai voir ça. Rangez-vous, voulez-vous, je suis pressé.

Alex demanda délibérément :

— Qui est malade, Doc' ?

— Eh bien, M^{lle} Amy a eu un petit malaise. M^{lle} Emalin m'a téléphoné et m'a demandé de me dépêcher, ôtez-vous du chemin, voulez-vous ?

Alex fit reculer sa voiture pour laisser passer le médecin. Nous reprîmes notre route. J'étais sur le point de faire la remarque que la nuit était claire quand, regardant en avant, je vis les nappes de brouillard venant du marécage qui se glissaient autour de la colline et rampaient comme des serpents paresseux jusqu'au faîte de Loma. La Ford s'arrêta en trépidant devant le Buffalo. Nous entrâmes.

Gros Carl s'avança vers nous en nettoyant un verre à son tablier. Il prit sous le bar la bouteille toute prête.

— Qu'est-ce que ça sera ?

— Whisky.

Durant un fugitif instant, un faible sourire sembla passer sur le gros visage morose. La salle était pleine. L'équipe de la drague était là, à l'exception du cuisinier. Il était probablement sur la berge en train de fumer ses cigarettes cubaines dans un fume-cigarette de bambou. Il ne buvait pas. C'était assez pour le rendre suspect à mes yeux. Deux ouvriers de pont, un mécanicien et trois mécaniciens se trouvaient là. Les mécaniciens discutaient à propos du creusement d'un chenal. Le vieil adage des bûcherons était certainement valable pour eux aussi : « On parle de femmes en forêt et de défrichage au lupanar. »

C'était le bar le plus calme que j'aie jamais vu. Il n'y avait pas de pugilats, peu de chants et jamais de mauvais tours. D'une façon ou de l'autre l'œil morne et sinistre de Gros Carl faisait de l'acte de boire une occupation paisible et efficace plutôt qu'une distraction turbulente. Timothy Ratz faisait des réussites à l'une des tables rondes. Alex et moi bûmes notre whisky. Aucune chaise n'était disponible, aussi nous restâmes accoudés au bar en causant de sport, de marchés, des aventures que nous avions vécues ou que nous prétendions avoir vécues... bref une conversation de café, banale. De temps à autre nous nous offrions un nouveau verre. Je pense que nous restâmes à flâner une heure ou deux. Alex avait déjà dit qu'il allait rentrer et j'en avais envie aussi. L'équipe de la drague sortit en bande car elle devait reprendre le travail à minuit.

Les battants de la porte s'écartèrent silencieusement et Johnny l'Ours se coula dans la pièce,

balançant ses longs bras, branlant sa grosse tête ébouriffée et souriant imbécilement. Les pieds carrés ressemblaient à des pieds de chat.

— Whisky ? fit-il en faisant claquer sa langue.

Personne ne l'encouragea. Il déballa sa marchandise. Il se mit sur le ventre comme la fois où il m'avait eu. Des paroles chantantes et nasillardes sortirent, du chinois, pensai-je. Puis il me sembla que les mêmes mots étaient répétés par une seconde voix, plus lentement et sans nasillement. Johnny l'Ours dressa sa tête hirsute et demanda :

— Whisky ?

Il se remit sur pieds avec une aisance dénuée d'effort. Cela m'intéressait. Je voulais voir ses talents. Je glissai un quart de dollar sur le bar. Johnny engouffra son verre. Un moment plus tard je regrettai mon geste. J'avais peur de regarder Alex, car Johnny l'Ours s'était coulé au milieu de la pièce et avait pris sa posture de guet aux fenêtres.

La voix dure d'Emalin dit :

— Elle est là, docteur.

Je fermai les yeux pour ne pas voir Johnny l'Ours et au même instant il s'effaça. C'était Emalin Hawkins qui avait parlé.

J'avais entendu la voix du docteur sur la route et c'est sa véritable voix qui répliqua :

— Ha... vous avez dit un... évanouissement.

— Oui, docteur.

Il y eut une courte pause puis la voix du docteur reprit très doucement :

— Pourquoi a-t-elle fait ça, Emalin ?

— Pourquoi a-t-elle fait quoi ?

Il y avait presque de la menace dans cette question.

— Je suis votre médecin, Emalin. J'étais le médecin de votre père. Il faut que vous me racontiez. Croyez-vous que je n'ai jamais vu auparavant ce genre de marque sur le cou ? Depuis combien de temps était-elle pendue quand vous êtes arrivée ?

Il y eut alors une pause plus longue, la dureté disparut de la voix féminine. Elle s'était affaiblie, presque un murmure :

— Deux ou trois minutes. Est-ce que ça ira bien, docteur ?

— Oh ! oui, elle va se remettre. Elle n'est pas gravement touchée. Pourquoi a-t-elle fait ça ?

La voix qui répondit était encore plus froide qu'au début. Elle était glaciale.

— Je ne sais pas, Monsieur.

— Vous voulez dire que vous ne voulez pas que je le sache ?

— Je veux dire ce que je dis.

Alors la voix du docteur poursuivit en donnant des instructions pour le traitement, repos, lait et un peu de whisky.

— Avant tout, soyez gentille, dit-il. Avant toute chose, soyez gentille avec elle.

La voix d'Emalin trembla un peu :

— Vous ne... direz rien, docteur ?

— Je suis votre médecin, dit-il doucement. Naturellement, je ne dirai rien. Je vous enverrai un sédatif ce soir.

— Whisky ?

Mes yeux s'ouvrirent subitement. C'était l'horrible Johnny l'Ours qui souriait à la ronde.

Les hommes étaient silencieux, honteux. Gros Carl regardait le sol. Je me tournai vers Alex en m'excusant, car j'étais réellement responsable.

— Je ne savais pas qu'il ferait ça, dis-je. Je regrette.

Je sortis et je retournai dans ma chambre lugubre, chez M^{me} Ratz. J'ouvris la fenêtre et je considérai le brouillard qui serpentait par poussées. Au loin sur le marais j'entendis le moteur Diesel démarrer lentement et s'échauffer. Et au bout d'un moment j'entendis le bruit métallique du godet qui recommençait à creuser le fossé.

Le lendemain matin, une de ces séries d'accidents si communes dans notre métier s'abattit sur nous. Un des câbles neufs se cassa pendant le mouvement de retour et laissa tomber le godet sur un des pontons, coulant celui-ci avec son équipement sous trois mètres d'eau boueuse. Quand nous eûmes immergé un poids mort et que nous y eûmes passé un filin pour nous tirer de l'eau, le filin cassa et coupa net les jambes d'un des ouvriers du pont. On ligatura les moignons et on le conduisit en toute hâte à Salinas. Puis de petits accidents se produisirent. Un mécanicien fit un empoisonnement du sang à la suite d'une égratignure faite par un câble. Le cuisinier justifia finalement mon opinion en essayant de vendre une petite botte de marijuana au mécanicien. Dans l'ensemble, il n'y eut pas un moment de paix sur le chantier. Il fallut deux semaines avant que nous recommencions avec un nouveau ponton, un nouvel ouvrier de pont et un nouveau cuisinier.

Le nouveau cuisinier était un petit homme brun, sournois, avec un long nez et un subtil talent de flatterie.

Mon contact avec la vie sociale de Loma était tombé à l'eau, mais quand le godet recommença à s'enfoncer dans la boue avec son bruit de ferraille et que le gros vieux Diesel se remit à faire résonner ses explosions sur le marais, je me rendis un soir à pied à la ferme d'Alex Hartnell. En passant devant la demeure des Hawkins, je regardai à travers une des petites portes à claire-voie percées dans la haie de cyprès. La maison était obscure, plus qu'obscur en raison d'une faible lumière qui luisait à une fenêtre. Il faisait ce soir-là un vent modéré qui chassait les boules de brouillard comme des têtes de chardons sur le sol. Je marchais à découvert un moment, puis j'étais avalé par une brume épaisse, puis de nouveau je trouvais une éclaircie. À la lumière des étoiles je pouvais voir ces grosses boules de brouillard argenté se mouvoir à travers champs comme des ectoplasmes. Je crus entendre une plainte assourdie dans l'enclos des Hawkins, derrière les cyprès et, en sortant brusquement du brouillard, je vis une forme sombre qui se hâtait dans les champs et je reconnus au pas traînant que c'était un des travailleurs chinois chaussé de sandales. Les Chinois se nourrissent d'un grand nombre de choses qu'il faut attraper la nuit.

Alex apparut à la porte quand je frappai. Il sembla content de me voir. Sa sœur n'était pas là. Je m'assis près du fourneau et il apporta une bouteille de son excellente eau-de-vie.

— J'ai entendu dire que vous aviez des ennuis, dit-il.

J'expliquai mes difficultés.

— Ça semble venir par séries. Les hommes ont calculé que les accidents arrivaient par groupes de trois, cinq, sept ou neuf.

Alex fit un signe d'assentiment.

— J'ai un peu la même impression.

— Comment vont les sœurs Hawkins ? demandai-je. J'ai cru entendre quelqu'un pleurer en passant. Alex semblait répugner à parler d'elles et en même temps avide de le faire.

— J'y suis passé il y a environ une semaine. M^{lle} Amy ne se sent pas très bien. Je ne l'ai pas vue. Je

n'ai vu que M^{lle} Emalin.

Puis Alex se mit à parler ouvertement :

— Il y a quelque chose qui pèse sur ces gens-là, quelque chose...

— On dirait presque que vous êtes leur parent, dis-je.

— Eh bien ! leur père et le mien étaient amis. Nous appelions les filles tante Amy et tante Emalin. Elles ne peuvent pas faire quelque chose de mal. Ça ne vaudrait rien pour aucun de nous si les sœurs Hawkins n'étaient plus les sœurs Hawkins.

— La conscience de la communauté ? demandai-je.

— La sécurité, s'écria-t-il. L'endroit où les gosses peuvent trouver du pain d'épice. L'endroit où les filles peuvent trouver du réconfort. Elles sont fières, mais elles croient à des choses que nous espérons être vraies. Et elles vivent comme si... enfin, comme si l'honnêteté était réellement la meilleure politique et la charité réellement sa propre récompense. Nous avons besoin d'elles.

— Je vois.

— Mais M^{lle} Emalin lutte contre quelque chose de terrible et... je ne crois pas qu'elle aura le dessus.

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne sais pas ce que je veux dire. Mais j'ai pensé à tuer Johnny l'Ours et à le jeter dans le marécage. J'ai réellement pensé à le faire.

— Ce n'est pas sa faute, fis-je observer. Il n'est qu'une espèce de machine à enregistrer et à reproduire, seulement on se sert d'un verre de whisky au lieu d'un jeton.

Nous parlâmes ensuite d'autre chose et après un moment je repartis pour Loma. Il me sembla que le brouillard s'accrochait à la haie de cyprès de la maison Hawkins et il me sembla qu'une quantité de boules de brouillard s'entassaient autour tandis que d'autres y pénétraient lentement. Je souris en continuant ma marche en songeant à la manière dont l'esprit de l'homme peut reconstituer la nature de façon qu'elle concorde avec ses pensées. Il n'y avait pas de lumière dans la maison quand je passai.

Une petite routine bien régulière s'établit dans mon travail. Le gros godet creusait le fossé, devant lui. L'équipe sentait aussi que les ennuis étaient passés, ce qui fut très utile, et le nouveau cuisinier entortillait si bien les hommes, qu'ils auraient mangé une friture de béton armé. La personnalité d'un cuisinier fait beaucoup plus pour le bonheur d'une équipe de dragueurs que sa cuisine.

Dans la soirée du surlendemain de ma visite à Alex, je marchais sur le trottoir de bois en laissant derrière moi un sillage de brouillard et j'entrais au Buffalo Bar. Gros Carl vint vers moi en essuyant le verre à whisky. Je criai : « Whisky ! » avant qu'il eût le temps de me demander ce que ça serait. Je pris mon verre et j'allai m'asseoir sur une des mauvaises chaises. Alex n'était pas là. Timothy Ratz faisait des réussites avec une passe de chance phénoménale. Il réussit quatre fois à la file et but un verre chaque fois. Il arrivait de plus en plus de clients. Je ne sais pas ce que nous aurions fait sans le Buffalo Bar.

À dix heures environ, la nouvelle fut connue. En pensant à ce genre de choses par la suite, on ne peut jamais se souvenir exactement de la façon dont cela transpire. Quelqu'un entre, un chuchotement circule, subitement chacun sait ce qui est arrivé, avec les détails. M^{lle} Amy s'était suicidée. Qui apporta la nouvelle ? Je n'en sais rien. Elle s'était pendue. On commenta peu l'événement dans la salle du bar. Je voyais que les hommes essayaient de faire bonne contenance. C'était une chose qui n'entrait pas dans leur système. Ils se tenaient par groupes et parlaient doucement.

La porte battante s'ouvrit lentement et Johnny l'Ours se coula à l'intérieur, sa grande tête chevelue branlante, son sourire idiot sur le visage. Ses pieds glissaient tranquillement sur le parquet. Il regarda

autour de lui et tenta :

— Whisky ? Whisky pour Johnny ?

Maintenant les hommes voulaient vraiment savoir. Ils avaient honte de vouloir savoir, mais tout leur système cérébral exigeait qu'ils fussent informés. Gros Carl versa un verre. Timothy Ratz posa ses cartes et se leva. Johnny l'Ours lampa le whisky. Je fermai les yeux.

Le docteur avait un ton rude.

— Où est-elle, Emalin ?

Je n'ai jamais entendu une voix comme celle qui répondit, maîtrise froide, une carapace de maîtrise, mais froidement pénétrée de la plus affreuse détresse. C'était un ton monotone, sans émotion, et pourtant la détresse perçait dans ses vibrations.

— Elle est là, docteur.

— Hm... – Une longue pause. – Elle est restée pendue longtemps ?

— Je ne sais pas combien de temps, docteur.

— Pourquoi a-t-elle fait ça, Emalin ?

De nouveau la voix monotone :

— Je ne sais... pas, docteur.

Une pause plus longue, puis :

— Hm... Emalin, saviez-vous qu'elle allait avoir un enfant ?

La voix froide se brisa et on entendit un soupir.

— Oui, docteur.

— Si c'est pour ça que vous avez été si longue avant de la découvrir... Non, Emalin, je ne voulais pas dire ça, ma pauvre.

La voix d'Emalin avait retrouvé sa maîtrise :

— Pouvez-vous faire le certificat sans mentionner...

— Certainement, je peux, bien sûr, je peux. Et je parlerai à l'entrepreneur des pompes funèbres par ailleurs. Vous n'avez pas à vous faire de souci.

— Merci, docteur.

— Je vais aller téléphoner maintenant. Je ne veux pas vous laisser seule ici. Venez dans l'autre chambre, Emalin. Je vais vous préparer un sédatif...

— Whisky ? Whisky pour Johnny ?

Je vis le sourire et la tête chevelue branlante. Gros Carl versa un autre verre. Johnny l'Ours l'avalait puis se coula au fond de la pièce, rampa sous une table et s'endormit.

Personne ne parlait. Les hommes s'approchaient du bar et déposaient leur pièce en silence. Quelques minutes plus tard, Alex entra dans la salle silencieuse. Il marcha vivement vers moi.

— Vous savez ? souffla-t-il.

— Oui.

— J'avais peur, s'écria-t-il. Je vous l'ai dit l'autre soir. J'avais peur.

Je dis :

— Vous saviez qu'elle était enceinte ?

Alex se raidit. Il parcourut la salle des yeux puis me regarda :

— Johnny l'Ours ? demanda-t-il.

Je fis signe que oui.

Alex passa sa paume sur ses yeux.

— Je ne peux pas le croire.

J'étais sur le point de répondre quand j'entendis un petit remue-ménage et je regardai au fond de la pièce. Johnny l'Ours sortit de son trou en rampant comme un blaireau, se leva et se coula vers le bar.

— Whisky ? Il souriait à Gros Carl, en attente.

Alors Alex s'avança et s'adressa à l'assemblée.

— Dites donc, vous tous, écoutez ! C'est allé assez loin comme ça. Je ne veux plus de ça.

S'il attendait de l'opposition, il fut déçu. Je vis les hommes se faire entre eux des signes d'approbation.

— Whisky pour Johnny ?

Alex se tourna vers l'idiot.

— Tu devrais avoir honte. M^{lle} Amy t'a donné à manger et elle t'a donné tous les vêtements que tu aies jamais eus sur le dos.

Johnny lui souriait.

— Whisky ?

Il se mit à montrer son savoir-faire. J'entendis le langage chantant et nasillard qui paraissait être du chinois. Alex parut rassuré.

Puis l'autre voix, lente, hésitante, répétant les mots sans le caractère nasillard.

Alex bondit si vivement que je ne le vis pas s'avancer. Son poing s'abattit sur la bouche souriante de Johnny l'Ours.

— Je t'ai dit que ça suffisait comme ça, cria-t-il.

Johnny l'Ours reprit son équilibre. Ses lèvres étaient fendues et saignaient mais le sourire était toujours là. Il bougea lentement, sans effort. Ses bras enveloppèrent Alex comme les tentacules d'une anémone de mer enveloppent un crabe. Alex se plia en arrière. Alors, d'un saut, je saisis l'un des bras et j'essayai de le tordre sans pouvoir lui faire lâcher prise. Gros Carl roula par-dessus le comptoir, un maillet de tonnelier à la main. Et il se mit à frapper la tête hirsute jusqu'au moment où les bras se desserrèrent et où Johnny l'Ours s'écroula. J'empoignai Alex et l'aidai à s'asseoir sur une chaise.

— Vous êtes blessé ?

Il essayait de reprendre son souffle.

— J'ai le dos tordu, je crois, dit-il. Ça va aller.

— Vous avez votre Ford ? Je vais vous reconduire chez vous.

Aucun de nous deux ne regarda la maison Hawkins en passant. Je ne quittai pas la route des yeux. Je fis entrer Alex dans sa maison obscure, je l'aidai à se coucher et je lui fis avaler un grog. Il n'avait pas parlé tout le long du chemin. Mais une fois calé dans son lit il demanda :

— Vous ne pensez pas que quelqu'un ait remarqué, hein ? Je l'ai stoppé à temps, n'est-ce pas ?

— De quoi parlez-vous ? Je ne sais même pas encore pourquoi vous l'avez frappé.

— Eh bien, écoutez, dit-il. Je vais être obligé de ne pas bouger pendant quelque temps avec mon dos. Si vous entendez quelqu'un dire quelque chose, empêchez-le, voulez-vous ? Il ne faut pas qu'ils le disent.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire.

Il me regarda dans les yeux un moment.

— Je pense que je peux me fier à vous, dit-il. La seconde voix... c'était M^{lle} Amy.

LE VIGILE

L'intense vague d'émotion qui avait soulevé la foule, les piétinements, les cris, avaient peu à peu fait place au silence, dans le jardin public. Sous les ormes il y avait encore un attroupement, vaguement éclairé par la lampe bleue d'un réverbère de la rue, deux blocs d'immeubles plus loin. Un calme fait de lassitude s'appesantit sur les gens. Certains membres de la meute commencèrent à s'esquiver dans l'obscurité. La pelouse du parc était ravagée par les pieds de la foule.

Mike savait que c'était fini. Ce brusque relâchement il le ressentait en dedans de lui. Il éprouvait la pesante fatigue de l'homme qui n'a pas dormi depuis des nuits, mais c'était une fatigue engourdie, comme en rêve, une fatigue grise et douce. Il ramena sa casquette sur ses yeux et s'éloigna, mais avant de partir, il voulut voir une dernière fois et se retourna.

Au centre de la foule quelqu'un avait allumé un journal tordu et le tenait en l'air. Mike pouvait voir la flamme s'enrouler autour des pieds du corps gris et nu qui pendait de l'orme. Il trouvait drôle le fait que les nègres tournent au gris bleuté une fois morts. Le journal flambant éclairait les têtes des hommes qui regardaient en l'air, hommes silencieux, figés ; ils ne quittaient pas le pendu des yeux.

Mike éprouva une légère irritation contre celui qui essayait de brûler le corps. Il se tourna vers un homme qui se tenait à son côté dans la pénombre :

— Ça n'avance à rien, dit-il.

L'homme s'éloigna sans répondre.

La torche de journal s'éteignit, laissant par contraste le parc presque complètement dans le noir. Mais aussitôt un autre papier tordu fut allumé et placé tout contre les pieds. Mike s'approcha d'un autre homme qui observait :

— Ça n'avancera à rien, répéta-t-il. Il est mort à présent. Ça ne peut rien lui faire.

Le deuxième homme grogna mais ne détourna pas les yeux du journal en flammes.

— C'est du bon boulot, dit-il. Ça va économiser un tas d'argent au Comté, et ces chicaneurs d'avocats ne viendront pas s'en mêler.

— C'est bien mon avis, convint Mike. Pas de chicaneurs d'avocats. Mais ça n'avance à rien de le brûler.

L'homme fixait la flamme.

— En tout cas, ça ne gêne personne.

Mike emplit ses yeux de la scène. Il sentait qu'il était engourdi. Il aurait voulu en voir plus. Dire qu'il se passait là quelque chose qu'il voudrait se rappeler plus tard afin de pouvoir en parler, mais cette torpeur semblait éliminer tout ce que le tableau avait de saisissant. Son cerveau lui disait que c'était là un événement important et terrifiant, mais ses yeux et ses sensations n'étaient pas d'accord. C'était simplement banal. Une demi-heure avant, alors qu'il hurlait avec la populace et se démenait pour avoir l'occasion d'aider à tirer sur la corde, sa poitrine était gonflée à tel point qu'il s'était aperçu qu'il pleurait. Mais à présent, tout était mort, tout était irréel – la foule noire était composée de mannequins rigides ; à la lueur de la flamme les visages étaient aussi dénués d'expression que du bois. Mike sentit cette rigidité, cette irréalité en lui aussi.

Il se détourna enfin et sortit du jardin.

Dès qu'il eut dépassé les derniers groupes, le froid de la solitude l'accabla. Il suivit la rue d'un pas rapide, souhaitant qu'un autre homme vint marcher à ses côtés. La rue large était déserte, tout aussi irréelle que l'avait été le parc. Les deux traits d'acier de la voie du tramway étiraient tout au long de la

rue leur faible miroitement sous les pylônes et les vitrines noires des boutiques reflétaient les globes de minuit[3].

Une douleur insidieuse commença à se manifester dans sa poitrine. Il tâta du bout des doigts. Les muscles étaient endoloris. Alors il se souvint : il s'était trouvé au premier rang de la foule quand elle avait forcé la porte fermée de la prison. Une masse de choc, profonde de quarante hommes, avait écrasé Mike contre la porte comme une tête de bœuf. C'est à peine s'il l'avait senti, sur le moment, et maintenant encore la douleur lui semblait avoir la même qualité d'engourdissement que la solitude.

Deux blocs d'immeubles plus loin, le mot *bière* en néon flamboyant pendait au-dessus du trottoir. Mike pressa le pas dans cette direction. Il espérait qu'il y aurait là du monde, et des conversations, afin de dissiper ce silence ; et il espérait que les hommes ne seraient pas allés au lynchage.

Le barman était tout seul dans son petit bar, petit homme entre deux âges à la moustache mélancolique et l'expression d'une souris vieillotte, sage, négligée et craintive.

Il eut un bref hochement de tête quand Mike entra.

— Vous avez l'air d'un somnambule, dit-il.

Mike le considéra avec étonnement :

— C'est exactement ce que je ressens, en plus. Comme si je sortais d'une crise de somnambulisme.

— Eh bien, je peux vous donner un petit coup de quelque chose, si vous voulez.

Mike hésita :

— Non, j'ai plutôt soif. Je prendrai une bière... z'y étiez ?

Le petit homme hocha de nouveau sa tête de souris.

— Juste à la fin, après qu'il a été liquidé et que tout était fini. Je me suis dit qu'il y aurait un tas de gars qu'auraient soif, alors je suis rentré et j'ai ouvert. Vous êtes le seul, jusqu'ici. Peut-être que je me suis trompé.

— Ils peuvent s'amener plus tard, dit Mike. Y en a encore beaucoup dans le parc. Ils se sont calmés, faut dire. Y en a qu'essaient de le brûler avec des journaux. Ça n'avancera à rien.

— À rien du tout, dit le petit barman. Il tortilla sa moustache maigrelette.

Mike fit tomber quelques grains de sel de céleri dans sa bière et but une large rasade.

— Ça fait du bien, dit-il. Je me sens tout vidé.

Le barman se pencha tout contre lui, par-dessus le comptoir ; ses yeux brillaient.

— Z'étiez là tout au long, à la prison et tout ?

Mike but encore un coup puis il regarda à travers sa bière et considéra les chapelets de bulles montant des grains de sel, au fond du verre.

— Tout, répondit-il. J'étais un des premiers dans la prison et j'ai aidé à tirer la corde. Y a des fois que c'est aux citoyens eux-mêmes de prendre la loi en main... Chicaneur d'avocat s'amène et vous tire d'affaire n'importe quel monstre.

La tête de souris s'agita de bas en haut à plusieurs reprises.

— Z'avez raison, sacré bon Dieu, dit-elle. Les avocats sont capables de les sortir de n'importe quoi. Je suis tranquille qu'il devait être coupable, le nègre.

— Oh ! bien sûr ! Quelqu'un a dit qu'il avait même avoué.

La tête s'approcha de nouveau par-dessus le comptoir.

— Comment ça a commencé, dites donc, m'sieur ? Je suis arrivé seulement quand tout était fini, et d'ailleurs je ne suis resté qu'une minute et je suis revenu ouvrir des fois que les gars auraient eu envie d'un verre de bière.

Mike nettoya le fond de son verre et le passa à remplir.

— Ben, naturellement, tout le monde savait que ça devait arriver. J'étais dans un bar en face de la prison... Passé tout l'après-midi là. Un type s'est amené et a fait : « Qu'est-ce qu'on attend ? » Alors on a traversé la rue et y avait là un tas d'autres types et y s'en est amené encore un tas d'autres. On est tous restés là à brailler. Puis le shérif est sorti et a fait un discours, mais on a gueulé plus fort que lui et on l'a fait taire. Un type qu'avait une carabine calibre vingt-deux est allé le long de la rue démolir tous les réverbères. Après ça, eh ben, on a foncé sur les portes de la prison et on les a fait sauter. Le shérif n'allait pas s'aviser de faire quoi que ce soit... N'aurait pas été indiqué pour lui d'aller descendre un tas d'honnêtes gens pour sauver une bête féroce de nègre.

— Avec les élections toutes proches, en plus, renchérit le barman.

— Bref, le shérif a commencé à gueuler : « Prenez le bon, mes enfants, bon Dieu ! Vous trompez pas de bonhomme. Il est dans la quatrième cellule. »

— C'était plutôt pitoyable, dit lentement Mike. Les autres prisonniers, comment qu'ils étaient pas fiers. On les voyait à travers les barreaux. Jamais j'ai vu des têtes pareilles.

Le barman, surexcité, se versa un petit verre de whisky et l'engloutit.

— Peut guère leur en vouloir. Imaginez que vous soyez bouclé pour trente jours et qu'une bande de lyncheurs réussisse à passer. Vous auriez la frousse qu'ils se trompent de type.

— C'est bien ce que je dis. C'était plutôt pitoyable. Toujours est-il qu'on est arrivé à la cellule du nègre. Il restait simplement planté là tout raide avec ses yeux fermés comme s'il était ivre mort. Un des types l'a descendu et il s'est relevé, et alors quelqu'un d'autre l'a sonné un bon coup... il s'est ratatiné et sa tête a porté sur le sol en ciment.

Mike se pencha au-dessus du comptoir et tapota de l'index sur le bois ciré :

— Ce que j'en dis c'est seulement mon idée à moi, notez bien, mais je crois que c'est ça qui l'a tué. Parce que j'ai aidé à le déshabiller, et il n'a pas seulement remué un poil et une fois au bout de la corde, il n'a pas gigoté du tout. Parole. À mon idée l'était mort depuis le début, après que le deuxième type l'a eu sonné.

— Oh... qu'ça fait ? Le résultat est le même.

— Non, c'est pas pareil. On aime bien que ce soit fait proprement. Il l'avait cherché et il aurait dû y passer.

Mike mit sa main dans la poche de son pantalon et en tira un morceau de grosse toile bleue déchiré.

— Voilà un bout de son pantalon.

Le barman se pencha tout près pour examiner l'étoffe. Il eut un brusque hochement de tête vers Mike :

— Je vous en donne un dollar.

— Oh ! non, pas question !

— Bon, alors. La moitié pour deux dollars.

Mike le regarda d'un air méfiant.

— Qu'est-ce que vous voulez en faire ?

— Allez, passez-moi votre verre ! C'est moi qui régale. Je vais l'épingler sur le mur avec une petite carte en dessous. Quand les gars viendront, ça leur fera plaisir de regarder ça.

Avec son couteau de poche, Mike déchiqueta le bout d'étoffe en deux morceaux et empocha les deux dollars d'argent du barman.

— Je connais un graveur de cartes commerciales, dit le petit homme. Vient ici tous les jours. Il va

me dessiner une belle petite carte pour coller en dessous.

Puis, d'un ton circonspect :

— Croyez que le shérif fera des arrestations ?

— Sûrement pas. Pourquoi irait-y chercher des histoires ? Ça représentait pas mal de voix, tout ce monde, ce soir. Dès qu'ils seront tous partis, le shérif va s'amener couper la corde, descendre le nègre et donner un coup de nettoyage.

Le barman tourna les yeux vers la porte.

— Je m'étais fait des idées en croyant que les gars auraient eu envie de boire un verre. Il commence à être tard.

— Il est temps que je rentre. Je me sens fatigué.

— Si vous allez vers le sud, je ferme et je fais un bout de chemin avec vous. J'habite dans la Huitième rue, côté sud.

— Tiens, mais c'est à deux pas de chez moi. J'habite la Sixième, côté sud. Vous êtes forcé de passer juste devant ma maison. C'est drôle que je vous aie jamais vu dans les parages.

Le barman lava le verre de Mike et ôta son grand tablier. Il mit son chapeau et son pardessus, se dirigea vers la porte et éteignit l'enseigne au néon et les lumières de la boutique. Les deux hommes restèrent un moment plantés sur le trottoir à regarder derrière eux en direction du jardin. La ville était silencieuse. Aucun bruit ne venait du jardin public. Un policeman faisait sa ronde, un peu plus loin, projetant le faisceau de sa lampe électrique dans les vitrines.

— Voyez, fit Mike, comme s'il ne s'était rien passé.

— Eh ben, si les gars ont eu envie de boire un verre de bière, faut croire qu'ils sont allés ailleurs.

— C'est ce que je vous disais, fit Mike.

Ils se mirent en route et tournèrent en direction du sud, s'écartant du quartier des affaires.

— Je m'appelle Welch, dit le barman. Ça fait seulement deux ans que j'habite la ville.

L'impression de solitude tomba de nouveau sur Mike.

— C'est drôle..., dit-il, puis : Je suis né dans cette ville, juste dans la maison que j'habite en ce moment. Je suis marié, mais je n'ai pas d'enfants. On est nés tous les deux dans cette ville. Tout le monde nous connaît.

Ils firent à pied la distance de quelques pâtés de maisons. Ils laissaient les boutiques derrière eux et les belles maisons avec des jardins touffus et des pelouses ratissées bordaient la rue. L'ombre des grands arbres se reflétait sur le trottoir à la lueur des réverbères. Deux chiens, des maraudeurs de nuit, passèrent sans se presser, se flairant l'un l'autre.

Welch dit à mi-voix :

— Je me demande quel genre de type c'était... le nègre, je veux dire.

Mike répondit, du fond de sa solitude :

— Les journaux ont tous dit que c'était un monstre. J'ai lu tous les journaux. Ils l'ont tous dit.

— Oui, je les ai lus aussi. Mais ça vous laisse rêveur... J'ai connu des nègres qu'étaient de braves types.

Mike tourna la tête et protesta :

— Et alors ? Moi aussi, j'en ai connu des nègres qu'étaient de sacrés braves types. J'ai travaillé côte à côte avec eux, tel que vous me voyez, et ils étaient aussi braves que n'importe quel Blanc que vous pourriez avoir envie de fréquenter. Mais pour ce qui est de pas être des monstres, ça non !

Sa véhémence réduisit un moment le petit Welch au silence. Puis il dit :

— Je suppose que vous n’avez pas une idée du genre de gars que c’était.

— Non... il était simplement là figé, tout raide, la bouche fermée, les yeux serrés et ses bras qui pendaient à ses côtés. Et alors c’est là qu’un des types l’a sonné. À mon idée, il était mort quand nous l’avons sorti dehors.

Welch obliqua et serra en marchant.

— Beaux jardins par ici. Doivent revenir cher à entretenir. – Il se rapprocha encore au point que son épaule toucha le bras de Mike –. J’ai jamais été à un lynchage. Quel effet ça vous fait..., après ?

Mike évita instinctivement le contact.

— Ça ne vous fait rien du tout.

Il baissa la tête et pressa le pas. Le petit barman était presque forcé de trotter pour se maintenir à sa hauteur. Les réverbères s’espaçaient. Il faisait plus sombre et cela donnait une impression de sécurité. Mike soudain lâcha :

— On se sent comme qui dirait débranché, à plat, mais plutôt content, en même temps. Comme après un bon boulot – mais fatigué et envie de dormir. – Il ralentit le pas. – Voyez, il y a de la lumière dans la cuisine. C’est là que j’habite. Ma bourgeoise est restée debout à m’attendre.

Il s’arrêta devant sa petite maison.

Welch restait timidement planté à côté de lui.

— Venez chez moi quand vous aurez envie d’un verre de bière. Ou d’un petit coup de quelque chose. Ouvert jusqu’à minuit. Je soigne bien mes amis.

Il décampa comme une souris vieillotte...

Mike lui cria bonne nuit.

Il fit le tour de sa maison et entra par la porte de derrière. Sa femme, créature maigre et pétulante, était assise devant le four ouvert de la cuisinière et se chauffait à la flamme du gaz. Elle lança un regard chargé de reproches à Mike, qui restait debout sur le seuil.

Alors ses yeux s’agrandirent et se fixèrent sur son visage.

— T’as été avec une femme, dit-elle d’une voix rauque. Avec quelle femme t’as été ?

Mike se mit à rire :

— Tu te crois très forte, hein ? Ah, t’es une forte dans ton genre ! Qu’est-ce qui te fait croire que j’ai été avec une femme ?

Elle répondit d’un ton féroce :

— Tu crois que je ne suis pas capable de le voir sur ta figure que t’as été avec une femme ?

— Très bien, dit Mike. Puisque tu es si forte et que tu sais tout, je ne te dirai rien. Comme ça t’auras qu’à attendre le journal du matin.

Il vit apparaître l’incertitude dans ses yeux méfiants.

— C’était le nègre ? interrogea-t-elle. Est-ce qu’ils ont pris le nègre ? Tout le monde disait qu’ils y allaient.

— Cherche toute seule, puisque t’es si forte. J’t’aurai rien de rien.

Il traversa la cuisine et entra dans la salle de bains. Une petite glace pendait au mur, Mike ôta sa casquette et regarda son visage.

— Bon Dieu, elle a raison, se dit-il. C’est exactement c’t’effet-là que ça me fait.

LE MEURTRE

La chose advint, il y a un certain nombre d'années, dans le comté de Monterey, en Californie centrale. Le canyon del Castillo est une de ces vallées qui s'allongent entre les éperons et les crêtes nombreuses de la chaîne de Santa Lucia. Du canyon del Castillo, la faille principale, nombre de petits arroyos se taillent un passage jusqu'à flanc de montagne, ravins boisés et recouverts d'épaisses broussailles où foisonnent la sauge et l'arbre à galle. À la naissance du canyon se dresse un gigantesque château de pierre, flanqué de contreforts et de tours à la façon de ces citadelles érigées par les Croisés sur le chemin de leurs conquêtes. Seule une visite sur les lieux dévoile que le château fort n'est qu'un étrange phénomène dû au travail du temps, de l'eau et de l'érosion sur du grès meuble, stratifié. De loin, les remparts démantelés, les ponts-levis, les tours, et jusqu'aux meurtrières deviennent réels sans que l'imagination ait beaucoup à intervenir.

Sous le château fort, sur le sol presque uni du canyon, se dressent le vieux bâtiment de la ferme, une grange moussue, rongée par les intempéries, et un hangar à bestiaux tout décrépit. La maison est déserte ; les portes, tournant sur leurs gonds rouillés, grincent et claquent les nuits où le vent déferle du château. Il vient peu de visiteurs à la maison. Parfois une troupe de jeunes gens parcourt bruyamment les pièces, inspectant les placards vides et bravant à haute voix les fantômes dont ils nient l'existence.

Jim Moore, le propriétaire du terrain, n'aime pas voir des gens chez lui. Il accourt à cheval de sa nouvelle maison, située plus bas dans la vallée et pourchasse les garçons. Il a mis des écriteaux : « Passage interdit » partout, afin d'écarter la curiosité morbide des gens. Quelquefois, l'envie le prend de brûler la vieille maison, mais, à ce moment, un étrange et puissant attachement aux portes battantes, aux fenêtres opaques et sinistres, lui interdit une telle destruction. En brûlant la maison, il détruirait une partie très importante de sa vie. Il sait que lorsqu'il descend en ville en compagnie de sa femme, jeune, potelée et encore jolie, les gens se retournent et le regardent s'éloigner avec une crainte mêlée d'une certaine admiration.

Jim Moore naquit dans la vieille maison et grandit dans ses murs. De la grange, il connaissait chaque planche vermoulue, jusqu'aux détails des veines du bois, chaque râtelier usé, poli par le temps. Son père et sa mère étaient morts tous deux quand il atteignit trente ans. Il fêta sa majorité en laissant pousser sa barbe. Il vendit les cochons et prit la décision de ne plus en faire l'élevage. En fin de compte, il fit l'acquisition d'un magnifique taureau de Guernesey pour améliorer son cheptel et prit l'habitude de se rendre à Monterey le samedi soir, pour s'y saouler et faire la causette avec les bruyantes pensionnaires du *Trois Etoiles*.

Dans la même année, Jim Moore épousa Jelka Sepic, une Yougoslave, fille d'un fermier lourd et patient de Pine Canyon. Jim n'était pas fier de la famille étrangère de sa femme, de ses nombreux frères, sœurs et cousins, mais sa beauté l'enchantait. Jelka avait un regard naïvement interrogateur, de grands yeux de colombe. Elle avait un nez mince et finement taillé, et des lèvres épaisses et douces. Pour Jim, la peau de Jelka était un perpétuel sujet d'étonnement, car d'une nuit à l'autre il oubliait combien elle était merveilleuse. C'était une femme si tranquille, si souple et si prévenante, une maîtresse de maison si parfaite que souvent Jim se rappelait avec dégoût les conseils de son père, le jour du mariage. Le vieux, larmoyant et congestionné par la bière des festivités, s'était approché de Jim et, lui donnant un coup de coude dans les côtes avec un ricanement suggestif qui fit disparaître ses petits yeux noirs derrière les paupières bouffies et plissées : « Attention, fais pas l'imbécile, dit-il, Jelka, c'est fille slave. Il n'est pas comme Américaine. S'il est mauvais, faut taper. S'il est trop longtemps gentil, faut taper aussi. Je tapais ta mama. Papa tapait ma mama. Une fille slave ! Il est pas

un homme, celui qui lui corrige pas un bon coup, sacré bon Dieu !

— Je ne battraï jamais Jelka, dit Jim.

Le père gloussa et de nouveau lui donna une bourrade dans les côtes :

— Fais pas l'imbécile, conseilla-t-il. Un jour, toi voir.

Il repartit en titubant vers le tonneau de bière.

Jim ne tarda pas à découvrir que Jelka n'était pas comme une Américaine. Elle était très silencieuse. Jamais elle ne parlait la première, se bornant à lui répondre par de brefs murmures. Elle apprenait son mari tout comme elle apprenait des passages de l'Écriture. Au bout d'un certain temps de mariage, Jim n'avait même plus à demander une chose d'usage courant dans la maison ; Jelka la lui avait préparée avant qu'il en eût exprimé le désir. C'était une épouse remarquable, mais pas une vraie compagne. Aucun désir de camaraderie en elle. Elle ne parlait jamais. Ses grands yeux le suivaient, et, quand il souriait, parfois elle souriait aussi, d'un sourire lointain et voilé. Elle passait des heures interminables à coudre, tricoter et raccommoder. Elle était là, assise, surveillant ses mains habiles, et elle paraissait considérer avec un étonnement mêlé d'orgueil les petites mains blanches qui savaient faire des choses si jolies et si utiles. Elle ressemblait tellement à un animal que parfois Jim lui donnait de petites tapes sur la tête et le cou, mû par la même impulsion qui le poussait à flatter un cheval.

Dans la maison, Jelka était extraordinaire. Quelle que fût l'heure à laquelle Jim rentrait de la montagne aride et chaude ou des terres cultivées du fond de la vallée, son dîner était là qui l'attendait, fumant, ponctuellement prêt. Elle le regardait manger, poussait les plats à portée de sa main au moment qu'il fallait et remplissait sa tasse quand elle était vide.

Aux premiers temps de leur mariage, il l'entretenait des choses de la ferme, mais elle lui souriait comme le fait un étranger qui veut se montrer aimable, bien qu'il ne comprenne pas.

— L'étalement s'est coupé au fil de fer barbelé, disait-il.

— Alors elle répondait : « Oui » avec une inflexion descendante qui ne contenait ni interrogation, ni curiosité.

Il comprit bientôt qu'il lui serait impossible de communiquer avec elle d'aucune manière. Si elle avait une vie intime, à part, celle-ci était trop vague, trop lointaine, pour qu'il y pût accéder. La barrière qu'il voyait dans ses yeux n'était pas de celles que l'on peut écarter, car elle n'était ni hostile, ni intentionnelle.

La nuit, il caressait ses longs cheveux noirs, ses épaules incroyablement satinées et dorées, et elle poussait de petits cris de plaisir. Au plus fort de son étreinte, et seulement alors, il semblait qu'elle eût une vie à part, ardente et passionnée. Puis elle redevenait instantanément l'épouse laborieuse et péniblement soumise.

— Pourquoi ne me parles-tu jamais ? demandait-il. Tu ne veux pas me parler ?

— Si, répondait-elle. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

C'était le langage de la race de Jim sorti d'une pensée étrangère à cette race.

Un an passa. Jim en vint à désirer ardemment la compagnie des femmes, les potins, les menus propos que l'on échange pour le plaisir de bavarder, les injures plaisantes lancées à voix criarde, la vulgarité un peu salée. Il reprit l'habitude d'aller en ville boire et s'amuser avec les filles bruyantes du *Trois Etoiles*. Il plaisait, là-dedans, à cause de son visage volontaire et ferme, et parce qu'il avait le

rire facile.

— Où est ta femme ? demandaient-elles.

— À l'écurie, répondait-il.

La plaisanterie ne ratait jamais son effet.

Le samedi après-midi, il sellait un cheval et mettait une carabine dans l'étui de la selle pour le cas où il verrait un chamois. Chaque fois, il demandait :

— Ça ne t'ennuie pas de rester seule ?

— Non, ça ne m'ennuie pas.

Une fois, il demanda :

— Et si quelqu'un venait ?

L'espace d'un instant, son regard se fit plus perçant, puis elle sourit.

— Je le renverrais, dit-elle.

— Je serai de retour demain vers midi. C'est trop loin pour faire ça la nuit.

Il avait l'impression qu'elle savait où il allait, mais jamais elle ne protestait ni ne montrait le moindre signe de désapprobation.

— Il faudrait que tu aies un enfant, dit-il.

Son visage s'éclairait :

— Un jour, Dieu sera bon, dit-elle avec ardeur.

Il était désolé qu'elle fût aussi solitaire. Si seulement elle avait fait des visites aux autres femmes du canyon, elle se serait sentie moins seule, mais faire des visites n'était pas son fort. Une fois par mois, à peu près, elle attelait des chevaux à un véhicule rustique – une planche montée sur quatre roues – et allait passer l'après-midi avec sa mère et toute une couvée de frères, de sœurs et de cousins qui habitaient la maison de son père.

— Ah ! tu vas bien t'amuser, lui disait Jim. Vous allez jacasser tout l'après-midi comme des poules dans votre sacré jargon. Je te vois d'ici en train de glousser et de frétiller avec ton espèce de grand cousin qui a toujours l'air si empoté. Si je trouvais quelque chose à te reprocher, je te traiterais de maudite étrangère, tiens !

Il se rappelait sa façon de bénir le pain en traçant le signe de la croix dessus avant de le mettre au four, de s'agenouiller chaque soir au pied du lit, et cette image religieuse qu'elle avait épinglée au mur de l'alcôve.

Par un brûlant et poudreux samedi de juin, Jim était à faucher de l'avoine sur le terrain plat de la ferme. La journée était longue. Il était plus de six heures lorsque les ailes de la faucheuse couchèrent le dernier ruban d'avoine. Dans un cliquetis de ferraille, il conduisit la machine dans la cour de la grange, puis la fit entrer à reculons sous le hangar à outils ; là il détela et lâcha les chevaux sur la colline où ils resteraient à pâturer toute la journée du dimanche. Quand il pénétra dans la cuisine, Jelka était justement en train de poser son dîner sur la table. Il se lava les mains et le visage et s'assit pour manger.

— Je suis fatigué, dit-il. Mais, quand même, j'ai envie d'aller à Monterey. Il y aura pleine lune ce soir.

Ses doux yeux s'éclairèrent d'un sourire.

— Écoute, j'ai une idée, dit-il. Si tu veux, j'attelle et je t'emmène avec moi.

De nouveau, elle sourit et secoua la tête.

— Non, les boutiques seraient fermées. J’aime mieux rester là.

— Bon, comme tu veux. Je vais seller le cheval, dans ce cas. Je n’avais pas idée d’y aller. Tout le bétail est rentré. Peut-être que je pourrai attraper un cheval facilement. Tu ne veux vraiment pas venir ?

— S’il était tôt et que je puisse aller faire mes courses... Mais il sera dix heures quand tu arriveras là-bas.

— Oh ! non, enfin je veux dire, à cheval, il sera à peine plus de neuf heures.

La bouche de Jelka sourit pour elle-même, mais ses yeux épiaient Jim pour voir progresser la réalisation d’un souhait. Peut-être parce qu’il était fatigué par sa longue journée de travail, il demanda :

— À quoi penses-tu ?

— À quoi je pense ? Je me souviens qu’au début de notre mariage tu me demandais ça presque tous les jours.

— Mais à quoi ? insista-t-il, irrité.

— Oh, je pensé aux œufs que la poule noire est en train de couver.

Elle se leva et alla consulter le grand calendrier au mur.

— Ils vont éclore demain ou peut-être lundi.

Le soir était presque tombé quand il eut fini de se raser et eut mis son complet de serge bleue et ses bottes neuves. Jelka avait lavé et rangé la vaisselle. Comme Jim traversait la cuisine, il s’aperçut qu’elle avait mis la lampe sur la table près de la fenêtre et qu’elle s’y était assise pour tricoter une chaussette de laine brune.

— Pourquoi t’es-tu mise là, ce soir ? demanda-t-il. Tu t’assieds toujours là-bas. Tu es drôle par moments.

Elle leva lentement les yeux de ses doigts agiles.

— La lune, fit-elle calmement. Tu as dit qu’elle était pleine, ce soir. Je veux la voir se lever.

— Mais tu es bête. Tu ne pourras pas la voir de cette fenêtre. Je croyais que tu savais tout de même mieux t’orienter.

Elle eut un sourire lointain.

— Alors, je regarderai par la fenêtre de la chambre.

Jim mit son chapeau noir et sortit. Traversant la grange vide dans l’obscurité, il décrocha un licou du râtelier. Sur la colline herbeuse, il lança un coup de sifflet long et perçant. Les chevaux s’arrêtèrent de paître, s’avancèrent lentement et s’immobilisèrent à vingt pas de lui. Avec précaution, il s’approcha de son hongre roux et sa main parcourut la croupe, les flancs et l’encolure de la bête. La boucle du licou se ferma avec un léger cliquetis. Jim fit demi-tour et ramena le cheval à la grange. Il mit la selle, serra fortement la sous-ventrière, passa la bride à gourmette d’argent derrière les oreilles raidies, boucla la sous-gorge, noua la corde d’attache autour du cou du hongre et en attacha l’extrémité soigneusement roulée à l’anneau du pommeau de selle. Ensuite, il passa le licou et conduisit le cheval à la maison. Une couronne de lumière d’un rouge vaporeux rayonnait au-dessus des montagnes, à l’est. La pleine lune allait se lever avant que la vallée n’eût complètement perdu la lumière du jour.

Dans la cuisine, Jelka tricotait toujours à la fenêtre. Jim alla dans un coin de la pièce prendre sa carabine 30-30. Tout en poussant les cartouches dans le magasin, il dit :

— Ça commence à s’illuminer au-dessus des montagnes. Si tu veux voir la lune se lever, tu ferais bien d’y aller tout de suite. Elle va être fameuse, quand elle va se montrer.

— Dans un instant, répliqua-t-elle, quand j’aurai fini ce rang-là.

Il s’approcha d’elle et caressa ses cheveux lisses et luisants.

— Bonne nuit. Je serai probablement de retour demain vers midi.

Ses yeux sombres le suivirent, tandis qu’il passait la porte et sortait dans la cour.

Jim enfonça la carabine dans l’étui de la selle, monta et engagea son cheval sur la pente du canyon. Sur sa droite, par-delà les montagnes qui s’obscurcissaient, la grande lune rouge s’élevait rapidement. La double lumière des rayons attardés du couchant et de la lune montante épaississait la ligne des arbres et donnait aux montagnes une nouvelle et bizarre perspective. Des miroitements s’allumaient dans les chênes poussièreux et leur ombre était d’un noir de velours. L’ombre immense, montée sur des pattes démesurées, d’un cheval et d’un cavalier, se déplaçait à gauche et légèrement en avant de Jim. Des ranches voisins et éloignés parvenaient les aboiements de chiens en train de se mettre en voix pour un concert nocturne. Et les coqs chantaient, s’imaginant qu’une nouvelle aube s’était levée trop vite. Jim mit son cheval au trot. Le claquement des sabots se répercuta contre le château derrière lui et revint. Il songea à la blonde May du *Trois Etoiles*, à Monterey.

— Je vais être en retard. Peut-être qu’un autre l’aura eue, se dit-il.

La lune s’était nettement dégagée des montagnes à cette heure.

Jim avait fait deux kilomètres lorsqu’il entendit un bruit de sabots qui se rapprochait. Un cavalier s’amena vers lui au petit galop et arrêta son cheval.

— C’est toi, Jim ?

— Oui. Tiens, bonsoir, George.

— J’allais justement chez toi. Je voulais te dire... Tu connais la source qui est là-haut, juste au bout de mes terres ?

— Oui, je connais.

— Eh bien, j’ai été faire un tour par-là, cet après-midi. J’y ai trouvé les restes d’un feu de camp et la tête et les pattes d’un veau. La peau était dans le feu, à moitié brûlée, mais je l’ai retirée et j’ai vu qu’elle portait ta marque.

— Ben merde ! fit Jim. Le feu datait de quand ?

— La terre était encore chaude sous les cendres. La nuit dernière, je suppose. Écoute, Jim, je ne peux pas y monter avec toi. J’ai affaire en ville, mais j’ai tenu à te prévenir pour que tu puisses veiller au grain.

Jim demanda calmement :

— Combien d’hommes, d’après toi ?

— Je ne sais pas. Je n’ai pas regardé d’assez près.

— Alors, je ferais bien d’aller jusque-là. Moi aussi, j’allais en ville. Mais s’il y a des voleurs dans les parages, je n’ai pas envie de perdre encore du bétail. Je vais couper à travers tes terres, si tu n’y vois pas d’inconvénient, George.

— J’irais bien avec toi, mais faut que j’aie en ville. T’as un fusil ?

— Oui, bien sûr. Là, sous ma jambe. Merci de m’avoir prévenu.

— De rien. Traverse où tu voudras. Bonsoir.

Le voisin tourna son cheval et repartit au petit galop dans la direction d'où il était venu.

Jim resta un moment assis au clair de lune à considérer au-dessous de lui son ombre montée sur échasses. Il tira la carabine de l'étui, introduisit une cartouche dans la culasse et posa l'arme en travers de sa selle. Il prit à gauche, sortit de la route, grimpa une petite éminence, traversa la chênaie, puis le sentier vert qui formait ligne de crête et descendit le versant opposé dans le canyon voisin.

Il lui fallut une demi-heure pour découvrir le camp abandonné. Il retourna la pesante tête de veau qui avait la consistance du cuir et tâta la langue chargée de poussière afin de calculer, d'après son état de sécheresse, à combien de temps remontait la mort. Il fit craquer une allumette et examina sa marque sur la peau roussie. Finalement, il remonta en selle, franchit les collines chauves et rejoignit sa terre à travers champs.

Une chaude brise d'été soufflait sur les cimes. La lune, au cours de son ascension, perdait sa couleur rouge et tournait au thé foncé. Les coyotes chantaient dans les hauteurs et, plus bas, dans les fermes, les chiens faisaient chorus avec des hurlements déchirants. Au-dessous, les chênes au feuillage vert foncé et l'herbe jaune de l'été révélaient leurs couleurs au clair de lune.

Jim se guida sur le tintement des clochettes pour rejoindre son troupeau et le trouva qui paissait tranquillement en compagnie de quelques cerfs. Il tendit l'oreille, à l'affût d'un bruit de sabots ou de voix d'hommes que le vent aurait pu lui apporter.

Il était onze heures passées quand il poussa son cheval vers la ferme. Il contourna la tour ouest du château de grès, traversa son ombre et réapparut dans la lumière du clair de lune. Plus bas, les toits de sa grange et de sa maison brillaient faiblement. La fenêtre de la chambre à coucher renvoyait un vif reflet.

Les chevaux au pâturage redressèrent la tête lorsque Jim traversa le pré. Une lueur rouge s'alluma dans leurs yeux quand ils tournèrent la tête.

Jim avait presque atteint la barrière de l'enclos ; il entendit un cheval taper du sabot dans la grange. D'une secousse, sa main retint le hongre. Il écouta. Cela recommença, ce claquement de sabots dans la grange. Jim leva sa carabine et mit silencieusement pied à terre. Il laissa aller son cheval et, à pas de loup, se glissa vers la grange.

Dans le noir, il entendait le bruit de meule que faisaient les dents du cheval en mâchant du foin. Il s'avança avec précaution jusqu'à la stallé occupée. Après avoir écouté un moment, il fit craquer une allumette sur la crosse de sa carabine. Un cheval sellé et bridé était là, attaché. Le mors était passé sous la bouche et la sangle défaite. Le cheval s'arrêta de manger et tourna la tête vers la lumière.

Jim souffla l'allumette et sortit rapidement de la grange. Il s'assit sur le rebord de l'abreuvoir et regarda dans l'eau. Ses pensées lui venaient si lentement qu'il les traduisait en mots et les exprimait sans voix.

— Est-ce que je regarde par la fenêtre ? Non. On verrait l'ombre de ma tête dans la chambre.

Il considéra la carabine qu'il tenait à la main. Aux endroits où elle avait été frottée et maniée, le vernis noir était parti, laissant à nu le métal argenté.

Finalement, il se leva, l'air résolu, et s'avança vers la maison. Arrivé devant les marches, il allongea la jambe et tâta délicatement du pied chaque planche avant de lui confier son poids. Les trois chiens du ranch sortirent de dessous la maison, se secouèrent, s'étirèrent, reniflèrent, frétilèrent de la queue et retournèrent se coucher.

La cuisine était dans l'obscurité, mais Jim connaissait la place de chaque meuble. Il avança la main

et toucha le coin de la table, le dos d'une chaise, le porte-serviettes, en passant. Il fit si peu de bruit en traversant la pièce que lui-même n'entendait que sa propre respiration, le léger murmure qu'échangeaient entre elles les jambes de son pantalon et le tic-tac de sa montre, dans sa poche. La porte de la chambre à coucher était ouverte et répandait une flaque de clair de lune sur le sol de la cuisine. Jim atteignit enfin la porte et jeta un regard à l'intérieur.

Le clair de lune s'était posé sur le lit blanc. Jim vit Jelka allongée sur le dos, un bras blanc et doux ramené sur son front et ses yeux. Il ne pouvait pas voir qui était l'homme, car il avait la tête tournée de l'autre côté. Jim regardait, retenant son souffle. Puis Jelka s'agita dans son sommeil et la tête de l'homme roula de côté avec un soupir : le cousin de Jelka, son grand cousin, à l'air empoté.

Jim fit demi-tour et refit rapidement le chemin inverse, se faufilant à travers la cuisine et redescendant les quelques marches derrière la maison. À travers la cour, il revint à l'abreuvoir et se rassit. La lune était blanche comme de la craie et nageait dans l'eau, illuminant les brins de paille et d'orge tombés de la bouche des chevaux. Jim pouvait voir les larves de moustiques monter et descendre dans l'eau avec des culbutes et tout au fond de l'abreuvoir une salamandre qui reposait sur la mousse.

Quelques sanglots lui échappèrent, des sanglots secs, durs et sourds, et il s'en étonna car son esprit était tout aux cimes vertes et à la mélancolique brise d'été qui fuyait rapidement.

Ses pensées se portèrent sur la façon que sa mère avait de tenir un seau pour recueillir le sang quand son père tuait un cochon. Elle s'écartait le plus possible, tenant le seau à bout de bras, afin de préserver sa robe des éclaboussures.

Jim plongea sa main dans l'abreuvoir et la lune, délayée, se fragmenta en une infinité de rayons lumineux et d'éclairs tourbillonnants. De ses mains humides il se rafraîchit le front, puis il se leva.

Cette fois, il ne se déplaça pas si doucement, mais traversa la cuisine sur la pointe des pieds et se planta dans l'entrebâillement de la porte de la chambre à coucher. Jelka bougea son bras et entrouvrit les yeux. Soudain, ses yeux s'élargirent brusquement, immenses, puis l'humidité les fit scintiller. Jim la regarda dans les yeux ; son visage était vide d'expression. Une petite goutte coula du nez de Jelka et se logea dans le creux de sa lèvre supérieure. À son tour elle le dévisagea.

Jim leva son arme. Le déclic de l'acier résonna sur toute la maison. Sur le lit, l'homme s'agita nerveusement dans son sommeil. Les mains de Jim frémissaient. Il épaula sa carabine et la tint fermement appuyée contre son épaule pour l'empêcher de trembler. Dans la mire, il vit le carré blanc entre les sourcils de l'homme et ses cheveux. Le guidon s'agita un moment de droite et de gauche, puis s'immobilisa.

La détonation déchira l'air. Jim, le regard suivant toujours la ligne du canon, vit le lit tout entier tressaouter sous le choc. Sur le front de l'homme il y avait un petit trou noir, net, où n'apparaissait nulle trace de sang. Mais derrière, le coup de feu avait emporté la cervelle et l'os et en avait éclaboussé l'oreiller.

Des gargouillements sortirent de la gorge du cousin de Jelka.

Ses mains surgirent en rampant de dessous les couvertures, semblables à deux grandes araignées blanches, elles s'avancèrent un moment, puis elles furent prises de frissons et s'immobilisèrent.

Jim se détourna lentement vers Jelka. Son nez coulait. Son regard avait quitté Jim et fixait maintenant le bout du canon. Elle geignait doucement, comme un petit chien qui a froid.

Jim s'enfuit, pris de panique. Ses éperons sonnèrent sur le sol de la cuisine, mais dehors, à pas mesurés, il s'avança une fois de plus vers l'abreuvoir. Il avait un goût de sel dans la gorge et son cœur

battait à lui faire mal. Il ôta son chapeau et plongeait sa tête dans l'eau. Puis il se courba en deux et vomit par terre. Il entendit Jelka aller et venir dans la maison. Elle poussait des gémissements de petit chien. Jim se redressa : il se sentait faible et étourdi.

D'un pas traînant et las, il traversa l'enclos et entra dans la pâture. Son cheval sellé vint à son coup de sifflet. Avec des gestes d'automate, il serra la sous-ventrière, se mit en selle et s'engagea sur la route qui descendait vers la vallée. L'ombre noire, aplatie, voyageait sous lui. La lune blanche voguait haut dans le ciel. Les chiens inquiets aboyaient lamentablement.

Au petit jour, un cabriolet attelé de deux chevaux entra au trot dans la cour de la ferme, semant la panique parmi les poules. Un délégué du shérif et un coroner étaient assis sur la banquette. Jim Moore était dans le fond, à demi couché sur sa selle. Le hongre suivait derrière, fourbu. Le délégué du shérif serra le frein, enroula les rênes autour, et les deux hommes descendirent.

Jim demanda :

— Faut-il que j'entre ? Je suis trop fatigué et trop obsédé pour voir ça maintenant.

Le coroner fit la moue et considéra le problème :

— Oh ! non, ce n'est pas la peine. On fera ce qu'il faut et on jettera un coup d'œil.

Jim s'en alla nonchalamment vers l'abreuvoir.

— Dites donc, cria-t-il, tâchez de nettoyer un peu, si ça ne vous fait rien. Vous voyez ce que je veux dire ?

Les hommes pénétrèrent dans la maison.

Quelques minutes plus tard, ils ressortirent, portant à eux deux le cadavre raidi. Il était enveloppé dans un châle. Ils le soulevèrent et le firent glisser dans le fond de la voiture. Jim revint vers eux.

— Est-ce qu'il faut que j'aille avec vous, maintenant ?

— Où est votre femme, monsieur Moore ? interrogea le délégué du shérif.

— Je ne sais pas, répondit-il d'un ton las. Elle doit être quelque part dans les parages.

— Vous êtes bien sûr de ne pas l'avoir tuée, elle aussi ?

— Non. Je ne l'ai pas touchée. Je la trouverai et je vous l'amènerai cet après-midi. Du moins, si vous ne tenez pas à ce que je vous accompagne.

— Nous avons votre déposition, dit le coroner. Et bon Dieu ! quoi, on n'est pas aveugle, n'est-ce pas Will ? Naturellement, il y a contre vous une inculpation de meurtre, mais c'est purement théorique, l'accusation ne sera pas retenue. Elle ne l'est jamais, par ici. Allez-y doucement avec votre femme, monsieur Moore.

— Je ne lui ferai pas de mal, dit Jim.

Il resta planté au milieu de la cour, regardant la carriole s'éloigner en cahotant. L'air indécis, il fit voler la poussière à coups de pied. Le soleil de juin montra sa face brûlante au-dessus des montagnes et frappa impitoyablement la fenêtre de la chambre à coucher.

Jim entra lentement dans la maison et en ressortit avec un fouet plombé de bouvier de trois mètres de long. Il traversa la cour et pénétra dans la grange. En montant l'échelle qui conduisait au grenier à foin, il entendit les gémissements aigus et pleurards de petit chien qui recommençaient.

Quand Jim sortit de la grange, il portait Jelka sur son épaule. En arrivant près de l'abreuvoir, il la

déposa délicatement à terre. Des brindilles de foin jonchaient ses cheveux. Le dos de sa blouse était ensanglanté.

Jim mouilla son foulard au robinet, essuya les lèvres meurtries de Jelka, lui lava la figure et rejeta ses cheveux en arrière. Les yeux noirs et voilés de Jelka suivaient chacun de ses mouvements.

— Tu m’as fait mal, dit-elle, tu m’as fait très mal.

Il hocha gravement la tête.

— Le plus que j’ai pu sans te tuer.

Le soleil embrasait la terre. Quelques mouches à viande bourdonnaient de-ci de-là, attirées par le sang.

Les lèvres boursouflées de Jelka essayèrent de sourire :

— Tu as mangé quelque chose, au moins, ce matin ?

— Non, dit-il, rien du tout.

— Dans ce cas, je vais te faire des œufs au plat.

Elle se remit péniblement debout.

— Attends que je t’aide, dit-il, je vais t’aider à enlever ta blouse. C’est en train de sécher et ça va coller à ton dos. Ça te fera mal.

— Non, je le ferai toute seule.

Sa voix avait une intonation bizarre. Ses yeux noirs s’attardèrent un moment sur lui et il y avait quelque chose de chaud dans son regard, puis elle se détourna et rentra dans la maison en boitillant.

Jim attendit, assis sur le rebord de l’abreuvoir. Il vit la fumée monter de la cheminée et s’élancer tout droit en l’air. Peu d’instant après, Jelka vint l’appeler de la porte de la cuisine.

— Viens, Jim. Ton petit déjeuner.

Quatre œufs sur le plat et quatre tranches épaisses de bacon l’attendaient sur une assiette.

— Le café va être prêt tout de suite, dit-elle.

— Tu ne manges pas ?

— Non. Pas maintenant. Ma bouche est trop sensible.

Il dévora les œufs, puis il leva les yeux sur elle. Ses cheveux noirs étaient lisses, peignés avec soin. Elle avait passé une blouse propre.

— Nous allons en ville, cet après-midi, dit-il. Je vais commander du bois de charpente. On va bâtir une nouvelle maison plus bas dans le canyon.

Elle lança un coup d’œil vers la porte fermée de la chambre à coucher, puis regarda Jim à nouveau.

— Oui, dit-elle, ce sera bien.

Puis, au bout d’un moment :

— Est-ce que tu me fouetteras encore... pour ça ?

— Non, c’est fini, pour ça.

Les yeux de Jelka sourirent. Elle s’assit sur une chaise près de lui et Jim avança la main et lui caressa les cheveux et la nuque.

Le panneau opposé à la cheminée du salon était constitué par un grand vitrage qui s'élevait au-dessus d'une banquette rembourrée presque jusqu'au plafond – petits carreaux de vitre montés en plomb. De cette fenêtre, surtout lorsqu'on était assis sur la banquette, on découvrait la colline au-delà du jardin. On y voyait une pelouse ombreuse sous les chênes du jardin, autour de chaque chêne un massif rond soigneusement entretenu où poussaient des cinéraires, de grandes cinéraires chargées de fleurs si lourdes qu'elles faisaient plier les tiges et dont la couleur s'étendait de l'écarlate à l'outremer. Au bord de la pelouse, une rangée de fuchsias poussaient comme de petits arbres symboliques. Devant les fuchsias on voyait un bassin peu profond dont le rebord affleurait au gazon pour une raison bien déterminée.

Dès la limite du jardin, la colline commençait à s'élever sauvage avec sa broussaille de cascarras, et ses chênes vénénéux, ses herbes sèches et ses chênes durs très sauvages. Si l'on n'allait pas sur le devant de la maison, on ne pouvait pas dire qu'elle était située à la limite même de la ville.

Mary Teller, c'est-à-dire M^{me} Harry E. Teller, savait que la fenêtre et le jardin étaient « bien », et elle avait une très bonne raison de le savoir. N'était-ce pas elle qui, des années auparavant, avait choisi l'emplacement de la maison et du jardin ? N'avait-elle pas vu la maison et le jardin des milliers de fois alors que l'endroit n'était encore qu'un terrain sec et plat adossé à la colline ? Et par ailleurs, n'avait-elle pas, durant cinq ans, étudié chacun des hommes qu'elle intéressait pour savoir si le jardin et lui iraient bien ensemble ? Elle ne se demandait pas tant : « Cet homme aimera-t-il un tel jardin ? » que : « Le jardin aimera-t-il un tel homme ? » Car le jardin était elle-même et après tout, il fallait bien qu'elle épousât un homme qu'elle aimait.

Quand elle rencontra Harry Teller, le jardin parut l'aimer. Il dut être un peu surpris lorsque, lui ayant fait sa demande et attendant la réponse d'un air maussade, comme font les hommes, Mary se répandit en une description d'un grand vitrage et d'un jardin avec une pelouse, des chênes et des cinéraires, et enfin d'une colline sauvage.

Il dit : « Évidemment », d'un ton plutôt indifférent.

Mary demanda :

— Trouvez-vous cela stupide ?

Il répondit d'un air morose :

— Évidemment, non.

Puis elle se souvint qu'il l'avait demandée en mariage, elle l'accepta et se laissa embrasser. Elle dit :

— Il y aura un petit bassin cimenté à fleur de gazon. Savez-vous pourquoi ? Eh bien, il y a plus d'oiseaux sur cette colline que vous ne pourriez imaginer, des verdiers, des canaris sauvages, des merles à ailes rouges, et naturellement, des moineaux et des linottes, et une quantité de cailles. Naturellement, ils viendront y boire, n'est-ce pas ?

Elle était très jolie. Il voulut l'embrasser encore et encore, et elle le laissa faire.

— Et les fuchsias, dit-elle. N'oublions pas les fuchsias. On dirait des arbres de Noël des tropiques. Il faudra que nous fassions ratisser la pelouse tous les jours pour enlever les feuilles de chêne.

Il se mit à rire.

— Vous êtes un drôle de petit insecte. Le terrain n'est pas acheté, la maison n'est pas construite, le jardin n'est pas planté, et déjà vous vous inquiétez des feuilles de chêne sur le gazon. Vous êtes si jolie. En vous voyant je me sens affamé.

Elle tressaillit un peu. Une légère expression d'ennui marqua son visage. Néanmoins, elle se laissa de nouveau embrasser, puis elle le renvoya chez lui et gagna sa chambre où se trouvait un petit secrétaire bleu avec un carnet pour écrire. Elle prit un porte-plume fait d'une plume de paon, et elle écrivit : « Mary Teller » maintes et maintes fois. Une ou deux fois elle écrivit « M^{me} Harry Teller ».

II

Le terrain fut acheté, la maison fut construite et le mariage fut célébré. Mary dessina un plan soigné du jardin et quand les ouvriers s'y mirent, elle ne les laissa pas une minute. Elle savait à un centimètre près où devait être chaque chose. Et elle dessina le plan du bassin sans profondeur pour les cimentiers, une sorte de bassin en forme de cœur sans pointe, avec des bords de faible inclinaison pour que les oiseaux pussent y boire facilement.

Harry l'observait avec admiration.

— Qui pourrait dire qu'une si jolie femme puisse avoir un tel sens pratique, dit-il.

Elle en fut ravie d'ailleurs ; et elle était très heureuse, si bien qu'elle lui dit :

— Tu peux planter quelques-unes des choses que tu aimes dans le jardin, si tu veux.

— Non, Mary, j'aime trop voir apparaître tes propres idées dans le jardin. Fais-le entièrement à ta façon.

Elle l'aima pour cela ; mais après tout, c'était son jardin à elle. Elle l'avait inventé, elle l'avait voulu, et elle avait même élaboré les coloris avec tant de soin. Ça n'aurait vraiment pas été bien si, par exemple, Harry avait voulu des fleurs qui n'allassent pas avec le jardin.

Enfin le gazon vert poussa et les cinéraires autour des chênes fleurirent dans des pots enterrés. Les petits fuchsias avaient été apportés avec tant de précaution que pas une feuille ne se flétrit.

Sur la banquette, près du vitrage, étaient empilés des coussins recouverts d'étoffes vives et éclatantes, car le soleil donnait sur cette fenêtre une bonne partie de la journée.

Mary attendait que tout fût fini, que tout fût achevé exactement comme elle l'avait vu en pensée ; puis un soir, lorsque Harry rentra du bureau, elle le mena vers la banquette de la fenêtre.

— Tu vois, dit-elle doucement. Ça y est, exactement comme je le désirais.

— C'est beau, dit Harry, très beau.

— Dans un sens, je suis triste que ce soit fini, dit-elle. Mais je suis surtout contente. Nous ne le changerons jamais, n'est-ce pas, Harry ? Si un arbuste meurt nous en remettrons un autre exactement pareil à la même place.

— Drôle de petit insecte, dit-il.

— C'est que, tu vois, j'y ai pensé si longtemps que ça fait partie de moi-même. Si quelque chose était changé ce serait comme si une partie de moi-même était arrachée.

Il leva la main pour la toucher, puis la retira.

— Je t'aime tant, dit-il, puis il fit une pause. Mais j'ai peur de toi, aussi.

Elle sourit tranquillement.

— Toi ? Peur de moi ? Qu'y a-t-il en moi qui puisse te faire peur ?

— Eh bien, tu es un peu inaccessible. Il y a quelque chose d'impénétrable en toi. Tu ne le sais même pas toi-même probablement. Tu ressembles un peu à ton jardin... arrangé d'une certaine façon, et pas autrement. J'ai peur de bouger, je pourrais déranger une de tes plantes.

Mary fut charmée.

— Chéri, dit-elle. Tu m'as laissée faire. C'est grâce à toi que c'est mon jardin. Oui, tu es un amour.

Et elle se laissa embrasser.

III

Il était fier d'elle quand il venait du monde à dîner. Elle était si jolie, si réservée et parfaite. Ses vases de fleurs étaient exquis, et elle parlait du jardin avec modestie, avec hésitation, presque comme si elle parlait d'elle-même. Parfois, elle conduisait un hôte au jardin. Elle désignait un fuchsia.

— Je ne savais pas s'il vivrait, disait-elle, tout comme si la plante était une personne. « Elle a mangé beaucoup d'engrais avant de se décider à partir. »

Elle souriait calmement, pour elle-même.

Elle était délicieuse quand elle travaillait au jardin. Elle portait une robe imprimée, éclatante, très longue de jupe et sans manches. Elle avait déniché quelque part un chapeau de soleil démodé. Elle portait de bons gants rustiques pour protéger ses mains. Harry aimait la voir aller çà et là avec un sac et une grande cuiller qui lui servait à mettre de l'engrais au pied de ses fleurs. Il était content aussi lorsqu'ils sortaient le soir pour tuer les escargots et les limaces. Mary tenait la lampe électrique, tandis qu'Harry, qui était chargé de les tuer, les écrasait en une masse visqueuse et écumante. Il savait que cette besogne devait la dégoûter, mais la lumière ne tremblait jamais. « Brave fille, pensait-il. Elle a de la fermeté sous cette beauté si fragile. » Elle rendait la chasse excitante d'ailleurs.

— En voilà un gros qui rampe, qui rampe, disait-elle. Il en veut à cette grosse fleur. Tue-le ! Tue-le vite !

Après la chasse, ils rentraient à la maison en riant joyeusement.

Mary était inquiète au sujet des oiseaux.

— Ils ne viennent pas boire, se plaignait-elle. Très peu du moins. Je me demande ce qui les éloigne.

— Ils ne sont peut-être pas encore habitués. Ils viendront plus tard. Il y a peut-être un chat dans les environs.

Elle rougit brusquement et prit une profonde aspiration. Ses jolies lèvres découvrirent ses dents :

— S'il y a un chat, je mettrai du poisson empoisonné, s'écria-t-elle. Je ne veux pas de chat après mes oiseaux !

Harry dut la calmer.

— Je vais te dire ce que je vais faire. Je vais acheter une carabine à air comprimé. S'il vient un chat, nous pourrons tirer dessus ; ça ne le tuera pas, mais ça lui fera mal et il ne reviendra pas.

— Oui, dit-elle apaisée. Cela vaudra peut-être mieux.

Le salon était très agréable le soir. Le feu jetait des langues de flammes. S'il y avait de la lune, Mary éteignait la lumière et ils s'asseyaient pour regarder par la fenêtre le jardin tout bleu et les

chênes sombres.

Tout y était parfaitement calme et éternel. Plus loin le jardin finissait où commençaient les sombres broussailles de la colline.

— Voilà l'ennemi, dit une fois Mary. C'est l'univers qui veut entrer, sauvage, hérissé, mal peigné. Mais il ne peut pas entrer parce que les fuchsias ne le laisseront pas faire. C'est pour ça que les fuchsias sont là et ils le savent. Les oiseaux peuvent entrer. Ils vivent dans des endroits sauvages mais ils viennent dans mon jardin pour chercher la paix et de l'eau. — Elle rit doucement. — Il y a quelque chose de profond dans tout ça, Harry. Je ne sais pas très bien ce que c'est. Les cailles commencent à descendre maintenant. Il y en avait au moins une douzaine au bassin ce soir.

Il dit :

— Je voudrais pouvoir voir l'intérieur de ton esprit. Il a l'air de voltiger de tous les côtés, mais c'est un esprit froid, recueilli. Il est si... sûr de lui-même.

Mary vint s'asseoir sur ses genoux un moment.

— Pas si extraordinairement sûr. Tu ne sais pas, et je suis heureuse que tu ne saches pas.

IV

Un soir où Harry lisait son journal sous la lampe, Mary se leva d'un bond.

— J'ai laissé mes ciseaux de jardin dehors, dit-elle. La rosée va les rouiller.

Harry regarda par-dessus son journal.

— Je peux aller te les chercher ?

— Non, j'y vais ; tu ne les trouverais pas.

Elle sortit dans le jardin, trouva le sécateur, puis regarda par la fenêtre à l'intérieur du salon. Harry continuait à lire son journal. La pièce était claire, semblable à un tableau, semblable à une scène de théâtre, au moment où la pièce va commencer. Un rideau de flammes s'agitait dans la cheminée. Immobile, Mary regarda. Elle vit le grand fauteuil profond où elle était assise une minute auparavant. Que serait-elle en train de faire si elle n'était pas sortie ? Et si seule l'essence, seules l'âme et l'apparence étaient parties, laissant Mary dans le fauteuil ? Elle pouvait presque se voir assise là. Ses bras ronds et ses longs doigts reposaient sur les bras du fauteuil. Son visage délicat, sensible, était de profil et regardait machinalement le feu.

— À quoi pense-t-elle ? murmura Mary. Je me demande ce qui se passe dans sa tête. Va-t-elle se lever ? Non, elle est simplement assise là. L'encolure de cette robe est trop large, voyez comme elle glisse de côté sur son épaule. Mais c'est assez joli. Cela fait négligé, mais seyant et joli. Tiens..., elle sourit. Elle doit songer à quelque chose d'agréable.

Soudain Mary reprit ses esprits et réalisa ce qu'elle venait de faire. Elle en fut ravie. « Il y a deux moi, pensa-t-elle. C'est comme si j'avais deux vies, de pouvoir me voir moi-même. C'est merveilleux. Je me demande si je pourrai recommencer chaque fois que je voudrai. J'ai vu exactement ce que voient les autres gens quand ils me regardent. Il faut que je raconte ça à Harry. » Mais alors un nouveau tableau prit forme ; elle se vit expliquant, essayant de décrire ce qui venait d'arriver. Elle le vit regarder par-dessus son journal avec une expression attentive, déroutée, presque douloureuse dans les yeux. Il faisait un tel effort pour comprendre quand elle lui disait des choses. Il désirait comprendre et il ne réussissait jamais tout à fait. Si elle lui parlait de cette vision, ce soir, il lui

poserait des questions. Il tournerait et retournerait la chose pour essayer de comprendre et n'aboutirait qu'à tout démolir. Il n'avait pas l'intention de gâcher les choses qu'elle lui disait, mais il ne pouvait pas faire autrement. Il lui fallait trop de lumière sur des choses que la lumière fanait. Non, elle ne lui dirait rien. Elle voulait pouvoir encore sortir et recommencer, et ce serait impossible, s'il lui gâchait cela.

À travers la fenêtre, elle vit Harry poser son journal sur ses genoux et regarder vers la porte. Elle se hâta de rentrer et lui montra le sécateur pour prouver pourquoi elle était sortie.

— Tu vois, la rouille commençait déjà à se former. Ils auraient été tout brunis et encrassés demain matin.

Il approuva de la tête et sourit.

— On dit dans le journal que nous allons encore avoir des ennuis avec cette nouvelle loi sur les emprunts. On nous met des tas de bâtons dans les roues. Il faut bien qu'il y ait quelqu'un pour prêter l'argent, quand les gens veulent emprunter.

— Je ne comprends rien aux emprunts, dit-elle. Quelqu'un m'a dit que ta société avait des gages sur presque toutes les automobiles de la ville.

Il rit.

— Non, pas toutes, mais une bonne partie, en tout cas. Quand les temps sont un peu durs, nous gagnons de l'argent.

— Ça paraît affreux, observa-t-elle. Ça fait l'effet d'abuser de la situation.

Il plia son journal et le posa sur la table à côté de son fauteuil.

— Non, je ne trouve pas que ce soit un abus, dit-il. Les gens ont besoin d'argent et nous le leur fournissons. La loi réglemente le taux de l'intérêt. Nous n'avons rien à y voir.

Elle allonge ses jolis bras et ses mains fines sur les bras du fauteuil, comme elle les avait vus par la fenêtre.

— Je suppose que ce n'est pas réellement un abus, dit-elle. Seulement, on a l'impression que vous profitez du fait que les gens sont en mauvaise posture.

Harry regarda le feu d'un air sérieux pendant un long moment. Mary le voyait et elle savait qu'il était préoccupé par ce qu'elle avait dit. Eh bien, ça ne lui ferait pas de mal de voir ce que sont en réalité les affaires. Les choses paraissent plus justes quand on les fait que quand on y pense. Une petite lessive ne ferait pas de mal à Harry.

Au bout d'un instant, il leva les yeux vers elle.

— Chérie, tu ne penses pas que ce soit un procédé abusif, hein ?

— Oh, je ne connais rien aux emprunts ! Comment pourrais-je dire que c'est abusif ?

Harry insista :

— Mais, as-tu le *sentiment* que ce soit abusif ? Es-tu honteuse de mes affaires ? Je n'aimerais pas que tu le fusses.

Soudain Mary se sentit très contente et satisfaite.

— Je ne suis pas honteuse, nigaud. Chacun a le droit de gagner sa vie. Ce que tu fais est bien fait.

— Tu es sûre, maintenant ?

— Naturellement, je suis sûre, nigaud.

Quand elle fut au lit dans sa petite chambre à coucher personnelle, elle entendit un petit déclic et elle vit le bouton de la porte tourner, puis revenir doucement à sa première position. La porte était verrouillée. C'était un signal ; il y avait des choses dont Mary n'aimait pas à parler. Le verrou était la

réponse à une question, une réponse nette, brève, décisive. Pourtant, c'était une habitude de chez Harry ; il essayait toujours silencieusement d'ouvrir la porte. Il semblait ne pas vouloir qu'elle sût qu'il avait essayé. Mais elle savait toujours. Il était doux et timide. Il semblait qu'il eût honte quand il tournait le bouton et qu'il trouvait la porte fermée.

Mary tira le cordon de la lumière et, quand ses yeux furent accoutumés à l'obscurité, elle regarda par la fenêtre son jardin dans le demi-clair de lune. Harry était doux et compréhensif aussi. Cette fois-là, pour le chien, il était rentré en courant dans la maison, en courant vraiment. Sa figure était si rouge et excitée que Mary eut un choc affreux. Elle pensa qu'il était arrivé un accident. Plus tard, dans la soirée, elle eut une migraine du choc. Harry avait crié : « Joe Adams... sa chienne, le terrier irlandais, elle a des petits. Il va m'en donner un (pure race), rouge comme une braise ! » Il avait vraiment envie de ce petit chien. Cela fit de la peine à Mary qu'il ne puisse pas l'avoir. Mais elle était fière qu'il ait compris si vite la situation. Quand elle lui expliqua qu'un chien ferait... des choses sur les plantes du jardin, ou même creuserait les plates-bandes de fleurs, et pis que tout cela, qu'un chien éloignerait les oiseaux du bassin, Harry comprit. Il pouvait avoir de la difficulté pour les choses compliquées comme la vision dans le jardin, mais, pour le chien, il comprit. Plus tard dans la soirée, quand elle eut mal à la tête, il la calma et lui tamponna le front avec de l'eau de Cologne. C'étaient les méfaits de l'imagination. Mary avait vu, réellement, le chien dans le jardin, et les trous dans les plates-bandes et les plantes ravagées. C'était presque aussi terrible que si c'était arrivé pour de bon. Harry était honteux, mais vraiment il n'y pouvait rien si elle avait une pareille imagination. Mary ne pouvait pas lui en vouloir, comment aurait-il pu savoir ?

V

Tard dans l'après-midi, quand le soleil avait disparu derrière la colline, il y avait une heure que Mary appelait la vraie heure du jardin. L'étudiante était alors arrivée de l'école et avait pris possession de la cuisine. C'était une heure presque sacrée. Mary sortait dans le jardin, et, traversant la pelouse, s'installait sur un pliant, à demi cachée par un des chênes. De là, elle voyait les oiseaux boire dans le bassin. Elle pouvait réellement *sentir* son jardin. Quand Harry rentrait du bureau, il restait dans la maison à lire son journal, jusqu'à ce qu'elle revînt du jardin, éblouie. Elle était malheureuse quand on la dérangeait.

L'été commençait à s'épanouir. Mary regarda dans la cuisine et vit que tout allait bien. Elle traversa le salon, alluma le feu préparé, puis elle se trouva prête à aller au jardin. Le soleil venait de disparaître derrière la colline et la gaze bleue du soir s'était étendue sur les chênes.

Mary pensa : « C'est comme si des millions de fées pas tout à fait invisibles venaient dans mon jardin. On ne peut voir aucune d'elles, mais leur multitude change la couleur de l'air. » Elle sourit à cette jolie pensée. Le gazon tondu était mouillé et rafraîchi par l'arrosage. Les brillantes cinéraires jetaient de petits halos de couleur dans l'air. Les fuchsias étaient chargés de fleurs. Les bourgeons, comme de petits ornements rouges aux arbres de Noël, et les fleurs épanouies comme des danseuses en tutu. Ils étaient si bien, ces fuchsias, si absolument bien. Et ils décourageaient l'ennemi de l'autre côté, la broussaille, les arbres incultes et hirsutes.

Mary traversa la pelouse dans le soir et alla s'asseoir sur son pliant. Elle entendit les oiseaux qui s'appelaient pour venir au bassin. « Ils se réunissent, pensa-t-elle, pour venir dans mon jardin le soir. Comme ils doivent adorer cela ! Comme j'aimerais venir dans mon jardin pour la première fois ! Si je pouvais être deux personnes... » Bonsoir, entrez donc dans mon jardin, Mary. – Oh, comme c'est

adorable ! – Oui, je l’aime bien, surtout à cette heure-ci. Silence, maintenant, Mary. N’effrayez pas les oiseaux. » Elle était assise, aussi immobile qu’une souris. Ses lèvres s’entrouvraient dans l’attente. Dans la broussaille, les cailles faisaient entendre leur carcaillat pointu. Un verdier se posa sur le rebord du bassin. Deux petits gobe-mouches s’élevèrent au-dessus de l’eau, dans un frémissement d’ailes, et se tinrent immobiles dans l’air. Puis les cailles accoururent à petits pas cocasses. Elles s’arrêtèrent et dressèrent la tête pour voir s’il n’y avait pas de danger.

Leur chef, un gros personnage avec une crête comme un point d’interrogation noir, sonna le « Tout va bien », comme un appel de trompette, et toute la compagnie descendit pour boire.

Alors, elle arriva, la chose merveilleuse. Du fourré sortit en courant une caille blanche. Mary se figea sur place. Oui, c’était une caille, aucun doute là-dessus, et blanche comme neige. Oh, c’était merveilleux ! Un tremblement de plaisir gonfla le sein de Mary. Elle retint sa respiration. La délicieuse petite poule-caille blanche alla de l’autre côté du bassin, à l’écart des cailles ordinaires. Elle s’arrêta, regarda autour d’elle, puis plongea son bec dans l’eau.

— Mais, s’écria Mary en elle-même, elle est comme moi ! Une profonde extase frémit dans son corps. Elle est comme l’essence de moi-même, une essence distillée jusqu’à la parfaite pureté. Elle doit être la reine des cailles. Elle fait de tout ce qui m’est arrivé d’agréable une chose unique.

La caille plongea de nouveau son bec et renversa sa tête en arrière pour avaler.

Le jaillissement des souvenirs s’épancha en Mary et emplit sa poitrine. Quelque chose de triste, toujours quelque chose de triste. Les paquets qui arrivaient ; défaire la ficelle, c’est là qu’était l’extase. Ce que contenait le paquet n’était jamais tout à fait...

Les merveilleuses sucreries d’Italie ! « Ne les mange pas, chérie. C’est plus joli que bon ! » Mary ne les mangeait jamais, mais en les regardant elle éprouvait une extase comme celle-ci.

« Comme Mary est une gentille enfant ! Elle est comme une gentiane, si calme. » Entendre cela était une extase comme celle-ci.

« Mary chérie, il faut être très courageuse. Ton père est... parti pour toujours. » Le premier moment de détresse avait été une extase comme celle-ci.

La caille blanche étira une de ses ailes en arrière et lissa ses plumes de son bec. « C’est le moi qui a été tout ce qu’il existe de beau. C’est le centre de moi, mon cœur. »

VI

L’air bleu devint violet dans le jardin. Les bourgeons de fuchsias flamboyèrent comme de petites chandelles. Alors une ombre grise sortit du fourré. La bouche de Mary s’ouvrit, paralysée par la peur. Un chat gris rampa comme la mort hors du fourré, rampa vers le bassin, vers les oiseaux qui buvaient. Mary regardait avec horreur. Sa main se porta à sa gorge serrée. Puis elle vainquit sa paralysie. Elle poussa un cri terrible. Les cailles s’enfuirent d’un vol saccadé. D’un bond le chat rentra dans le fourré. Cependant, Mary criait, criait. Harry sortit de la maison en courant et appela :

— Mary ! Qu’y a-t-il, Mary ?

Elle frissonna quand il la toucha. Elle se mit à pleurer d’une façon hystérique. Il la souleva dans ses bras et la porta dans la maison jusqu’à sa chambre. Elle était couchée, tremblante, sur son lit.

— Qu’est-ce qu’il y a eu, ma chérie ? Qu’est-ce qui t’a effrayée ?

— C’est un chat, gémit-elle. Il rampait vers les oiseaux. – Elle se redressa : ses yeux

flamboyaient. — Harry, il faut que tu mettes du poison. Ce soir, il faut absolument que tu mettes un poison quelconque pour ce chat.

— Recouche-toi, ma chérie. Tu as eu un choc.

— Promets-moi que tu mettras du poison. — Elle le regarda intensément et vit une lueur de rébellion dans ses yeux. — Promets !

— Ma chérie, s'excusa-t-il, un chien pourrait le manger. Les animaux souffrent terriblement quand ils sont empoisonnés.

— Ça m'est égal, cria-t-elle. Je ne veux aucun animal dans mon jardin, d'aucune sorte.

— Non, dit-il. Je ne ferai pas ça. Je ne veux pas faire ça. Mais je me lèverai tôt demain matin. Je prendrai la nouvelle carabine à air comprimé, et je tirerai sur ce chat de telle sorte qu'il ne reviendra jamais. La carabine tape dur. Ça lui fera si mal qu'il ne l'oubliera pas.

C'était la première chose qu'il lui eût jamais refusée. Elle ne savait pas comment le combattre ; mais sa tête lui faisait mal, terriblement. Quand la douleur fut à son comble, il essaya de se faire pardonner son refus d'employer le poison. Il imbiba d'eau de Cologne un peu d'ouate dont il lui tamponna le front.

Elle se demandait si elle devait lui parler de la caille blanche. Il ne la croirait pas. Mais peut-être que s'il savait quelle importance cela avait, il empoisonnerait le chat. Elle attendit que ses nerfs fussent calmés avant de lui parler.

— Chéri, il y avait une caille blanche dans le jardin.

— Une caille blanche ? Es-tu sûre que ce n'était pas un pigeon ?

Voilà ! Du premier coup, il gâchait tout.

— Je sais reconnaître une caille, s'écria-t-elle. Elle était tout près de moi. Une poule-caille blanche.

— Ce serait une chose à voir, dit-il. Je n'ai jamais entendu parler de ça.

— Puisque je te dis que je l'ai vue.

Il lui épongea le front.

— Enfin, je suppose que c'était un albinos. Pas de pigments aux plumes, quelque chose comme ça.

Elle redevenait hystérique.

— Tu ne comprends pas. Cette caille blanche, c'était moi, le *moi* secret que personne ne peut atteindre, le moi qui est à l'intérieur. — Le visage d'Harry se contorsionnait en un effort de compréhension. — Tu ne comprends pas, chéri ? C'est moi que le chat voulait attraper. Il allait me tuer. C'est pour ça que je veux l'empoisonner.

Elle épiait son visage. Non, il ne comprenait pas, il ne pouvait pas. Pourquoi lui avait-elle parlé ? Si elle n'avait pas été si bouleversée, jamais elle ne lui aurait rien dit.

— Je vais mettre mon réveille-matin, assura-t-il. Demain matin, j'enverrai à ce chat quelque chose dont il se souviendra.

À dix heures, il la laissa seule. Et, quand il fut parti, Mary se leva et verrouilla la porte.

La sonnerie du réveille-matin éveilla Mary de bonne heure. Il faisait encore noir dans sa chambre, mais elle pouvait voir la lumière grise du matin à travers la fenêtre. Elle entendit Harry s'habiller tranquillement. Il passa devant la porte de Mary sur la pointe des pieds et sortit en fermant silencieusement la porte d'entrée, de crainte de l'éveiller. Il portait dans sa main la carabine toute neuve. L'air frais du matin gris lui fit rejeter les épaules en arrière et traverser avec légèreté la pelouse humide. Il gagna le coin du jardin et s'étendit sur le ventre dans l'herbe mouillée.

Le jardin s'animait. Déjà les cailles faisaient entendre leur cri métallique. La petite troupe brune

arriva à la lisière du fourré et les têtes se dressèrent. Puis le gros chef lança son « Tout va bien » et ses protégées coururent à pas rapides vers le bassin. Un moment plus tard, la caille blanche les suivit. Elle alla à l'autre bout du bassin, plongea son bec et renversa sa tête en arrière. Harry leva sa carabine. La caille blanche culbuta, frissonna un moment et resta immobile sur le gazon.

Harry marcha lentement vers elle et la ramassa. « Je n'avais pas l'intention de la tuer, se dit-il à lui-même. Je voulais simplement l'effrayer. » Il regarda l'oiseau blanc dans sa main. En plein dans la tête, en plein sous l'œil, la balle B B l'avait frappé. Harry s'approcha de la rangée de fuchsias et jeta la caille dans le fourré. L'instant suivant, il posa la carabine et pénétra dans la broussaille. Il retrouva la caille blanche, l'emporta loin sur la colline et l'ensevelit sous un tas de feuilles.

Mary l'entendit passer devant sa porte.

— Harry, tu as tiré sur le chat ?

— Il ne reviendra pas, dit-il à travers la porte.

— Enfin, j'espère que tu l'as tué, mais je ne tiens pas à entendre les détails.

Harry entra dans le salon et s'assit dans un grand fauteuil. La pièce était encore obscure, mais derrière le grand vitrage, le jardin rayonnait et la cime des chênes de la pelouse s'embrasait de soleil.

« Quel salaud je suis ! se dit Harry. Quel ignoble salaud de tuer une chose qu'elle aimait tant ! » Il laissa retomber sa tête et regarda le plancher. « Je me sens si seul, dit-il. Oh, Seigneur, je me sens si seul ! »

LE SERPENT

Il faisait presque nuit quand le jeune docteur Phillips jeta son sac sur son épaule et quitta la mare laissée par le reflux. Il grimpa les rochers et suivit la rue en faisant claquer ses bottes de caoutchouc. Les réverbères étaient déjà allumés quand il arriva à son petit laboratoire commercial, dans la rue des fabriques de conserves, à Monterey. C'était une petite maison étroite construite partiellement sur pilotis plongeant dans l'eau de la baie, et partiellement sur la terre, écrasée de chaque côté par les grands bâtiments en tôle ondulée où l'on mettait les sardines en boîtes.

Le docteur Phillips monta l'escalier de bois et ouvrit la porte. Les rats blancs se mirent à courir en tous sens sur le grillage de leurs cages, et les chats prisonniers dans leurs loges à miauler pour avoir du lait. Le docteur Phillips alluma la lumière éblouissante de la table de dissection et jeta son sac poisseux sur le sol. Il alla vers la cage de verre près de la fenêtre, où habitaient les serpents à sonnettes, et se pencha pour les regarder.

Les serpents reposaient en paquets dans le coin de la cage, mais chacune de leurs têtes était dégagée ; les yeux poussiéreux semblaient ne regarder nulle part, mais lorsque le jeune homme se pencha sur la cage, les langues fourchues, noires au bout et roses en arrière, pointèrent et s'agitèrent lentement de haut en bas. Puis les serpents reconnurent l'homme et rentrèrent leurs langues.

Le docteur Phillips se débarrassa de son manteau de cuir et fit du feu dans le poêle de tôle ; il mit une marmite d'eau sur le feu et y plongea une boîte de haricots. Puis il se mit à contempler le sac sur le plancher. C'était un jeune homme fluët qui avait l'œil doux et préoccupé de quelqu'un qui passe une grande partie de son temps à regarder dans un microscope. Il portait une courte barbe blonde.

Le souffle du tirage parcourut le tuyau et un rayonnement de chaleur se dégagait du poêle. Les petites vagues clapotaient doucement contre les pilotis de la maison. Disposées sur des rayons autour de la pièce, il y avait des rangées et des rangées de bocaux contenant des spécimens marins préparés dont trafiquait le laboratoire.

Le docteur Phillips ouvrit une petite porte et entra dans sa chambre à coucher, un réduit garni de livres et meublé d'un lit de camp, d'une lampe de chevet et d'une chaise de bois peu confortable. Il ôta ses bottes de caoutchouc et enfila une paire de pantoufles en peau de mouton. Quand il retourna dans l'autre pièce, l'eau de la marmite commençait déjà à chanter.

Il posa son sac sur la table éclairée par la lumière blanche, et en sortit deux douzaines d'étoiles de mer communes. Il les plaça côte à côte sur la table. Ses yeux préoccupés se tournèrent vers les rats qui s'affairaient dans leurs cages grillagées. Il prit du grain dans un sac en papier et en versa dans les mangeoires. Instantanément les rats se laissèrent tomber du grillage et se jetèrent sur la nourriture. Une bouteille de lait se trouvait sur une planchette de verre entre une petite pieuvre naturalisée et une méduse. Le docteur Phillips prit la bouteille et s'approcha de la cage des chats, mais, avant de remplir les récipients, il passa sa main dans la cage et saisit doucement un gros chat de gouttière moucheté. Il le caressa un moment, puis le jeta dans une petite boîte de bois peinte en noir, ferma le couvercle au verrou et tourna un robinet pour faire arriver le gaz dans la chambre d'asphyxie. Tandis qu'une courte lutte se poursuivait dans la boîte noire, il remplit les jattes de lait. Un des chats fit le gros dos contre sa main ; il sourit et lui flatta le cou.

Tout était tranquille dans la boîte maintenant. Il ferma le robinet, car la boîte confinée devait être pleine de gaz.

Sur le poêle, l'eau bouillonnait furieusement autour de la boîte de haricots. Le docteur Phillips attira celle-ci avec une grosse paire de forceps, l'ouvrit et vida les haricots dans une assiette de verre.

Tout en mangeant, il regarda les étoiles de mer sur la table. Entre les bras suintaient de petites gouttes d'un liquide laiteux. Il engloutit ses haricots et, quand il eut fini, il posa l'assiette sur l'évier et se dirigea vers l'armoire au matériel. Il en sortit un microscope et une pile de petites coupes qu'il emplit une à une d'eau de mer à un robinet et disposa en rang à côté des étoiles de mer. Il sortit sa montre et la posa sur la table, sous les flots de lumière blanche. Les vagues clapotaient avec de petits soupirs contre les piliers sous le plancher. Il prit un compte-gouttes dans un tiroir et se courba sur les étoiles de mer.

À ce moment, il y eut un bruit amorti de pas rapides sur les marches de bois et on frappa violemment à la porte. Une grimace de contrariété contracta le visage du jeune homme, tandis qu'il allait ouvrir. Une grande femme maigre se tenait sur le palier. Elle était habillée d'une robe sombre et sévère ; ses cheveux noirs et raides, plantés bas sur un front plat, semblaient être emmêlés par le vent. Ses yeux noirs étincelaient sous la lumière crue.

Elle parla d'une voix gutturale, assourdie :

— Puis-je entrer ? Je voudrais vous parler.

— Je suis très occupé pour l'instant, dit-il sans empressement. Il m'arrive quelquefois d'être occupé.

Mais il s'écarta de la porte. La grande femme se glissa dans la pièce.

— Je resterai tranquille jusqu'à ce que vous puissiez me parler.

Il ferma la porte et alla chercher la mauvaise chaise de la chambre à coucher.

— Voyez-vous, s'excusa-t-il, la préparation est commencée, et il faut que je m'y tienne.

Tant de gens qui venaient lui posaient des questions. Il avait des explications toutes prêtes pour les opérations les plus courantes. Il les débitait sans y penser.

— Asseyez-vous, dans quelques minutes, je pourrai vous écouter.

La grande femme se pencha sur la table. Au moyen du compte-gouttes, le jeune homme recueillit du liquide entre les bras des étoiles de mer, et le déversa dans un bol d'eau, puis il préleva un peu d'un autre liquide laiteux, le déversa dans le même bol et remua doucement l'eau avec son compte-gouttes. Il commença sa petite explication routinière.

— Lorsque les étoiles de mer arrivent à maturité sexuelle, elles émettent du sperme et des ovules quand elles sont exposées à la marée basse. En choisissant des spécimens adultes et en les sortant de l'eau, je reproduis les conditions de la marée basse. Je viens de mélanger le sperme et les œufs. Maintenant, je dépose un peu de ce mélange dans chacun de ces dix verres d'observation. Dans dix minutes, je tuerai le contenu du premier verre avec du menthol, vingt minutes plus tard, je tuerai le second groupe et ensuite un nouveau groupe toutes les vingt minutes. Ainsi, j'aurai arrêté le processus à différentes étapes et je disposerai la série sur des lames de microscope en vue de recherches biologiques.

Il prit un temps.

— Voulez-vous voir le premier groupe dans le microscope ?

— Non, merci.

Il se tourna vivement vers elle. Les gens voulaient toujours voir dans la lunette. Ce n'était pas la table qu'elle regardait, mais lui. Ses yeux noirs étaient sur lui, mais ils ne semblaient pas le voir. Il comprit pourquoi : l'iris était aussi noir que la pupille, il n'y avait aucune démarcation de couleur entre les deux. Le docteur Phillips était piqué par sa réponse. Bien qu'il eût de l'ennui à répondre aux questions, un manque d'intérêt pour ce qu'il faisait l'irritait. Le désir surgit en lui d'exciter son attention.

— Pendant les dix premières minutes d’attente, j’ai quelque chose à faire. Il y a des gens qui n’aiment pas voir ça. Vous feriez peut-être mieux de passer dans cette chambre jusqu’à ce que j’aie fini.

— Non, dit-elle de son ton bas, égal. Faites ce que vous voudrez. J’attendrai que vous puissiez me parler.

Ses mains reposaient côte à côte sur ses genoux. Elle était complètement détendue. Ses yeux étaient brillants, mais le reste de sa personne était presque dans un état de vie suspendue. Il pensa : « Métabolisme insuffisant, presque aussi bas que celui d’une grenouille, d’après l’apparence. » Le désir de secouer son inertie le reprit.

Il apporta une petite planchette de bois sur la table, sortit scalpels et ciseaux et fixa une grosse aiguille creuse à un tube à pression. Puis il tira de la chambre d’asphyxie le chat mort, l’étendit sur la planchette, fixa les pattes au moyen de crochets attachés au bois. Il jeta un regard dérobé à la femme. Elle n’avait pas bougé. Elle était toujours détendue.

Le chat grimaçait sous la lumière, sa langue rose pointait entre ses dents acérées. Le docteur Phillips trancha prestement la peau de la gorge ; il fit une entaille avec son scalpel et trouva une artère. Avec une technique sans défaut, il enfonça l’aiguille dans le vaisseau et la fixa au moyen d’un boyau.

— Liquide à embaumer, expliqua-t-il. Plus tard, j’injecterai une matière jaune dans le système veineux et une matière rouge dans le système artériel... pour la dissection de l’appareil circulatoire... classe de biologie.

Il regarda de nouveau vers elle. Ses yeux noirs semblaient voilés de poussière. Elle regardait sans expression la gorge ouverte du chat. Pas une goutte de sang n’avait coulé. L’incision était nette. Le docteur Phillips regarda sa montre.

— C’est l’heure pour le premier groupe.

Il fit tomber quelques cristaux de menthol dans le premier verre.

La femme le rendait nerveux. Les rats recommençaient à circuler le long du grillage de leurs cages en poussant de petits cris. Sous la maison les vagues battaient à petits coups contre les piliers.

Le jeune homme eut un frisson. Il mit quelques morceaux de charbon dans le poêle et s’assit.

— Voilà, dit-il. Je n’ai plus rien à faire pendant vingt minutes.

Il remarqua combien son menton était court de la lèvre inférieure à la pointe. Elle sembla s’éveiller lentement, sortir de quelque puits profond de sa conscience. Sa tête se releva et ses yeux sombres et voilés parcoururent la pièce, puis revinrent sur lui.

— J’attendais, dit-elle. – Ses mains restaient côte à côte sur ses genoux. – Vous avez des serpents ?

— Mais oui, dit-il assez fort. J’ai environ deux douzaines de serpents à sonnettes. Je traie leur venin et l’envoie aux laboratoires de contrepoisons.

Elle continuait à le regarder, mais ses yeux n’étaient pas centrés sur lui ; ils le recouvraient plutôt et semblaient contempler un large cercle tout autour de lui.

— Avez-vous un serpent mâle, un serpent à sonnettes mâle ?

— Eh bien, justement, il se trouve que je sais que j’en ai un. En rentrant un matin, j’ai trouvé un gros serpent en... en coït avec un plus petit. C’est très rare en captivité. Vous voyez, je sais que j’ai un serpent mâle.

— Où est-il ?

— Mais dans cette cage de verre, là, près de la fenêtre.

Sa tête pivota lentement, mais ses deux mains tranquilles ne bougèrent pas. Elle se retourna vers lui.

Il se leva et s'approcha de la boîte près de la fenêtre. Sur le fond de sable, des serpents formaient un nœud inextricable, mais leurs têtes étaient dégagées. Les langues sortirent et tremblotèrent un moment puis ondulèrent de haut en bas pour sentir les vibrations de l'air. Le docteur Phillips tourna la tête avec nervosité. La femme était debout à côté de lui. Il ne l'avait pas entendue se lever de sa chaise. Il n'avait entendu que le clapotis de l'eau contre les piliers et le grattement des rats sur les cloisons grillagées.

Elle dit doucement :

— Lequel est le mâle dont vous avez parlé ?

Il désigna un gros serpent gris poussiéreux blotti tout seul dans un coin de la cage.

— Celui-là. Il a près d'un mètre cinquante de long. Il vient du Texas. Nos serpents de la côte Pacifique sont ordinairement plus petits. Il attrape tous les rats, d'ailleurs. Quand je veux que les autres mangent, il faut que je le sorte.

La femme considéra la tête courte et sèche. La langue fourchue sortit et resta frémissante un long moment.

— Êtes-vous sûr que c'est un mâle ?

— Les serpents à sonnettes sont de drôles de bêtes, dit-il avec volubilité. Presque toute généralisation se trouve fausse. Je n'aime pas dire quoi que ce soit de définitif sur les serpents à sonnettes, mais... oui... je peux vous assurer que c'est un mâle.

Les yeux de la femme ne quittaient pas la tête plate :

— Voulez-vous me le vendre ?

— Le vendre ? s'écria-t-il. Vous le vendre ?

— Vous vendez des spécimens, n'est-ce pas ?

— Oh... oui. Naturellement. Naturellement.

— Combien ? Cinq dollars ? Dix ?

— Oh ! Pas plus de cinq. Mais... connaissez-vous quelque chose aux serpents à sonnettes ? Vous pourriez vous faire mordre.

Elle le regarda un moment.

— Je n'ai pas l'intention de l'emporter. Je désire le laisser ici, mais... je veux qu'il soit à moi. Je veux venir ici, le regarder, le nourrir, et savoir qu'il est à moi. Elle ouvrit un petit sac et en sortit un billet de cinq dollars. « Tenez ! Maintenant, il est à moi. »

Le docteur Phillips commença à avoir peur.

— Vous pourriez venir le voir sans qu'il vous appartienne.

— Je veux qu'il soit à moi.

— Oh ! bon Dieu ! s'écria-t-il. J'ai oublié l'heure. Il courut à la table. Trois minutes de trop. Ça n'a pas grande importance.

Il secoua des cristaux de menthol dans la deuxième petite soucoupe. Puis il fut de nouveau attiré vers la cage où la femme continuait à examiner le serpent.

Elle demanda :

— Qu'est-ce qu'il mange ?

— Je les nourris de rats, les rats qui sont dans ces cages, là-bas.

— Voulez-vous le mettre dans l'autre cage ? Je veux lui donner à manger.

— Mais il n'a pas besoin de manger. Il a déjà eu un rat cette semaine. Quelquefois ils ne mangent pas pendant trois ou quatre mois. J'en ai eu un qui n'a rien mangé pendant plus d'un an.

De sa voix basse et monotone, elle demanda :

— Voulez-vous me vendre un rat ?

Il haussa les épaules.

— Je vois. Vous voulez voir comment mange un serpent à sonnettes. Très bien. Je vais vous montrer. Le rat vous coûtera vingt-cinq *cents*. C'est mieux qu'une course de taureaux dans un sens et c'est tout bonnement un serpent qui mange son dîner si on considère la chose d'un autre point de vue.

Son ton était devenu acide. Il haïssait les gens qui faisaient un sport d'un phénomène naturel. Il n'était pas un sportsman, mais un biologiste. Il pouvait tuer des milliers d'animaux pour la science, mais pas le moindre insecte pour le plaisir. Il avait déjà réfléchi à cela auparavant.

Elle tourna lentement la tête vers lui et un commencement de sourire s'esquissa sur ses lèvres minces.

— Je veux nourrir mon serpent, dit-elle. Je vais le mettre dans l'autre cage.

Elle avait ouvert le couvercle de la cage et y avait plongé la main avant qu'il comprit ce qu'elle faisait. Il bondit et la tira en arrière. Le couvercle retomba avec bruit.

— Vous n'êtes pas folle, dit-il furieux. Il ne vous aurait peut-être pas tuée, mais il vous aurait rendue atrocement malade, en dépit de ce que j'aurais pu faire pour vous.

— Mettez-le vous-même dans l'autre cage, alors, dit-elle tranquillement.

Le docteur Phillips était tout secoué. Il s'aperçut qu'il évitait les yeux sombres qui ne semblaient regarder nulle part. Il sentait que c'était profondément mal de mettre un rat dans la cage, infiniment coupable, et il ne savait pas pourquoi. Souvent, il avait mis des rats dans la cage quand quelque visiteur voulait voir cela, mais ce désir, ce soir, l'écœurerait. Il essaya de se sortir de là en se lançant dans une explication.

— C'est une chose intéressante à voir, dit-il. Ça permet de voir le travail du serpent. Et puis d'ailleurs, beaucoup de gens ont des rêves de terreur où ils voient des serpents qui tuent. Je pense, parce que c'est un rat subjectif. La personne est le rat. Une fois qu'on le voit, tout cela devient objectif. Le rat n'est plus qu'un rat et la terreur disparaît !

Il décrocha du mur un long bâton garni d'un nœud coulant de cuir. Ouvrant la trappe, il laissa tomber le nœud coulant sur la tête du gros serpent et serra la lanière. Une sorte de cliquetis perçant et sec emplît la pièce. Le corps épais se tordit d'une façon désordonnée autour du manche du bâton tandis que le jeune homme soulevait le serpent et le laissait retomber dans la cage de nourrissage. Celui-ci resta dressé un moment prêt à frapper, mais le bruissement cessa peu à peu. Le serpent rampa vers un coin, fit un grand bruit avec son corps et resta tranquille.

— Vous voyez, expliqua le jeune homme. Ces serpents sont très apprivoisés. Je les ai depuis longtemps. Je pense que je pourrais les prendre à la main si je voulais, mais tous ceux qui prennent les serpents à sonnettes à la main se font mordre tôt ou tard. Je ne tiens pas à en courir le risque.

Il jeta un coup d'œil à la femme. Il répugnait à mettre le rat dans la cage. Elle s'était approchée de cette nouvelle cage ; ses yeux noirs étaient de nouveau fixés sur la tête de pierre du serpent.

Elle dit :

— Mettez un rat.

Il se dirigea à contrecœur vers la cage aux rats. Pour une raison quelconque il ressentait de la pitié pour le rat et un tel sentiment ne l'avait jamais affecté auparavant. Il parcourut des yeux la masse

fourmillante des corps blancs qui grimpaient vers lui le long des grillages. « Lequel ? pensa-t-il. Lequel est-ce que ce sera ? »

Subitement il se tourna avec colère vers la femme.

— Vous ne préférez pas que je mette un chat ? Du coup vous verriez une bataille véritable. Le chat pourrait même gagner, mais dans ce cas, il tuerait le serpent. Je vous vends un chat si vous voulez.

Elle ne le regarda pas.

— Mettez un rat, dit-elle. Je veux qu'il mange.

Il ouvrit la cage aux rats et y passa la main. Ses doigts rencontrèrent une queue et il sortit de la cage un rat dodu aux yeux rouges qui se débattit pour lui mordre les doigts et, n'y arrivant pas, resta pendu par la queue sans bouger. Il traversa rapidement la pièce et ouvrit la cage de nourrissage et jeta le rat sur le sable du fond.

— Maintenant, regardez, cria-t-il.

La femme ne lui répondit pas. Ses yeux étaient sur le serpent immobile. La langue de celui-ci, sortant et rentrant vivement, goûta l'air de la cage.

Le rat, qui avait atterri sur ses pattes, se retourna pour flairer sa queue rose et nue, puis il se mit à trotter sur le Sable, insouciant, tout en reniflant. La pièce était silencieuse. Le docteur Phillips ne savait pas si c'était l'eau qui soupirait entre les piliers ou si c'était la femme qui soupirait. Du coin de l'œil il vit le corps de celle-ci se tasser et se crispier.

Le serpent se mit en mouvement doucement, lentement. La langue sortait et rentrait. Le mouvement était si insensible, si uniforme qu'il ne semblait pas y avoir de mouvement du tout. À l'autre bout de la cage le rat s'assit tout droit sur son derrière et commença à lécher le fin poil blanc de sa poitrine. Le serpent s'avavançait, tenant son cou en forme d'S très incurvé.

Le silence devenait insupportable au jeune homme. Il sentait le sang battre dans son corps. Il dit d'une voix forte :

— Voyez ! Il prend sa courbure d'attaque. Les serpents à sonnettes sont des animaux prudents, presque lâches. Le mécanisme est si délicat. Le serpent doit gagner son dîner par une manœuvre aussi précise qu'une opération chirurgicale. Il ne s'expose à aucun risque du fait de ses instruments.

Le serpent s'était maintenant coulé jusqu'au milieu de la cage. Le rat leva la tête, vit le serpent, puis recommença à se lécher la poitrine avec insouciance.

— C'est la plus belle chose du monde, dit le jeune homme. — Le sang battait à ses tempes. — C'est la chose la plus terrible du monde.

Le serpent était tout près maintenant. Sa tête s'éleva de quelques centimètres au-dessus du sable. Sa tête se balançait lentement d'arrière en avant, visant, prenant sa distance, visant encore. Le docteur Phillips jeta un nouveau coup d'œil sur la femme. Son cœur se souleva. La femme se balançait aussi, très peu, à peine une suggestion.

Le rat releva la tête, posa ses pattes de devant par terre, se remit tout droit, puis... le coup. Il fut impossible de le voir ; simplement un éclair. Le rat eut un frémissement, comme sous un choc invisible. Le serpent retourna hâtivement dans le coin d'où il était venu et s'immobilisa non sans faire marcher sa langue sans arrêt.

— Parfait, s'écria le docteur Phillips. Juste entre les omoplates. Les crocs ont dû presque atteindre le cœur.

Le rat était immobile, haletant, comme un petit soufflet blanc. Soudain il fit un bond en l'air et retomba sur le côté. Ses pattes eurent un mouvement spasmodique pendant une seconde, il était mort.

La femme se détendit ; elle se détendit comme assoupie.

— Eh bien ! demanda le jeune homme, c'est un bain d'émotion, n'est-ce pas ?

Elle tourna ses yeux voilés vers lui.

— Va-t-il le manger maintenant ? demanda-t-elle.

— Bien sûr, il va le manger. Il ne l'a pas tué par goût des sensations fortes. Il l'a tué parce qu'il avait faim.

Les coins de la bouche de la femme se relevèrent imperceptiblement. Elle regarda de nouveau le serpent.

— Je veux le voir manger.

Le serpent quittait de nouveau son coin. Son cou n'avait plus sa courbure d'attaque, mais il s'approcha du rat, précautionneusement, prêt à sauter en arrière en cas d'offensive. Il toucha délicatement le corps de son nez obtus et se retira. Assuré que le rat était mort, le serpent se mit à palper tout le corps avec son menton, de la tête à la queue. Il semblait mesurer le corps et le baiser. Finalement il ouvrit sa gueule et déboîta les coins de sa mâchoire.

Le docteur Phillips mettait toute sa volonté à empêcher sa tête de se tourner vers la femme. Il pensa : « Si elle ouvre la bouche, je vais vomir. J'aurai peur. » Il réussit à tenir son regard détourné.

Le serpent ajusta ses mâchoires sur la tête du rat, puis, d'une lente ondulation péristaltique, commença à engloutir le rat. Les mâchoires s'agrippaient, toute la gorge s'avavançait, et les mâchoires s'agrippaient un peu plus avant.

Le docteur Phillips se détourna et alla à sa table de travail.

— Vous m'avez fait manquer une des séries, dit-il d'un ton aigre. La succession ne sera pas complète.

Il plaça une des coupes de verre sous un microscope de faible puissance et l'examina, puis, avec fureur, il versa le contenu de toutes les coupes dans l'évier. Les vagues étaient tombées, si bien qu'il ne parvenait plus à travers le plancher qu'un murmure mouillé. Le jeune homme souleva une trappe à ses pieds et jeta les étoiles de mer dans l'eau noire. Il s'arrêta devant le chat crucifié sur la planchette, qui grimaçait d'une manière comique sous la lumière. Le corps de l'animal était gonflé par le liquide à embaumer. Le jeune homme coupa la pression, retira l'aiguille et ligatura la veine.

— Voulez-vous un peu de café ? demanda-t-il.

— Non, merci. Je vais m'en aller bientôt.

Il marcha vers la femme qui se tenait devant la cage du serpent. Le rat était entièrement avalé, à part deux centimètres d'une queue rose qui sortait de la gueule du serpent comme une langue sardonique. La gorge s'enfla de nouveau et la queue disparut. Les mâchoires reprirent leur place dans leur emboîture et le gros serpent rampa lourdement vers son coin, décrivit un grand huit et laissa tomber sa tête sur le sable.

— Il est endormi, maintenant, dit la femme. Je m'en vais. Mais je reviendrai donner à manger à mon serpent de temps en temps. Je paierai les rats. Je veux qu'il en ait beaucoup. Et quelquefois... je l'emporterai avec moi.

Ses yeux sortirent de leur rêve poussiéreux pour un moment.

— Souvenez-vous qu'il est à moi. Ne prenez pas son poison. Je veux qu'il le garde. Bonsoir.

Elle alla vivement à la porte et sortit. Il l'entendit descendre les marches, mais il ne put entendre son pas sur le pavé.

Le docteur Phillips prit une chaise et s'assit devant la cage du serpent. Il essaya de démêler ses pensées en contemplant le serpent engourdi.

— J'ai lu tant de choses sur la psychologie des symboles sexuels, pensa-t-il. Je n'arrive pas à la caser. Peut-être suis-je trop seul. Peut-être devrais-je tuer le serpent. Si je savais... non, il n'y a rien que je puisse prier.

Durant des semaines, il attendit son retour.

— Je sortirai et je la laisserai seule ici quand elle viendra, décida-t-il. Je ne veux plus revoir cette saloperie-là.

Elle ne revint jamais. Pendant des mois il chercha à la reconnaître, en marchant dans la rue. Plusieurs fois il courut après de grandes femmes, pensant que ce pouvait être elle. Mais il ne la revit plus... jamais.

FUITE

À quelque quinze milles plus bas que Monterey, sur la côte sauvage, les Torres avaient leur ferme, quelques arpents sur une pente en haut d'une falaise qui descendait jusqu'aux récifs bruns où sifflaient les eaux blanches de l'océan. Derrière la ferme, les montagnes de pierre se dressaient contre le ciel. Les bâtiments de la ferme, pelotonnés au bas de la montagne à laquelle ils s'accrochaient comme des pucerons, s'aplatissaient comme si le vent allait les chasser à la mer. La petite cabane, la grange décrépite et branlante, rongées par le sel gris de l'océan, battues par le vent humide, avaient pris la couleur des collines granitiques. Deux chevaux, une vache et un veau roux, une demi-douzaine de cochons et une bande de poules décharnées et multicolores garnissaient l'endroit. Sur la pente aride, un peu de maïs avait été planté, qui poussait court et épais sous le vent, et dont les épis se formaient tous côté terre des tiges.

Mama Torres, une femme maigre et sèche, aux yeux anciens, menait la ferme depuis dix ans, depuis que son mari avait un jour trébuché sur une pierre dans le champ et s'était étalé de tout son long sur un serpent à sonnettes. Quand on est mordu à la poitrine, il n'y a pas grand-chose à faire.

Mama Torres avait trois enfants, deux avortons noirs de douze et quatorze ans, Emilio et Rosy, que Mama mettait à pêcher sur les rochers au bas de la ferme quand la mer était clémente et que ce truand de policeman se trouvait dans quelque coin éloigné du comté de Monterey. Et il y avait Pépé, le grand fils souriant de dix-neuf ans, garçon gentil, affectueux, mais très paresseux.

Pépé avait une longue tête pointue au bout, et au sommet de laquelle poussaient des cheveux rudes et noirs qui retombaient tout autour comme un toit de chaume. Au-dessus de ses petits yeux souriants, Mama avait taillé une échancrure toute droite pour qu'il pût y voir. Pépé avait des pommettes saillantes d'Indien et un nez d'aigle, mais sa bouche était aussi charmante et aussi bien dessinée qu'une bouche de fille, et il avait le menton dégagé et finement buriné. Il était indolent, dégingandé, tout en jambes, pieds et poignets, et très paresseux. Mama le trouvait beau et brave, mais jamais elle ne le lui disait. Elle disait :

— Il a dû y avoir quelque vache fainéante dans la famille de ton père, sans cela comment aurais-je pu avoir un fils comme toi.

Et elle disait :

— Quand je te portais, un sournois, un fainéant de coyote est sorti de la brousse un jour et m'a regardée. C'est ça qui a dû te faire comme tu es.

Pépé souriait avec embarras et plantait son couteau dans la terre pour garder son tranchant à la lame et l'empêcher de rouiller. C'était son héritage, ce couteau, le couteau de son père. La longue et lourde lame se rabattait dans le manche noir. Il y avait un bouton sur le manche. Quand Pépé appuyait sur le bouton, une lame s'élançait hors du manche, prête à servir. Pépé avait toujours le couteau sur lui, car ç'avait été le couteau de son père.

Par un matin de soleil, alors qu'au bas de la falaise la mer toute bleue miroitait et que le ressac moussait sur les brisants, alors que les montagnes elles-mêmes avaient l'air bienveillantes, Mama Torres cria par la porte de la cabane :

— Pépé, j'ai de l'ouvrage pour toi !

Il n'y eut pas de réponse. Mama tendit l'oreille. De derrière la grange elle entendit un éclat de rire. Elle releva son long jupon et marcha vers l'endroit d'où venait le bruit.

Pépé était assis, adossé à une caisse. Ses dents blanches luisaient. De chaque côté de lui se tenaient

les deux noirs, tendus dans l'attente. À quinze pieds de distance, un piquet de séquoia était planté dans le sol. La main droite de Pépé était mollement posée sur ses genoux et le grand couteau noir gisait dans la paume ouverte. La lame était refermée dans le manche. Pépé, souriant, regardait le ciel.

Soudain Emilio poussa un cri : « Ya ! »

Le poignet de Pépé se détendit d'un petit coup sec, comme la tête d'un serpent. La lame sembla voler ouverte dans les airs, la pointe se ficha avec un bruit sourd dans le poteau de séquoia et le manche noir vibra. Tous trois éclatèrent d'un rire excité. Rosy courut au poteau, tira le couteau et vint le rapporter à Pépé. Il referma la lame et de nouveau posa soigneusement le couteau dans sa paume lâche. Il eut un sourire un peu forcé vers le ciel.

— Ya !

Le lourd couteau fila droit et de nouveau s'enfonça dans le poteau. Mama s'avança comme se déplace un navire, et dispersa le jeu.

— Toute la journée tu fais des bêtises avec le couteau, comme un bébé avec un joujou, tonna-t-elle. Allons, debout sur tes grands pieds qui mangent les souliers. Debout !

Elle empoigna une épaule souple et molle et le hissa debout. Pépé grimaça un sourire gêné et se remit debout à contrecœur.

— Écoute, dit Mama. Grand paresseux, il faut que tu attrapes le cheval et que tu mettes sur lui la selle du père. Il faut que tu ailles à Monterey. La bouteille à remède est vide. Il n'y a plus de sel. Pars, maintenant, cacahuète ! Attrape le cheval.

Une révolution s'opéra dans le visage détendu de Pépé.

— À Monterey, moi ? Seul ? Si, Mama.

Elle gronda :

— Ne va pas t'imaginer, grande brebis, que tu vas acheter des bonbons. Non, je vais te donner juste assez pour le remède et le sel.

Pépé sourit :

— Mama, tu mettras le ruban au chapeau ?

Alors, elle se radoucit :

— Oui, Pépé. Tu pourras porter le ruban.

Sa voix se fit insidieuse :

— Et le mouchoir vert, Mama ?

— Oui, si tu vas vite et si tu reviens sans avoir eu des histoires, le mouchoir de soie verte ira. Si tu fais attention d'enlever le mouchoir quand tu manges, pour ne pas faire de taches dessus...

— Si, Mama, je ferai attention ; je suis un homme.

— Toi ? Un homme ? Tu es une cacahuète.

Il alla dans la grange délabrée, en ressortit avec une corde et d'un pas assez lesté monta la colline pour aller chercher le cheval.

Quand il fut prêt et en selle devant la porte, sur la selle de son père qui était si vieille que l'armature apparaissait en maint endroit, à travers les déchirures du cuir, alors Mama apporta le chapeau rond et noir au ruban de cuir travaillé et se haussa pour lui nouer le mouchoir de soie verte autour du cou. La veste en tissu croisé de Pépé était beaucoup plus foncée que son pantalon de treillis, car elle avait été lavée beaucoup moins souvent.

Mama lui tendit la grande bouteille à remède et les pièces d'argent.

— Ça pour le remède, dit-elle, et ça pour le sel. Ça pour un cierge pour brûler pour le papa. Ça pour

des *dulces*^[4] pour les petits. Notre amie, M^{me} Rodriguez, te donnera à dîner et peut-être un lit pour la nuit. Quand tu iras à l'église, dis seulement deux *Pater Noster* et seulement vingt-cinq *Ave Maria*. Oh ! je te connais, grand coyote ! Tu resterais là toute la journée à dire des *Ave* en faisant une bouche grande comme ça devant les cierges et les saintes images. Ce n'est pas de la bonne dévotion de passer son temps à regarder les jolies choses.

Le chapeau noir couvrant la longue tête pointue et la frange de cheveux noirs de Pépé lui donnait de la dignité et le vieillissait. Il se tenait bien en selle sur le cheval efflanqué.

Mama pensait comme il était beau, brun, mince et grand.

— Je ne te laisserais pas partir seul, petit, si ce n'était pour le remède, dit-elle à mi-voix. Ce n'est pas bon de rester sans remède, car qui sait quand viendra le mal aux dents ou la misère de l'estomac. Ces choses-là existent.

— *Adios*, Mama, cria Pépé. Je reviendrai bientôt. Tu peux m'envoyer souvent seul. Je suis un homme.

— Tu es un poulet sans cervelle.

Il redressa les épaules, claqua les rênes sur l'encolure du cheval et partit. Il se retourna une fois et vit qu'ils le regardaient encore, Emilio, Rosy et Mama. Pépé sourit de fierté et de joie et, tirant sur les rênes, il fit prendre le trot au robuste cheval roux.

Quand il eut disparu dans une légère dépression de la route, Mama se tourna vers les noirauds, mais c'était pour elle-même qu'elle parlait.

— C'est presque un homme, maintenant, dit-elle. Ce sera une chose agréable d'avoir de nouveau un homme dans la maison.

Son regard reprit de la sévérité en se posant sur les enfants :

— Maintenant, allez aux rochers. La marée descend. Il y aura des abalones.

Elle leur mit le crochet de fer dans les mains et les vit descendre le sentier raide jusqu'aux récifs.

Elle apporta sur le seuil la *métate* de pierre polie, et resta assise à moudre son maïs en farine, regardant de temps à autre la route sur laquelle Pépé était parti. Midi vint, puis l'après-midi, quand les petits battaient les abalones sur les rocs pour les ramollir et que Mama tapait à petits coups sur les tortilles pour les amincir. Ils mangèrent leur dîner alors que le soleil rouge plongeait vers l'océan. Ils s'assirent sur les marches du seuil et regardèrent la grande lune blanche qui surgissait au-dessus de la cime des montagnes.

Mama fit :

— Il est maintenant chez notre amie, M^{me} Rodriguez. Elle lui donnera de bonnes choses à manger, et peut-être un cadeau.

Emilio dit :

— Un jour, moi aussi, j'irai à cheval chercher le remède à Monterey. Est-ce que Pépé est devenu un homme juste aujourd'hui ?

Mama répondit sagement :

— Un garçon devient un homme quand le besoin d'un homme se fait sentir. Souviens-toi de cela. J'ai connu des garçons qui avaient quarante ans parce qu'on n'avait pas besoin d'un homme.

Peu après, ils rentrèrent se coucher, Mama dans son grand lit de chêne qui occupait un coin de la pièce, Emilio et Rosy dans leurs caisses remplies de paille et de peaux de moutons, dans l'autre coin.

La lune parcourut le ciel et le ressac mugit sur les rocs. Les coqs lancèrent leur premier appel. Les vagues tombèrent, et il n'y eut plus qu'un léger chuchotement de houle sur les récifs. La lune

descendit vers la mer. Les coqs chantèrent une deuxième fois.

La lune atteignait presque le bord de l'eau quand Pépé amena son cheval fourbu sur la terre familiale. Son chien s'élança et tourna en rond autour du cheval avec des aboiements d'allégresse. Pépé se laissa glisser à terre. La misérable petite bicoque était d'argent au clair de lune et son ombre carrée était noire au nord et à l'est. Vers l'est, l'entassement des monts baignait dans une lumière vaporeuse ; leurs sommets se fondaient dans le ciel.

D'un pas lourd, Pépé monta les trois marches du seuil et entra dans la maison. À l'intérieur, il faisait noir. On entendit un froufroutement dans le coin.

Mama cria de son lit :

— Qui vient là ? Pépé, est-ce toi ?

— Si, Mama.

— Tu as le remède ?

— Si, Mama.

— Alors, va te coucher. Je croyais que tu serais resté à coucher à la maison de M^{me} Rodriguez.

Pépé se tenait debout, silencieux, dans l'obscurité de la chambre.

— Pourquoi restes-tu là, Pépé ? Tu as bu du vin ?

— Si, Mama.

— Eh bien, va te coucher alors, et cuve ton vin.

— Allume la chandelle, Mama. Je dois partir dans la montagne.

Sa voix était lasse et patiente, mais ferme.

— Qu'est-ce qu'il y a, Pépé ? Tu es fou !

Mama fit craquer une allumette au soufre et tint le petit halo lumineux jusqu'à ce que la flamme eût gagné toute la tige. Elle alluma la chandelle à terre près du lit.

— Allons, Pépé, qu'est-ce que tu racontes-là ?

Elle scruta anxieusement son visage.

Il était changé. Son menton semblait avoir perdu son aspect fragile. Sa bouche était moins épaisse qu'elle n'avait été, les lèvres formaient une ligne plus droite, mais le plus grand changement s'était produit dans ses yeux. Il n'y avait plus de rire en eux, ni de timidité. Ils étaient vifs, perçants et réfléchis.

Il lui raconta la chose d'une voix uniforme, lui dit tout exactement comme cela s'était passé. Quelques personnes étaient venues dans la cuisine de M^{me} Rodriguez. Il y avait du vin à boire. Pépé avait bu du vin. La petite querelle, l'homme s'avançant sur Pépé, et puis le couteau. Il était parti presque tout seul. Il avait volé, était parti comme une flèche avant même que Pépé s'en fût rendu compte. Tandis qu'il parlait, le visage de Mama avait durci et paraissait s'amincir encore. Pépé termina :

— Je suis un homme, maintenant, Mama. L'homme m'a traité de noms que je ne pouvais pas laisser passer.

Maman approuva de la tête.

— Oui, tu es un homme, mon pauvre petit Pépé. Tu es un homme. Je sentais que cela devait t'arriver. Je t'ai observé quand tu jetais le couteau dans le piquet, et j'ai eu peur.

L'espace d'un instant son visage s'était adouci, mais maintenant il redevenait dur.

— Allons ! Il faut t'apprêter. Va. Réveille Emilio et Rosy. Va vite.

Pépé s’avança vers le coin où son frère et sa sœur dormaient dans les peaux de moutons. Il se pencha et les secoua doucement.

— Viens, Rosy ! Viens, Emilio ! La Mama dit qu’il faut vous lever.

Les petits noirs s’assirent dans leur lit et se frottèrent les yeux à la lumière de la chandelle. Mama était levée, à présent, son long jupon noir passé sur sa chemise de nuit.

— Emilio ! cria-t-elle, monte là-bas attraper l’autre cheval pour Pépé. Allons vite ! Vite !

Emilio passa ses jambes dans la salopette et encore à moitié endormi descendit du lit en trébuchant.

— Tu n’as entendu personne derrière toi, sur la route ? demanda anxieusement Mama.

— Non, Mama. J’ai bien écouté. Il n’y avait personne sur la route.

Mama fila comme un oiseau à travers la pièce. D’un clou au mur, elle décrocha une gourde de toile et la jeta sur le plancher. Elle défit une couverture de son lit, en fit un rouleau bien serré et en attacha les deux bouts avec une ficelle. D’une caisse à côté du poêle, elle souleva un sac à farine à demi plein de *jerky*^[5], noir et fibreux.

— La veste noire de ton père, Pépé. Tiens, mets-la.

Pépé, debout au milieu de la pièce, la regardait s’affairer. Elle passa le bras derrière la porte et ramena le fusil, un long 38-56, brillant à force d’usure sur toute la longueur du canon. Pépé le lui prit des mains et le tint dans le creux de son épaule. Mama sortit un petit sac de cuir et compta les cartouches qu’elle lui mettait dans la main :

— Il n’en reste que dix, le prévint-elle. Tâche de ne pas les gâcher.

Emilio passa la tête dans l’ouverture de la porte.

— *Qui’st’l caballo, Mama.*

— Mets la selle de l’autre cheval. Attache la couverture. Tiens, attache la viande séchée au pommeau de la selle.

Cependant, Pépé restait planté là, observant silencieusement l’activité frénétique de sa mère. Son menton lui donnait l’air dur, et sa jolie bouche était tirée et amincie. Ses petits yeux suivaient Mama par la chambre presque soupçonneusement.

À mi-voix, Rosy demanda :

— Où va Pépé ?

Mama eut un regard farouche :

— Pépé part en voyage, Pépé est un homme maintenant. Il a du travail d’homme à faire.

Pépé bomba le torse, sa bouche changea jusqu’à le faire ressembler d’une façon étonnante à sa mère.

Finalement, les préparatifs furent terminés. Le cheval, chargé, attendait devant la porte. Un filet de moisissure dégouttait de l’outre, le long du poitrail bai.

L’aube commençait à faire pâlir le clair de lune, et la grande lune blanche était descendue tout près de la mer. La famille se tenait devant la cabane. Mama se planta devant Pépé.

— Écoute, mon fils ! Ne t’arrête pas avant que la nuit soit revenue. Ne dors pas quand bien même tu es épuisé. Prends soin du cheval afin qu’il ne s’arrête pas de fatigue. Rappelle-toi de faire attention aux balles : il y en a seulement dix. Ne te bourre pas l’estomac de *jerky*, sinon cela te rendra malade. Mange un peu de *jerky* et remplis-toi l’estomac d’herbe. Quand tu arriveras dans la haute montagne, si tu vois de ces guetteurs noirs, ne t’approche pas d’eux et ne cherche pas non plus à leur parler. Et n’oublie pas tes prières.

Elle posa ses mains maigres sur les épaules de Pépé, se souleva sur la pointe des pieds et

l’embrassa protocolairement sur les deux joues, et Pépé l’embrassa sur les deux joues. Ensuite, il alla à Emilio et à Rosy et leur embrassa les joues.

Pépé se retourna vers Mama. Il semblait chercher un peu de douceur, un peu de faiblesse en elle. Ses yeux scrutaient son visage, mais le visage de Mama restait farouche.

— Va, maintenant, dit-elle. N’attends pas de te faire prendre comme un poulet.

Pépé se hissa en selle.

— Je suis un homme, dit-il.

Les premières lueurs de l’aube le virent grimper la colline en direction du petit canyon d’où partait une piste conduisant dans la montagne. La lumière du jour et celle du clair de lune luttèrent entre elles et avec ces deux valeurs guerroyantes, il était difficile d’y voir. Avant que Pépé eût parcouru cent yards, les contours de sa silhouette étaient devenus flous ; et longtemps avant qu’il pénétrât dans le canyon, il n’était plus qu’une ombre grise, indéfinie.

Mama se tenait toute raide devant le seuil, Emilio et Rosy à ses côtés. De temps à autre, ils lançaient à Mama un coup d’œil furtif.

Lorsque la forme grise de Pépé eut disparu, fondue dans le flanc de la colline, Mama se détendit. Elle lança le gémissement aigu, âpre, de la plainte de mort.

— Notre beau. Notre brave, cria-t-elle. Notre protecteur. Notre fils, est parti.

C’était la plainte rituelle. Elle s’élevait en un long gémissement perçant et retombait pour finir en une lamentation grave et rauque. Mama la lança trois fois, puis elle fit demi-tour, entra dans la maison et referma la porte.

Emilio et Rosy restaient plantés là, ébahis, dans la lumière du petit jour. Ils entendirent Mama geindre dans la maison. Ils allèrent s’asseoir sur la falaise, au-dessus de l’océan. Leurs épaules se touchaient.

— Quand Pépé est-il devenu un homme ? demanda Emilio.

— Hier soir, répondit Rosy. Hier soir à Monterey.

Les nuages sur l’océan tournèrent au rouge avec le soleil qui était derrière les montagnes.

— Nous n’aurons pas de petit déjeuner, dit Emilio. Mama n’aura pas envie de faire la cuisine.

Rosy ne lui répondit pas.

— Où est allé Pépé ? demanda-t-il.

Rosy se détourna pour le regarder. Elle répondit d’un air tranquille :

— Il est parti en voyage. Il ne reviendra jamais.

— Il est mort ? Tu crois qu’il est mort ?

Rosy se retourna vers l’océan. Un petit vapeur traînant un filet de fumée était assis sur la ligne d’horizon.

— Il n’est pas mort, expliqua Rosy. Pas encore.

Pépé laissa reposer la grosse carabine en travers de la selle devant lui. Il laissa le cheval monter la colline au pas et ne regarda pas en arrière. La pente granitique avait revêtu un manteau de brousse naine, si bien que Pépé trouva l’entrée d’un sentier et s’y engagea.

En atteignant l’ouverture du canyon, il fit une fois volte-face sur sa selle, et jeta un regard en arrière, mais les maisons avaient été englouties par la lumière vaporeuse. D’une secousse, Pépé reprit sa marche en avant. La haute arête du canyon se referma sur lui. Son cheval allongea le cou, soupira et prit la piste.

C'était un sentier usé par l'âge, mais bien conservé, du terreau foncé et meuble semé de débris de grès. La piste contournait l'épaule du canyon et descendait à pic dans le lit du torrent. Aux endroits peu profonds, l'eau courait sans heurts, sans remous, et miroitait au premier soleil du matin. Dans le fond, le lichen qui recouvrait de petits galets ronds les avait rendus aussi bruns que la rouille. Dans le sable, au long des berges du torrent, poussait la menthe grasse et haute, tandis que dans l'eau même, le cresson, vieux et coriace, s'était chargé dru de graines.

Le sentier entra dans le torrent et ressortait de l'autre côté. Le cheval piéta et s'arrêta. Pépé lui lâcha la bride et laissa la bête boire l'eau courante.

Bientôt les parois du canyon s'escarpèrent et les premiers séquoias apparurent, sentinelles géantes gardant la piste, aux immenses troncs ronds et rouges, porteurs d'un feuillage vert et dentelé comme la fougère. Dès que Pépé fut dans les arbres, il perdit le soleil. Une lumière pourpre et parfumée baignait le vert pâle du sous-bois. Des buissons de mûriers et de groseilliers sauvages et de hautes fougères bordaient le cours d'eau, et tout en haut, les branches de séquoias se rejoignaient et bouchaient le ciel.

Pépé but à la gourde, puis fouilla dans le sac à farine et en tira un morceau noir et filandreux de *jerky*. Ses dents blanches rongèrent les fibres noires jusqu'à ce que la viande se détachât. Il mâchait lentement et, de temps à autre, buvait un coup à la gourde. Ses petits yeux étaient fatigués et gonflés de sommeil, mais les muscles de son visage étaient tendus. Le sol de la piste était noir, à présent. Il rendait un son creux sous le choc des sabots.

Le torrent s'infléchissait plus nettement. De petites cascades éclaboussaient les cailloux. Des fougères à cinq doigts se penchaient au-dessus de l'eau et une fine pluie dégouttait du bout de leurs doigts. Pépé montait légèrement de biais sur sa selle, une jambe ballottant mollement. Il arracha une feuille à un laurier bordant la piste et la garda un moment dans sa bouche pour parfumer un peu le *jerky* sec. Il tenait la carabine négligemment posée en travers du pommeau.

Soudain, il fut d'aplomb sur la selle, fit sortir le cheval de la piste et, à coups de talon, le poussa vivement derrière un grand séquoia. Il tira ferme les rênes contre le mors pour empêcher le cheval de hennir. Son visage s'était raidi et ses narines frémissaient légèrement. Un martèlement sourd approcha sur la piste et un cavalier passa, un gros rougeaud avec une pointe de barbe blanche. Son cheval baissa la tête et poussa un hennissement pleurard en flairant la piste. « Holà ! » fit l'homme et il releva la tête de son cheval.

Quand les derniers bruits de sabots se furent éteints, Pépé reprit la piste. Il n'était plus détendu sur sa selle. Il leva le lourd fusil et bascula le levier de culasse pour jeter une cartouche dans la chambre, puis laissa retomber le chien à mi-course.

La piste devenait de plus en plus raide. Maintenant les séquoias étaient plus petits et leurs cimes étaient mortes, rongées à mort aux endroits touchés par le vent. Le cheval avançait péniblement, le soleil monta lentement et commença à descendre vers l'après-midi.

La piste quittait le torrent à l'endroit où il débouchait d'un canyon latéral. Pépé mit pied à terre, fit boire son cheval et remplit sa gourde. Dès que la piste eut quitté le torrent, les arbres disparurent et seuls la sauge épaisse et cassante, la manzanita et le chaparral^[6] bordaient la piste. Disparue aussi la terre meuble et noire, pour ne laisser à sa place que des débris de roc légèrement brunis comme lit de piste. Des lézards détalèrent pour s'enfoncer dans la brousse au craquement des petites pierres sous le pas du cheval.

Pépé se retourna sur sa selle et regarda en arrière. Il était à découvert maintenant ; il était visible de loin. À mesure qu'il gravissait la piste, le paysage devenait plus sauvage, plus terrible et plus sec. Le chemin serpentait au pied de gros rochers carrés. De petits lapins gris détalèrent dans la brousse. Un

oiseau poussa un cri perçant, grinçant et monotone. À l'est, les sommets de roche nue étaient pâles et d'une sécheresse poudreuse au soleil déclinant. Le cheval péniblement montait, montait la piste en direction d'un petit V sur la crête, qui était le défilé.

Pépé se retournait à peu près toutes les minutes pour jeter des regards méfiants en arrière, et ses yeux scrutaient les sommets des crêtes devant lui. Une fois, sur un éperon blanc et nu, il vit une forme noire, l'espace d'un instant, mais il se détourna vivement, car c'était un des guetteurs noirs. Nul ne savait qui étaient les guetteurs, ni où ils vivaient, mais il valait mieux les ignorer et ne jamais avoir l'air de s'intéresser à eux. Ils n'inquiétaient pas quiconque se tenait sur la piste et s'occupait de ses affaires.

L'air était desséché et rempli d'une poussière légère soufflée par la brise des montagnes érodées. Pépé but parcimonieusement à la gourde, la reboucha soigneusement et la raccrocha à la corne de la selle. La piste grimpait la pente schisteuse, évitant les rochers, descendant dans des crevasses, franchissant les vieilles écorchures laissées par les torrents asséchés. Quand il arriva devant l'étroit défilé, il fit halte et resta un long moment à regarder en arrière. On ne voyait plus de guetteurs noirs, à présent. Derrière lui, la piste était déserte. Seules les hautes cimes des séquoias indiquaient le cours du torrent.

Pépé s'engagea dans l'enfilade du passage. Ses petits yeux étaient à demi fermés de fatigue, mais son visage était dur, inflexible et viril. Le vent des hautes montagnes venait en soupirant tourbillonner dans le défilé et sifflait sur les arêtes de gros fragments de granit. En l'air, un faucon à queue rouge rasa la crête en vol plané et jeta un cri irrité. Pépé descendit lentement à travers les aspérités du passage déchiqueté et regarda en bas, de l'autre côté.

La piste dévalait brusquement, cahotant parmi les débris de roc. Au bas de la pente, il y avait une faille sombre, couverte d'épaisses broussailles, et de l'autre côté de la fente, un bout de terrain plat où croissait un bouquet de chênes. Une langue d'herbe verte coupait le plat. Et derrière, s'élevait une autre montagne, désolée, avec des rochers morts et de petits buissons noirs, faméliques. Pépé but encore un coup à la gourde, car l'air était tellement sec qu'il lui entartrait les narines et lui brûlait les lèvres. Il mit le cheval sur la pente. Les sabots glissaient et s'acharnaient sur la sente raide, faisant partir des petits cailloux qui dégringolaient jusque dans la brousse. Le soleil avait disparu derrière la montagne de l'ouest, maintenant, mais ses reflets illuminaient encore les chênes et la plaine grasse. Les rocs et les pentes continuaient à renvoyer par vagues la chaleur : du soleil accumulée dans la journée.

Pépé leva la tête et regarda le sommet desséché de la crête prochaine. Il vit une forme noire se détacher contre le ciel, la silhouette d'un homme debout sur une pointe de roc, et il détourna vite les yeux pour ne pas paraître curieux. Quand, un moment plus tard, il regarda de nouveau, la silhouette n'était plus là.

Dans la descente, la piste fut vite couverte. Parfois le cheval trébuchait en cherchant un point d'appui, d'autres fois il posait ferme le pied et glissait légèrement en avant. Ils arrivèrent enfin en bas, et là le chaparral était plus haut que la tête de Pépé. Il tint son fusil d'une main et, de l'autre, se protégea la face contre les doigts pointus et cassants de la brousse.

Il monta en suivant la fente, puis s'en écarta pour gravir une petite falaise. La plaine grasse s'étendait devant lui, avec les chênes ronds et réconfortants. Il resta un moment à observer la piste qu'il venait de descendre, mais aucun mouvement ni aucun bruit n'y était perceptible. Finalement il s'engagea sur le terrain plat, en direction de la bande verte et, à l'autre bout du terrain humide, il trouva une petite source, jaillissant à même le sol et retombant dans un bassin avant d'aller s'infiltrer à travers l'étendue de terrain plat.

Pépé remplit d'abord sa gourde, puis il laissa le cheval assoiffé boire à la mare. Il mena le cheval jusqu'au bosquet de chênes et au milieu des arbres, relativement à l'abri des regards de tous les côtés, il ôta la selle et le mors et les posa sur le sol. Le cheval étira ses mâchoires de côté et d'autre et bâilla. Pépé noua la longe autour du cou de la bête et l'attacha à un arbrisseau parmi les chênes, d'où il aurait un cercle assez large à brouter.

Quand le cheval eut commencé à tondre voracement l'herbe sèche, Pépé revint à la selle, tira du sac un chapelet noir de *jerky* et, sans se presser, alla jusqu'à un chêne à l'orée du bosquet, d'où il avait vue sur la piste. Il s'assit dans un crissement de feuilles de chêne sèches et machinalement chercha son grand couteau noir pour couper le *jerky*, mais il n'avait pas de couteau. Il se mit sur son coude et mordit à même la viande forte et coriace. Son visage était sans expression, mais c'était un visage d'homme.

La lumière éclatante du crépuscule lavait la crête est, mais la vallée s'assombrissait. Des colombes descendirent des hauteurs et volèrent vers la source, et les cailles sortirent en courant des fourrés et les rejoignirent, s'appelant distinctement les unes les autres.

Du coin de l'œil Pépé vit une ombre croître hors des broussailles qui comblaient le pli de terrain. Il tourna lentement la tête. Un gros chat sauvage tigré rampait vers la source, ventre au sol, rapide comme la pensée.

Pépé épaula son fusil et doucement déplaça l'orifice du canon. Puis il regarda avec appréhension le long de la piste et laissa retomber le chien. Sur le sol, près de lui, il ramassa une brindille de chêne et la lança vers la source. Les cailles s'envolèrent dans un grand bruissement d'ailes et les colombes partirent dans un léger sifflement. Le grand chat se planta droit sur ses pattes ; il resta un moment à observer Pépé de ses yeux jaunes et froids, puis, sans montrer la moindre crainte, il regagna le ravin.

L'obscurité s'accumula vite dans la vallée profonde. Pépé marmonna ses prières, posa sa tête sur son bras et s'endormit instantanément.

La lune se montra et emplit la vallée d'une lumière bleue et froide, et le vent descendit des sommets et vint balayer les arbres dans un bruissement de feuilles. Les hiboux s'affairèrent sur les pentes à la recherche de lapins. En bas, dans les broussailles du ravin, un coyote jacassait. Les chênes murmuraient doucement au souffle de la nuit.

Pépé se leva en sursaut, l'oreille aux aguets. Son cheval avait henni. La lune à ce moment se coulait derrière la crête ouest, laissant la vallée de l'autre côté dans l'obscurité. Pépé était assis, les nerfs tendus, étreignant son fusil. Du lointain de la piste, un hennissement répondit, et il entendit un fracas de sabots ferrés sur les fragments de rocs. Il fut debout d'un bond, courut à son cheval et le conduisit sous les arbres. Il jeta la selle sur la bête, serra fortement la sangle en vue de la pente raide, attrapa la tête rétive et fit entrer de force le mors dans la bouche. Il tâta le harnachement pour bien s'assurer que le *jerky* et le bidon de toile étaient là. Ensuite, il se mit en selle, tourna son cheval et grimpa la colline.

La nuit était de velours noir. Le cheval trouva l'entrée de la piste à la sortie du plat et commença l'ascension, trébuchant et glissant sur les rochers. La main de Pépé monta vers sa tête. Son chapeau n'était plus là. Il l'avait laissé sous le chêne.

Le cheval s'était péniblement frayé un chemin assez loin dans la montée quand le premier changement de l'aurore se manifesta dans l'air : une tonalité gris acier, au moment où la lumière se mélangeait complètement avec l'obscurité. Peu à peu la ligne anguleuse, saillante, de la crête, se découpa au-dessus d'eux, granit pourri, torturé et ravagé par les vents du temps. Pépé avait lâché les rênes sur le pommeau de la selle, laissant le cheval se diriger seul. Dans le noir, les broussailles lui agrippaient les jambes au point de mettre en pièces un genou de son pantalon de grosse toile.

Peu à peu la lumière se répandit à flots sur la crête. La brousse étiolée, famélique, et les roches se détachèrent en perspective plongeante, étranges et solitaires dans le demi-jour. Ensuite, il y eut de la chaleur dans la lumière. Pépé fit halte et regarda en arrière, mais ne vit rien en bas, dans la vallée plus sombre. Le ciel se colorait de bleu au-dessus de la venue du soleil. Sur le flanc désertique de la montagne, les broussailles misérables et desséchées n'atteignaient que trois pieds de haut. Ça et là, saillaient de gros blocs erratiques, pareils à des maisons en train de s'effriter. Pépé se détendit un peu. Il but au bidon de toile et arracha un bout de *jerky* d'un coup de dents. Un aigle solitaire vola au-dessus de lui, très haut dans la lumière.

Sans que rien l'eût laissé prévoir le cheval de Pépé poussa un hennissement strident et s'abattit sur le flanc. Il était presque à terre avant que ne retentît d'en bas l'écho de la détonation. D'un trou derrière l'épaule agitée de soubresauts, un flot de sang pourpre jaillit, stoppa, jaillit, stoppa. Les sabots labouraient la terre. Pépé gisait à côté du cheval, à demi assommé. Lentement, il regarda vers le bas de la colline. Un brin de sauge, cisailé, vola tout près de sa tête et une autre détonation retentit, dont les parois du canyon se renvoyèrent l'écho. D'un bond frénétique, Pépé se jeta derrière un buisson.

Il se mit à ramper le long de la pente, s'aidant des genoux et d'une main. De la main droite, il tenait le fusil au-dessus du sol et le poussait devant lui. Il se mouvait avec la prudence intuitive d'un animal. Il se faufila rapidement vers un gros bloc de granit qui saillait au-dessus de lui sur la pente. Là où la brousse était plus haute, il se remettait debout et courait courbé en deux, mais aux endroits où elle n'offrait qu'une mince protection, il avançait en se tortillant sur le ventre, poussant son fusil devant lui. Dans le court espace qui lui restait à franchir, il n'y avait plus du tout d'abri. Pépé balança une seconde, puis il franchit l'espace d'un trait et tourna le coin du rocher à la vitesse d'un éclair.

Il s'adossa à la pierre, haletant. Quand il eut repris son souffle, il se déplaça derrière et le long du rocher jusqu'à ce qu'il eût atteint une mince échancrure qui offrait un étroit champ de vision vers le bas de la colline. Pépé s'allongea sur le ventre, passa le canon de son fusil dans la fente et attendit.

Maintenant le soleil rougissait les crêtes ouest. Déjà les busards se posaient aux environs de l'endroit où gisait le cheval. Un petit oiseau brun se mit à gratter parmi les feuilles de sauge mortes juste devant l'orifice du canon. L'aigle repassa en vol plané en direction du soleil levant.

Pépé perçut un léger mouvement dans la brousse, beaucoup plus bas. Ses doigts se crispèrent sur son fusil. Une petite daine surgit qui s'avança délicatement sur la piste, la traversa et disparut de nouveau dans la brousse. Longtemps Pépé attendit. Au loin, tout en bas, il apercevait le bout de terrain plat avec les chênes et l'entaille verte. Soudain ses yeux se reportèrent vivement sur la piste. À un quart de mille plus bas, sur la pente, quelque chose avait remué imperceptiblement dans le chaparral. Le fusil se déplaça d'une secousse. Le guidon vint se nicher dans le V du cran de mire. Pépé calcula un instant, puis il monta la hausse du cran. Le léger mouvement dans la brousse se reproduisit. La ligne de mire se fixa dessus. Pépé pressa la détente. Le fracas de l'explosion retentit sur la pente et remonta de l'autre côté dans un tonnerre confus. Sur toute l'étendue de la pente, le silence se fit. Plus de mouvement. Et puis soudain une raie blanche entama le granit de la fente, un bourdonnement de balle s'effila au loin et un craquement retentit, venant d'en bas. Pépé ressentit une vive douleur à la main droite. Un éclat de granit s'était fiché entre la première et la seconde phalange et la pointe ressortait dans sa paume. Il retira soigneusement l'éclat de pierre. La blessure saignait régulièrement, paisiblement. Aucune veine, aucune artère n'était coupée.

Pépé chercha du regard dans une anfractuosité poussiéreuse du rocher et y récolta une poignée de toiles d'araignées ; il enfonça le tout dans la plaie, malaxant avec le sang l'emplâtre de fils soyeux. L'écoulement cessa presque instantanément.

Le fusil était par terre. Pépé le ramassa, poussa une nouvelle cartouche dans le magasin. Puis il se

glissa à plat ventre dans la brousse. Loin sur la droite, il rampa, et ensuite vers le haut de la colline, avec des mouvements lents et prudents, rampant vers le plus proche abri, puis se reposant, puis rampant de nouveau.

Dans la montagne, le soleil est haut sur son arc avant de pénétrer dans les gorges. La face brûlante regarda par-dessus la colline, amenant avec elle une chaleur instantanée. La lumière blanche frappa les rochers, se refléta sur eux et remonta du sol en menues vibrations et les rochers et les buissons semblaient vibrer derrière l'air.

Pépé rampa en direction générale du pic dominant la crête, zigzaguant à la recherche d'un abri. La coupure profonde entre les phalanges de sa main commença à battre. En rampant, il arriva tout près d'un serpent à sonnettes avant de l'avoir vu, et quand il leva sa tête sèche et commença un sifflement doux, Pépé recula et prit un autre chemin. Les lézards gris et prestes filaient devant lui, soulevant une mince traînée de poussière. Il trouva une autre poignée de toiles d'araignées et la pressa contre sa main enfiévrée.

Pépé poussait maintenant son fusil de la main gauche. De petites gouttes de sueur couraient jusqu'au bout de ses cheveux raides et noirs et dégouлинаient sur ses yeux. Ses lèvres et sa langue s'épaississaient et s'alourdissaient. Ses lèvres se crispaient pour pomper la salive dans sa bouche. Ses petits yeux noirs étaient inquiets et méfiants. À un moment, quand un lézard s'arrêta devant lui sur le sol croûteux et tourna la tête de côté, il l'écrabouilla d'un seul coup avec une pierre.

Lorsque le soleil eut lentement dépassé midi, il n'avait pas fait quinze cents mètres. Exténué, il rampa encore une centaine de mètres jusqu'à un fourré de manzanita haut et épineux, rampa désespérément et quand il eut atteint le fourré, s'y coula avec des contorsions parmi les troncs rugueux et tordus et laissa retomber sa tête sur son bras gauche. Les maigres broussailles n'offraient que peu d'ombre, mais il était à l'abri, en sécurité. Pépé s'endormit dans cette position, le soleil tapant dans son dos. Quelques petits oiseaux vinrent sautiller tout près de lui, l'épièrent un moment, puis repartirent en sautillant. Pépé se tortillait dans son sommeil et sans arrêt il levait sa main droite et la laissait retomber.

Le soleil descendit derrière les pics, puis vint la fraîcheur du soir, et la nuit. Un coyote glapit sur le versant de la montagne, Pépé s'éveilla en sursaut et jeta autour de lui un regard brouillé. Sa main était enflée et lourde, un mince filet douloureux montait le long de son bras pour s'installer dans une poche sous l'aisselle. Il guetta les alentours puis il se leva car les montagnes étaient noires et la lune n'était pas encore levée. Pépé se tenait debout dans l'obscurité. La veste de son père pesait à son bras. Sa langue était enflée au point qu'elle remplissait presque sa bouche. En se contorsionnant il se débarrassa de la veste et la laissa tomber dans les broussailles, puis il se remit à gravir la pente, péniblement, culbutant sur des rocs et s'arrachant un chemin à travers la brousse. Dans sa marche le fusil tapait contre les pierres. De sèches et minuscules avalanches de graviers et d'éclats de pierre le suivaient dans la descente avec un bruissement doux.

Au bout d'un moment la pleine lune réapparut, éclairant la crête déchiquetée au-dessus de lui. Avec le clair de lune, Pépé avançait plus aisément. Il marchait courbé pour tenir son bras écarté de son corps. La montée fut toute en bonds et en pauses, une ruée frénétique sur quelques mètres, puis un repos. Le vent plongeait dans la pente et faisait craquer les tiges sèches dans les buissons.

La lune était au méridien quand Pépé atteignit enfin le contrefort aux arêtes vives du sommet dominant la crête. Sur les derniers courts mètres de la montée, nulle part le sol n'avait tenu sous l'usure des vents. Le chemin était de roc dur. Il se hissa jusqu'en haut et regarda de l'autre côté. Il y avait en bas, devant lui, un ravin pareil à l'autre, noyé dans la lumière vaporeuse du clair de lune, hérissé de chaparral et de sauge aux branches sèches et tourmentées. Sur l'autre côté, la pente grimpait plus à pic et, tout en haut, les dents pourries de la montagne détachaient contre le ciel leurs silhouettes

déchiquetées. Au fond de la brèche, la brousse était épaisse et sombre.

Pépé descendit la pente en trébuchant. La soif lui bouchait presque complètement la gorge. Au début, il essaya de courir, mais immédiatement il tomba et roula sur lui-même. Après cela il avança plus prudemment. La lune allait disparaître quand il arriva en bas. À plat ventre, il rampa sous les broussailles épaisses, tâtonnant des doigts pour trouver de l'eau. Il n'y avait pas d'eau dans le lit du torrent, seulement de la terre humide. Pépé posa son fusil, enfonça la main dans la terre, ramena une pleine poignée de boue et la porta à sa bouche, mais aussitôt il se mit à crachoter et à racler avec un doigt la terre restée sur sa langue, car la boue lui tirait la bouche comme un cataplasme. Il creusa un trou dans le torrent avec ses doigts, évida un petit bassin pour attraper de l'eau, mais avant que le trou n'eût quelque profondeur, sa tête tomba en avant sur le sol humide et il s'endormit.

L'aube vint et la chaleur du jour tomba sur la terre, et Pépé dormait toujours. Tard dans l'après-midi sa tête se dressa brusquement. Il regarda lentement autour de lui. Ses yeux n'étaient plus que deux fentes de lassitude. À vingt pieds de là, dans les broussailles épaisses, un grand lion des montagnes, debout sur ses pattes, le regardait. Sa longue queue touffue flottait harmonieusement, ses oreilles étaient tendues de curiosité, non pas dangereusement rabattues en arrière. Le lion se vautra sur le sol et resta à l'observer.

Pépé regarda le trou qu'il avait creusé dans la terre. Un demi-pouce d'eau s'était amassé dans le fond. Il déchira la manche de son bras blessé, en déchiqueta un petit carré avec ses dents, l'imbiba d'eau et le mit dans sa bouche. Maintes et maintes fois il trempa le bout d'étoffe et le suça.

Cependant le lion restait à l'observer. Le soir tomba mais rien ne bougeait sur les hauteurs. Aucun oiseau ne vint visiter le fond asséché de la brèche. De temps à autre Pépé regardait le lion. Les paupières du fauve roux s'abaissaient comme s'il allait s'endormir. Il bâilla et sa longue et mince langue sortit et se recourba. Soudain, il tourna la tête avec une brusque saccade et ses narines frémirent. Sa queue épaisse fouetta l'air. Il se planta sur ses pattes et tel une ombre fauve, s'éclipsa dans le gros du fourré.

Un instant après, Pépé entendit le bruit, l'imperceptible et lointain grincement de sabots de cheval sur le gravier. Et il entendit autre chose, un hurlement aigu et plaintif de chien.

Pépé prit son fusil de la main gauche et se coula dans la brousse aussi silencieusement que l'avait fait le lion. Dans la nuit qui allait s'épaississant, il grimpa, plié en deux, en direction de l'autre crête. Il ne se leva tout à fait que lorsque les ténèbres vinrent. Son énergie fut de courte durée. Dès qu'il fit noir, il tomba sur les rocs et se laissa glisser à genoux sur la pente raide, mais il s'acharnait à grimper et à grimper, s'accrochant aux aspérités de la montagne.

Quand il eut franchi une bonne distance sur le chemin de la montée, il dormit un petit moment. Une lune fantomatique brilla sur son visage et le réveilla. Il se remit debout et reprit son ascension. Cinquante mètres plus loin il s'arrêta et revint sur ses pas, car il avait oublié son fusil. D'un pas lourd il redescendit et farfouilla dans la brousse, mais il ne put retrouver son arme. Finalement, il s'allongea pour se reposer. La poche de mal qu'il avait au creux de l'aisselle s'était faite plus lancinante. Il lui semblait que son bras enflait et se détachait de lui à chaque battement de son cœur. Étant couché, il n'y avait aucune position où son bras alourdi ne pesât contre son aisselle.

Dans un sursaut de bête blessée, Pépé se leva de nouveau, se traîna vers le haut de la crête. De la main gauche il tenait son bras enflé écarté de son corps. Quelques pas de montée, et un instant de repos, et encore quelques pas. À la fin, il s'approcha du sommet. La lune en découpait la croupe dentelée sur le ciel.

Le cerveau de Pépé tournoyait en larges spirales qui s'éloignaient de lui. Il s'affala sur le sol et se tint immobile. L'arête n'était plus maintenant qu'à quelques centaines de pieds plus haut.

La lune se déplaça sur le ciel. Pépé se tourna à demi sur le dos. Sa langue voulut former des mots mais un chuintement épais fut tout ce qui sortit de ses lèvres.

Quand vint l'aube, Pépé se hissa sur ses pieds. Son regard était redevenu lucide. Il haussa son bras encombrant et gonflé devant lui et considéra la blessure enflammée. La ligne noire montait du poignet à l'aisselle. D'un geste automatique il chercha dans sa poche le grand couteau noir, mais il n'était pas là. Ses yeux scrutèrent le sol. Il ramassa un caillou plat et tranchant et gratta la plaie, scia dans la chair orgueilleuse puis pressa pour faire sortir les grosses gouttes de jus vert. Instantanément il rejeta la tête en arrière et se mit à geindre comme un chien. Tout son côté droit frissonnait de douleur, mais la douleur lui éclairait la tête.

Dans la lumière grise, il gravit le dernier talus jusqu'au faîte, puis se traîna sur le ventre par-dessus un alignement de rochers derrière lesquels il se cacha. Au-dessous de lui s'étalait un canyon exactement semblable au précédent, sans eau, désolé. Il n'y avait pas d'étendue plate, ni de chênes, pas même de brousse un peu fournie dans le fond. Et de l'autre côté, une crête escarpée se dressait, revêtue d'une mince couche de sauge desséchée, jonchée d'éclats de granit. La pente était parsemée d'excroissances rocheuses géantes et sur l'arête, les dents de granit se détachaient contre le ciel.

Le jour nouveau était lumineux, maintenant. La flamme du soleil franchit la crête et tomba sur Pépé qui gisait par terre. Sa chevelure noire et raide était jonchée de brindilles et de toiles d'araignées. Ses yeux étaient retirés à l'intérieur de sa tête. Entre ses lèvres apparaissait le bout de sa langue noire.

Il se mit sur son séant, tira son grand bras sur ses genoux et le dorlota, dans un balancement de tout son corps, avec des gémissements sourds dans la gorge. Il renversa la tête et regarda le ciel pâle. Un grand oiseau noir tournoyait presque hors de vue, et très loin, sur la droite, un autre se rapprochait en vol plané.

Il leva la tête pour écouter, car du fond de la vallée dont il venait de franchir la crête, un bruit familier avait frappé son oreille ; c'était le jappement criard d'une meute excitée et fiévreuse sur une piste.

Pépé baissa vivement la tête. Il essaya de parler à mots rapides, mais ses lèvres n'émirent qu'un sifflement épais. De la main gauche, il traça sur sa poitrine une croix saccadée. Il dut se démener longtemps pour se mettre debout. Lentement, mécaniquement, il rampa jusqu'au faîte d'un gros rocher qui dominait la crête. Une fois là, il se dressa lentement, vacillant sur ses jambes, et se tint debout. Tout en bas, il apercevait la tache sombre de la brousse où il avait dormi. Il s'affermir sur ses pieds et resta planté là, noir sur le ciel du matin.

Un crissement retentit à ses pieds. Un morceau de pierre vola en l'air, et une balle vrombit et alla s'éteindre dans la gorge voisine. L'écho du craquement sourd remonta de la vallée. Pépé regarda un moment en bas, puis il se redressa.

Son corps se rejeta violemment en arrière. Sa main gauche s'agita faiblement vers sa poitrine. Le deuxième craquement retentit d'en bas. Pépé bascula et dégringola du rocher. Son corps porta et roula, roula sur la pente, déclenchant une petite avalanche. Et quand il s'arrêta enfin contre un buisson, l'avalanche coula doucement et recouvrit sa tête.

LE PONEY ROUGE

I

LE CADEAU

Au lever du jour, Billy Buck surgit de la baraque et resta un moment sous la véranda à regarder le ciel. C'était un petit homme large aux jambes arquées avec une moustache de morse, des mains carrées à la paume renflée et musclée. Ses yeux contemplatifs étaient d'un gris aqueux et ses cheveux, pleins d'épis et délavés par les intempéries, s'échappaient de son chapeau Stetson. Billy n'avait pas fini d'enfoncer sa chemise dans son pantalon de coutil bleu, quand il parut sur le seuil. Il déboucla sa ceinture et la resserra. La ceinture montrait, par les petites traces luisantes d'usure en face de chaque trou, l'accroissement graduel du ventre de Billy sur une période de plusieurs années. Quand il eut vu le temps qu'il faisait, Billy vida chacune de ses narines en obstruant l'autre avec son index et en soufflant violemment. Puis il se dirigea vers la grange en se frottant les mains. Il étrilla et brossa deux chevaux de selle dans les stalles, sans cesser de leur parler d'une voix calme ; il avait à peine fini quand le triangle de métal de la maison d'habitation se mit à sonner. Billy planta l'étrille dans la brosse, les posa sur la barre et s'en alla déjeuner. Il avait agi si délibérément et avait perdu si peu de temps que, lorsqu'il arriva à la maison, M^{me} Tiflin sonnait encore du triangle. Elle le salua de sa tête grise et rentra dans la cuisine. Billy Buck s'assit sur l'escalier car il n'était qu'un vacher et il n'aurait pas été correct qu'il arrivât le premier dans la salle à manger. Il entendit dans la maison M. Tiflin qui tapait du pied pour enfoncer ses bottes.

Le tintamarre aigu du triangle mit en mouvement le jeune Jody. Ce n'était qu'un petit garçon de dix ans avec des cheveux comme de l'herbe jaune et poussiéreuse, des yeux gris timides et polis, une bouche qui remuait quand il pensait. Le triangle le tira de son sommeil. Il ne lui serait pas venu à l'esprit de désobéir à sa note discordante. Il ne l'avait jamais fait ; personne à sa connaissance ne l'avait jamais fait. Il écarta de ses yeux ses cheveux emmêlés et se dépouilla de sa chemise de nuit. En un moment il fut habillé... chemise de coton bleue et salopette. L'été était avancé, si bien qu'il n'avait naturellement pas à s'embarrasser de chaussures. Dans la cuisine il attendit que sa mère quittât l'évier pour retourner au fourneau. Alors il se lava et passa ses doigts dans ses cheveux mouillés pour les rejeter en arrière. Sa mère se tourna brusquement vers lui quand il quitta l'évier. Jody détourna timidement son regard.

— Il faudra que je te coupe les cheveux avant peu, dit sa mère. Le déjeuner est sur la table. Vas-y pour que Bill puisse venir.

Jody s'assit à la longue table recouverte d'une toile cirée blanche si souvent lavée que la trame apparaissait par places. Les œufs poêlés s'alignaient dans le plat. Jody mit trois œufs dans son assiette et y ajouta trois épaisses tranches de lard croustillant. Il gratta avec soin pour ôter une tache de sang d'un des jaunes d'œufs.

Billy Buck entra d'un pas lourd.

— Ça ne te fera pas de mal, expliqua Billy. C'est simplement une marque laissée par le coq.

Le père de Jody, grand et sévère, entra alors et au bruit du plancher Jody reconnut qu'il portait des bottes, mais il regarda quand même sous la table pour en être sûr. Son père éteignit la lampe à pétrole au-dessus de la table, car la lumière du matin entraient maintenant largement par les fenêtres.

Jody ne demanda pas où son père et Billy Buck devaient aller à cheval ce jour-là, mais il aurait voulu pouvoir aller avec eux. Son père était un homme strict en matière de discipline. Jody lui obéissait en tout sans poser de question d'aucune sorte. Carl Tiflin s'assit et saisit le plat d'œufs.

— Les vaches sont prêtes à partir, Billy ? demanda-t-il.

— Dans l'enclos du bas, dit Billy. Je pourrais aussi bien les emmener tout seul.

— Sûr que vous le pourriez. Mais un homme a besoin de compagnie. À part ça, vous avez le gosier plutôt sec.

Carl Tiflin était jovial ce matin-là.

La mère de Jody passa sa tête à la porte.

— À quelle heure penses-tu rentrer, Carl ?

— Je ne peux pas dire. Il faut que je voie des gens à Salinas. Je pourrais bien ne rentrer qu'à la nuit.

Les œufs, le café, les gros biscuits disparurent rapidement. Jody suivit les deux hommes dehors. Il les regarda monter à cheval, faire sortir de l'enclos six vieilles vaches laitières et gravir la colline en direction de Salinas. Ils allaient vendre les vieilles vaches à la boucherie.

Quand ils eurent disparu derrière la crête, Jody monta à flanc de colline derrière la maison. Les chiens arrivèrent au trot du coin de la maison en arrondissant le dos et en faisant une affreuse grimace de plaisir. Jody leur caressa la tête... Doubletree Mutt, avec sa grosse queue épaisse et ses yeux jaunes, et Smasher, le berger, qui avait tué un coyote et perdu une oreille dans l'affaire. La seule bonne oreille qui restait à Smasher se dressait beaucoup plus haut que n'aurait dû faire une oreille de colley. Billy Buck disait que c'était toujours comme ça. Après leurs démonstrations exubérantes, les chiens baissèrent le nez vers le sol d'un air affairé et coururent en avant, se retournant de temps en temps pour s'assurer que le gamin arrivait. Ils traversèrent la basse-cour et virent les cailles qui mangeaient avec les poulets. Smasher pourchassa un peu les poulets afin de ne pas perdre sa forme pour le cas où il aurait un jour des moutons à garder. Jody continua son chemin à travers le grand potager où les maïs verts étaient plus hauts que sa tête. Les courges à vaches étaient vertes et encore petites. Il atteignit la bordure broussailleuse de sauge où l'eau froide de la source s'écoulait par un tuyau dans un baquet rond en bois. Il se pencha et but tout contre le bois vert de mousse où l'eau avait meilleur goût. Puis il se retourna et regarda vers le ranch, la maison basse blanchie à la chaux bordée de géraniums rouges et la longue baraque près du cyprès où Billy Buck habitait seul. Jody pouvait voir le grand chaudron noir sous le cyprès. C'est là-dedans qu'on ébouillantait les cochons. Le soleil, s'élevant maintenant au-dessus des crêtes, enflammait la chaux blanche des maisons et des granges et faisait briller doucement l'herbe humide. Derrière lui, dans la haute broussaille de sauge, les oiseaux s'enfuyaient en piétant à grand bruit parmi les feuilles mortes ; les écureuils poussaient leur cri perçant sur les coteaux. Jody considérait les bâtiments de la ferme. Il sentait de l'incertitude dans l'air, l'impression d'un changement et d'une perte, en même temps que du gain de choses nouvelles et inusitées. À flanc de colline, deux gros busards noirs planaient près du sol et leurs ombres glissaient vite et sans heurts en avant d'eux. Quelque animal était mort dans le voisinage. Jody le savait. Ce pouvait être une vache comme ce pouvait être les reliefs d'un lapin. Les busards ne font fi de rien. Jody les détestait comme les déteste tout ce qui est honnête, mais il savait qu'il ne faut pas leur faire du mal car ils débarrassent des charognes.

Au bout d'un moment le gamin redescendit la colline en flânant. Les chiens l'avaient abandonné depuis longtemps et s'étaient enfoncés dans la broussaille pour s'occuper à leur façon. Il repassa par le jardin potager où il s'arrêta un instant pour écraser un melon musqué vert à coups de talons, mais il n'éprouva aucun plaisir à le faire. Ce n'était pas bien, il le savait parfaitement. Il amoncela un peu de terre avec ses pieds pour cacher les débris du melon.

Quand il fut rentré à la maison, sa mère se pencha sur ses mains rugueuses pour inspecter ses doigts et ses ongles. Cela ne servait pas à grand-chose de le faire propre pour l'envoyer à l'école, car il pouvait arriver trop de choses en route. Elle soupira en voyant les crevasses noires de ses doigts, puis elle lui donna ses livres et son déjeuner et le mit en route pour parcourir les quinze cents mètres qui le séparaient de l'école. Elle remarqua que sa bouche marchait beaucoup ce matin-là.

Jody commença son voyage. Il emplit ses poches de petits morceaux de quartz blanc qu'il trouva sur la route et de temps en temps il en lançait un contre un oiseau ou quelque lapin qui s'était trop attardé à se chauffer au soleil. Au croisement de routes, passé le pont, il rencontra deux amis et tous trois poursuivirent ensemble leur chemin vers l'école, en faisant des enjambées ridicules et en se conduisant un peu comme des idiots. L'école n'avait commencé que depuis deux semaines. Il subsistait encore un esprit de révolte parmi les élèves.

Il était quatre heures de l'après-midi lorsque Jody, parvenu au sommet de la colline, revit le ranch. Il chercha des yeux les chevaux de selle mais l'enclos était vide. Son père n'était pas encore de retour. Alors il rentra sans hâte faire ses corvées de l'après-midi. À la maison, il trouva sa mère assise sous la véranda en train de reprendre des chaussettes.

— Il y a deux beignets pour toi dans la cuisine, dit-elle.

Jody se glissa dans la cuisine et revint, la moitié d'un beignet déjà mangée, avec la bouche pleine. Sa mère lui demanda ce qu'il avait appris à l'école ce jour-là, mais elle n'écouta pas la réponse à demi étouffée par le beignet. Elle interrompit :

— Jody, ce soir, tâche de remplir le coffre à bois comme il faut. Hier soir tu as entrecroisé les bûches et il n'était rempli qu'à moitié. Tu poseras les bûches à plat ce soir. Et autre chose, Jody : il y a des poules qui cachent leurs œufs ou alors ce sont les chiens qui les mangent. Tu chercheras dans l'herbe pour voir si tu ne trouves pas de nids.

Jody, tout en continuant à manger, sortit pour faire ses corvées. Il vit les cailles descendre pour manger avec les poules quand il leur jeta le grain. Pour une raison ou pour une autre, son père était fier de voir les cailles venir là. Il ne permettait pas qu'on tire un coup de feu près de la maison de peur de les faire fuir.

Quand le coffre à bois fut plein, Jody prit sa carabine de vingt-deux et monta à la source froide en bordure des broussailles. Il but de nouveau, puis pointa son arme sur toutes sortes de choses, rochers, oiseaux en plein vol, sur le grand chaudron noir à cochons du cyprès, mais il ne tira point car il n'avait pas de cartouches et n'en aurait pas avant l'âge de douze ans. Si son père l'avait vu viser la maison avec sa carabine, il aurait ajourné les cartouches d'un an de plus. Jody s'en souvint et cessa de viser vers le bas de la colline. C'était assez d'avoir à attendre les cartouches pendant deux ans. Presque tous les présents que lui faisait son père étaient donnés avec des réserves qui leur ôtaient quelque peu leur valeur. C'était de bonne discipline.

Le souper dut attendre le retour du père jusqu'à la nuit. Quand enfin il rentra avec Billy Buck, Jody perçut la délicieuse odeur d'eau-de-vie de leur haleine. Il se réjouit intérieurement car son père lui parlait quelquefois quand il sentait l'eau-de-vie, quelquefois même il racontait ce qu'il avait fait à l'époque sauvage où il était enfant. .

Après le souper, Jody s'assit devant la cheminée, ses yeux timides et polis cherchant les coins de la pièce, et il attendit que son père exprimât ce qu'il renfermait en lui-même, car Jody savait qu'il avait une nouvelle quelconque à annoncer. Mais il fut déçu. Son père pointa vers lui un doigt sévère.

— Tu ferais bien d'aller au lit, Jody. J'aurai besoin de toi demain matin.

Ce n'était pas si mal. Jody aimait faire ce qu'il avait à faire du moment que cela sortait de la routine. Il regarda le plancher et il remua la bouche avant de formuler une question :

— Qu'est-ce qu'on fait demain matin ? On tue un cochon ? demanda-t-il doucement.

— Ne t'occupe pas. Va donc te coucher.

Une fois la porte fermée derrière lui, il entendit le rire étouffé de son père et de Billy Buck et il sut qu'il s'agissait de quelque farce. Et plus tard, quand il fut couché, en essayant de distinguer des mots à travers le murmure venant de l'autre pièce, il entendit son père protester :

— Mais, Ruth, il ne m'a pas coûté cher !

Jody entendit le chat-huant qui chassait des souris près de la grange, et il entendit aussi une branche d'arbre fruitier qui faisait *tap tap tap* contre la maison. Une vache meuglait quand il s'endormit.

Quand le triangle résonna le lendemain matin, Jody s'habilla encore plus vite que d'habitude. Dans la cuisine, tandis qu'il se débarbouillait et qu'il peignait ses cheveux en arrière, sa mère l'interpella d'un ton irrité :

— Ne sors pas sans avoir un bon petit déjeuner dans le corps.

Il entra dans la salle à manger et s'assit à la longue table blanche. Il prit une crêpe fumante dans le plat, disposa dessus deux œufs à la poêle qu'il recouvrit d'une autre crêpe et écrasa le tout avec sa fourchette.

Son père et Billy Buck entrèrent. Jody reconnut au son de leurs pas qu'ils portaient tous deux des chaussures à talons plats, mais il lança un coup d'œil sous la table pour s'en assurer. Son père éteignit la lampe à pétrole, car le jour était arrivé ; il avait un air sévère et disciplinaire, mais Billy ne regardait pas du tout Jody. Il évitait le timide regard interrogateur de l'enfant et trempait une tranche entière de pain grillé dans son café.

Carl Tiflin dit d'un ton rude :

— Tu viendras avec nous après le déjeuner !

Jody eut alors du mal à avaler, car il sentait une sorte de fatalité dans l'air. Quand Billy eut incliné sa soucoupe pour aspirer le café qui avait débordé dedans et qu'il eut essuyé ses mains à son pantalon, les deux hommes se levèrent de table et sortirent ensemble dans la lumière du matin et Jody les suivit respectueusement à quelques pas.

Il essayait d'empêcher son esprit de courir devant, de le forcer à rester complètement immobile.

Sa mère appela :

— Carl ! Tâche que ça ne l'empêche pas d'aller à l'école !

Ils passèrent devant le cyprès d'où pendait une grosse branche sur laquelle on débitait les cochons, et devant le chaudron de fer noir ; il ne s'agissait donc pas de tuer un cochon. Le soleil brillait au-dessus de la colline. Les arbres et les bâtiments jetaient des ombres allongées et noires. Ils prirent un raccourci à travers un champ de chaume pour gagner la grange. Le père de Jody ouvrit le loquet de la porte et ils entrèrent. Ils avaient marché le soleil dans les yeux en venant. La grange était noire comme la nuit par contraste et pleine de la chaleur du foin et des bêtes. Le père de Jody se dirigea vers l'unique box.

— Viens ici ! ordonna-t-il.

Jody commençait à pouvoir distinguer les choses. Il regarda dans le box, puis recula vivement.

Un tout jeune poney rouge le regardait du box. Ses oreilles étaient tendues en avant et il y avait dans ses yeux une flamme de rébellion. Sa robe était épaisse et rude comme la fourrure d'un airedale et sa crinière était longue et emmêlée. La gorge de Jody se contracta et sa respiration se fit brève.

— Il a besoin d'un bon pansage, dit son père, et si jamais je m'aperçois que tu ne le nourris pas ou que tu laisses son écurie sale, je le vends à la minute même.

Jody ne put pas supporter de regarder plus longtemps les yeux du poney. Il abaissa son regard sur ses mains pendant un moment et il demanda très timidement :

— À moi ?

Personne ne lui répondit. Il allongea la main vers le poney. Les naseaux gris s'approchèrent, reniflant bruyamment, puis les lèvres se retirèrent en arrière et les dents robustes se refermèrent sur les doigts de Jody. Le poney secoua la tête de haut en bas et sembla rire amusé. Jody regarda ses doigts meurtris.

— Eh ben, dit-il avec fierté, eh ben, pour ce qui est de mordre, il sait mordre.

Les deux hommes éclatèrent de rire, passablement soulagés. Carl Tiflin sortit de la grange et monta à flanc de colline pour être seul, car il était embarrassé, mais Billy Buck resta. Il était plus facile de parler à Billy Buck. Jody demanda de nouveau :

— À moi ?

Billy prit un ton professionnel.

— Bien sûr ! C'est-à-dire, si tu t'occupes de lui et si tu le dresses comme il faut. Je te montrerai. Ce n'est qu'un poulain. Tu ne pourras pas le monter d'ici quelque temps.

Jody avança de nouveau sa main meurtrie et, cette fois, le poney rouge se laissa caresser les naseaux.

— Il faudrait que j'aie une carotte, dit Jody. Où est-ce qu'on l'a eu, Billy ?

— Acheté à une vente aux enchères, expliqua Billy. Un cirque qui n'avait plus le rond à Salinas, et qui avait fait des dettes. Le shérif vendait le matériel.

Le poney allongea le nez et secoua la tête pour écarter son toupet de ses yeux sauvages. Jody gratta un peu le nez. Il dit doucement :

— Y a pas de... de selle ?

Billy Buck se mit à rire.

— J'avais oublié. Viens.

Dans la sellerie, il décrocha une petite selle de maroquin rouge.

— Ce n'est qu'une selle de parade, dit Billy Buck avec mépris. C'est pas pratique pour la brousse, mais c'était pas cher à la vente.

Jody ne pouvait pas prendre sur lui de regarder la selle non plus et il ne pouvait pas dire un mot. Il caressa le cuir rouge luisant du bout des doigts et au bout d'un long moment il dit :

— Ça fera joli quand même sur lui. — Il pensa aux choses les plus grandioses et les plus jolies qu'il connaissait. — S'il n'a pas encore de nom, je crois que je l'appellerai Montagnes Gabilan, dit-il.

Billy comprenait ce qu'il éprouvait.

— C'est un nom un peu long. Pourquoi que tu l'appelles pas simplement Gabilan ? Ça veut dire faucon. Ça lui irait bien comme nom.

Billy se sentait content.

— Si tu veux ramasser les crins de la queue, je pourrais peut-être te faire une corde en crins un de ces jours. Ça pourrait te servir de fouet.

Jody voulait retourner au box.

— Est-ce que je pourrai l'emmener à l'école, tu crois..., pour le montrer aux copains ?

Mais Billy secoua la tête.

— Il n'est même pas encore dressé au licol. On a eu du mal pour l'amener ici. Il a presque fallu le traîner. Tu ferais bien d'y aller, à l'école, en attendant.

— J'amènerai les copains ici pour le voir, cet après-midi, dit Jody.

Six gamins arrivèrent par la colline l'après-midi, en avance d'une demi-heure, courant fort, la tête baissée, besognant des avant-bras, la respiration sifflante. Ils passèrent en coup de vent près de la maison et coupèrent à travers le champ de chaume vers la grange. Et là, ils restèrent plantés gauchement devant le poney, puis regardèrent Jody avec des yeux où perçaient une nouvelle admiration et un nouveau respect. Jusqu'à ce jour, Jody avait été un petit garçon habillé d'une salopette et d'une chemise bleue..., plus calme que la plupart des autres, soupçonné même d'être un peu couard. Et maintenant, il n'était plus le même. Du fond d'un millier de siècles, ils tiraient l'antique admiration du piéton pour le cavalier. Ils savaient par instinct qu'un homme à cheval est, spirituellement aussi bien que physiquement, plus grand qu'un homme à pied. Ils savaient que Jody avait été miraculeusement soulevé hors de toute égalité avec eux et avait été placé au-dessus d'eux. Gabilan sortit la tête de son box et les flaira :

— Pourquoi que tu montes pas dessus ? criaient les enfants. Pourquoi que t'as pas tressé des rubans dans sa queue comme à la foire ? Quand que c'est que tu monteras dessus ?

Jody ne se sentait plus d'orgueil. Il éprouvait lui aussi la supériorité du cavalier.

— Il n'est pas assez vieux. Personne ne pourra le monter pendant longtemps. Je vais l'entraîner à la longe. Billy Buck me montrera comment il faut faire.

— Oh ! On peut même pas le mener un peu par la bride ?

— Il n'est même pas dressé au licol, dit Jody.

Il désirait être complètement seul le jour où il sortirait le poney pour la première fois.

— Venez voir la selle.

Ils éprouvèrent un tel choc à la vue de la selle de maroquin rouge qu'ils restèrent sans voix, incapables d'émettre le moindre commentaire.

— Ce n'est pas très commode dans la brousse, expliqua Jody, mais ça fera joli sur lui. Je monterai peut-être à poil quand j'irai dans la brousse.

— Comment tu feras pour encorder une vache si t'as pas de corne de selle ?

— Peut-être que je prendrai une autre selle pour tous les jours. Mon père pourrait avoir besoin de moi pour l'aider au troupeau.

Il leur fit tâter la selle rouge et leur montra la chaînette de cuivre qui servait de sous-gorge à la bride et le gros bouton de cuivre sur chaque tempe, à la jointure du frontal et de la têtère. Tout cela était trop prodigieux. Il leur fallut s'en aller au bout de peu de temps et chaque gamin chercha dans sa tête parmi ses richesses un objet de séduction digne d'être offert en échange de la permission de monter le poney quand le temps serait venu.

Jody fut content quand ils furent partis. Il prit la brosse et l'étrille au mur, abaissa la barrière du box et y entra prudemment. Les yeux du poney étincelèrent et il se déplaça légèrement, se préparant à ruer. Mais Jody lui toucha l'épaule et frotta son encolure arquée, comme il avait toujours vu faire à Billy Buck, en chantonnant d'une voix grave : « Là... à... à, petit. » Le poney se détendit peu à peu. Jody l'étrilla et le brossa jusqu'à ce qu'il y eût un tas de poils morts par terre dans l'écurie et que la robe du poney eût pris un profond reflet rouge. Chaque fois que c'était fini, il trouvait que ç'aurait pu

être mieux fait. Il tressa la crinière en une douzaine de petites nattes, il tressa aussi le toupet, puis il défait les tresses et redonna un coup de brosse pour lisser le crin.

Jody n'entendit pas sa mère entrer dans la grange. Elle était en colère quand elle entra, mais en voyant Jody panser le poney, elle sentit une curieuse fierté monter en elle.

— As-tu oublié le coffre à bois ? demanda-t-elle gentiment. La nuit va bientôt tomber et il n'y a pas un morceau de bois à la maison, et les poulets n'ont pas mangé.

Jody posa vivement son attirail.

— J'ai oublié, m'dame.

— Enfin, désormais tu feras ton travail d'abord. Comme ça, tu n'oublieras pas. Je crois que tu oublieras pas mal de choses maintenant, si je ne te tiens pas à l'œil.

— Est-ce que je peux prendre des carottes au jardin pour lui, m'dame ?

Il lui fallut réfléchir à cela.

— Oh !... Je pense que oui, à condition de ne prendre que les grosses dures.

— Les carottes, c'est bon pour le poil, dit-il, et elle ressentit de nouveau cette curieuse bouffée de fierté.

Jody n'attendait plus que le triangle le fît sortir du lit, depuis l'arrivée du poney. Il prit l'habitude de se couler hors du lit avant même que sa mère ne fût réveillée, de passer ses vêtements et d'aller sans bruit à la grange, voir Gabilan. Par les calmes matins gris où la terre, les broussailles, les maisons, les arbres étaient argentés et noirs comme un négatif photographique, il se glissait vers la grange en passant devant les pierres endormies et devant le cyprès endormi. Les dindons perchés dans l'arbre, hors d'atteinte des coyotes, glougloutaient dans leur sommeil. Les champs brillaient d'un éclat gris givré et dans la rosée les coulées des lapins et des mulots ressortaient nettement. Les bons chiens sortaient tout raides de leur niche, le poil hérissé et un grognement profond dans la gorge. Puis ils reconnaissaient l'odeur de Jody et leurs queues raides se redressaient et s'agitaient en manière de salut – Doubletree Mutt, à la grosse queue épaisse, et Smasher, l'apprenti berger – puis ils retournaient paresseusement à leur lit bien chaud.

Ce fut une époque étrange et une étape mystérieuse ; pour Jody..., le prolongement d'un rêve. Dans les premiers temps qu'il eut le poney, il aimait à se torturer lui-même durant le trajet en se disant que Gabilan ne serait plus dans son écurie, et, pis encore, n'y avait jamais été. Et il se forgeait d'autres petits tourments délicieux. Il se représentait la selle rouge trouée et déchiquetée par les rats, et la queue de Gabilan devenue maigre comme de la vieille ficelle, à force d'être grignotée par les souris. Régulièrement il se mettait à courir avant d'être arrivé à la grange. Il soulevait le loquet rouillé et il entra, mais, aussi précautionneusement qu'il ouvrît la porte, Gabilan le regardait toujours par-dessus la barrière du box et hennissait doucement en tapant de son pied de devant, tandis que dans ses yeux luisaient deux grandes étincelles rouges comme des tisons de chêne.

Parfois, si les chevaux de travail devaient servir ce jour-là, Jody trouvait Billy Buck dans la grange, en : train de les panser et de les harnacher. Billy restait à côté de lui à regarder longuement Gabilan et il racontait à Jody bien des choses sur les chevaux. Il lui expliquait qu'ils avaient terriblement peur pour leurs pieds, si bien qu'il fallait prendre pour habitude de leur lever la patte et de tapoter le sabot et le paturon pour chasser leur terreur. Il disait à Jody combien les chevaux aiment la conversation. Il fallait qu'il parle tout le temps au poney et qu'il lui dise les raisons de tout. Billy n'était pas sûr qu'un cheval comprenne tout ce qu'on lui disait, mais il était impossible de savoir à partir de quel point il ne comprenait plus. Un cheval ne donnait jamais un coup de pied si quelqu'un qu'il aimait lui expliquait les choses. Billy pouvait donner des exemples, d'ailleurs. Il avait vu, entre autres, un cheval à moitié mort de fatigue redevenir tout fringant quand on lui avait dit qu'il était presque arrivé à destination. Et

il avait connu un cheval paralysé de frayeur qui s'était ressaisi quand son cavalier lui avait dit quelle était la chose qui l'effrayait. Tout en parlant le matin, Billy Buck coupait une vingtaine ou une trentaine de brins de paille d'égale longueur et les piquait au ruban de son chapeau, de façon que, si l'envie le prenait, durant la journée, de se curer les dents ou simplement de mâchonner quelque chose, il n'avait qu'à lever la main pour en tirer un.

Jody écoutait attentivement, car il savait, et tout le pays savait, que Billy Buck s'y connaissait comme pas un en chevaux. Son cheval à lui était un carcan rogneux avec la tête en marteau, mais il gagnait presque toujours le premier prix aux concours de cow-boys. Billy attrapait un bouvillon au lasso, faisait une demi-clef double autour de la corne de sa selle avec sa *riata* et mettait pied à terre, et alors son cheval manœuvrait le bouvillon, comme un pêcheur à la ligne manœuvre un poisson, en maintenant la corde tendue jusqu'à ce que le bouvillon tombât ou fût vaincu.

Chaque matin, quand Jody avait fini d'étriller et de brosser le poney, il abaissait la barrière du box et Gabilan, passant devant lui, courait jusqu'à la porte de la grange et sortait dans l'enclos. Il galopait et galopait tout autour, et parfois il sautait en avant et se recevait sur ses pattes raidies. Il s'arrêtait en frissonnant, les oreilles dressées en avant, les yeux roulant si fort qu'on en voyait le blanc, faisant semblant d'être effrayé. Finalement, il allait au pas vers l'abreuvoir en s'ébrouant et plongeait son nez dans l'eau jusqu'aux naseaux. Alors Jody était fier, car il savait que c'était un moyen de juger un cheval. Un mauvais cheval ne fait qu'effleurer l'eau de ses lèvres, tandis qu'une bête qui a du cœur enfonce tout son nez et toute sa bouche en se laissant juste la place de respirer.

Alors Jody restait là à observer le poney et il voyait des choses qu'il n'avait jamais remarquées sur aucun cheval, les muscles des flancs lisses et mobiles, les saillies des fesses qui se contractaient comme un poing qui se ferme, l'éclat que le soleil mettait sur la robe rouge. Ayant vu des chevaux toute sa vie, Jody ne les avait jamais observés très attentivement jusque-là. Mais maintenant il remarquait les oreilles mobiles qui donnaient une expression, et même des nuances d'expression au visage. Le poney parlait avec ses oreilles. On pouvait savoir exactement ce qu'il éprouvait à propos de tout d'après la façon dont ses oreilles pointaient. Parfois elles étaient raides et dressées et parfois lâches et pendantes. Elles se couchaient en arrière quand il était en colère ou effrayé, elles se dirigeaient en avant quand il était inquiet, curieux ou content ; et leur position exacte indiquait quelle émotion il éprouvait.

Billy Buck tint sa parole. Au début de l'automne, le dressage commença. D'abord ce fut l'exercice au licol, et ce fut le plus dur parce que c'était le premier. Jody tendit une carotte, fit des flatteries et des promesses et tira la corde. Le poney arc-bouta ses pieds comme un baudet quand il sentit la traction. Mais il apprit rapidement. Jody marchait devant et le conduisait à travers tout le ranch. Peu à peu il commença à relâcher la corde jusqu'à ce que le poney le suivît partout où il allait sans être dirigé.

Alors vint l'entraînement à la longe. C'était un travail plus lent. Jody se tenait au milieu d'un cercle, la longe à la main. Il claquait de la langue et le poney commençait au pas à décrire un large cercle, maintenu par la longue corde. Un nouveau claquement de la langue mettait le poney au trot, et un autre encore lui faisait prendre le galop. Avec un bruit de tonnerre, Gabilan faisait des tours et des tours et y prenait un plaisir immense. Puis Jody criait : « Hoh ! » et le poney s'arrêtait. Il ne fallut pas longtemps pour que Gabilan fît tout cela parfaitement. Mais à bien des égards c'était un méchant poney. Il mordait Jody aux jambes et lui écrasait les pieds. De temps à autre, ses oreilles se couchaient en arrière et il lançait une formidable ruade dans la direction du gamin. Chaque fois qu'il avait fait un de ces mauvais tours, Gabilan se calmait et semblait rire sous cape.

Billy Buck travaillait à la corde de crin le soir devant la cheminée. Jody, qui recueillait les crins de la queue dans un sac, s'asseyait près de Billy et le regardait fabriquer lentement la corde, tordre

quelques crins pour en faire un cordon, rouler deux cordons pour en faire une cordelette, et enfin tresser plusieurs cordelettes pour faire la corde. Une fois la corde tressée, Billy la roulait par terre sous son pied pour l'arrondir et la durcir.

Le travail à la longe approcha bientôt de la perfection. Le père de Jody, en voyant le poney s'arrêter, repartir, trotter, galoper, fut un peu contrarié.

— Ça va presque devenir un poney savant ! se plaignit-il. Je n'aime pas les chevaux savants. Ça enlève toute la... dignité d'un cheval de lui apprendre des tours. Enfin, un cheval savant, c'est un peu comme un acteur..., pas de dignité, pas de caractère personnel.

Et son père ajouta :

— Je crois que tu ferais pas mal de l'habituer à la selle avant qu'il soit longtemps.

Jody se précipita dans la sellerie. Depuis quelque temps il mettait la selle sur un cheval de bois et montait dessus. Il changeait et rechangeait la longueur des étrivières, sans jamais arriver à trouver la bonne. Parfois, en selle sur le cheval de bois dans la sellerie, entouré de colliers, d'attelles, de traits pendus autour de lui, Jody chevauchait loin de la pièce. Il tenait sa carabine en travers du pommeau. Il voyait la campagne défiler et il entendait le galop des sabots.

Ce fut un travail délicat de seller le poney pour la première fois. Gabilan arrondit le dos, recula et se débarrassa de la selle avant qu'on pût serrer la sangle. Il fallut la remettre en place maintes et maintes fois avant que le poney l'y laissât. Et le sanglage fut difficile aussi. De jour en jour, Jody serra la courroie un peu plus jusqu'à ce qu'enfin le poney ne se souciât plus du tout de la selle.

Puis ce fut la bride. Billy expliqua comment il fallait prendre un morceau de bois de réglisse en guise de mors jusqu'à ce que Gabilan fût habitué à avoir quelque chose dans la bouche. Billy expliqua :

— Naturellement, on pourrait le dresser à tout ce qu'on voudrait par la force, mais ça ne donnerait pas un aussi bon cheval. Il resterait toujours un peu peureux et il s'en ficherait parce que ça lui plairait.

La première fois que le poney reçut la bride, il lança sa tête de tous côtés et il fit aller sa langue contre le mors à tel point que le sang suinta au coin de ses lèvres. Il essaya d'arracher la têtière en la frottant contre la mangeoire. Ses oreilles pivotaient en tous sens et ses yeux devinrent rouges de peur et de révolte instinctive. Jody se réjouissait car il savait que seuls les chevaux à l'âme vile acceptent le dressage sans réagir.

Et Jody tremblait en pensant au jour où il se mettrait en selle pour la première fois. Le poney le désarçonnerait probablement. Il n'y avait pas de déshonneur à cela. Le déshonneur ne viendrait que s'il ne se relevait pas pour remonter immédiatement. Il rêvait quelquefois qu'il était par terre dans la poussière, qu'il pleurait et qu'il ne pouvait pas se forcer à remonter. La honte de ce rêve durait jusqu'au milieu de la journée.

Gabilan poussait vite. Déjà il avait perdu ses longues pattes de poulain ; sa crinière devenait plus longue et plus noire. Sous les pansages et les brossages constants, sa robe était devenue aussi lisse et brillante qu'une laque rouge orangé. Jody huilait les sabots et les entretenait soigneusement pour les empêcher de se fendre.

La corde de crins était presque finie. Le père de Jody lui donna une vieille paire d'éperons, dont il rapprocha les branches, raccourcit les lanières et remonta les chaînettes pour les mettre à sa taille. Puis un jour, Carl Tiflin lui dit :

— Le poney pousse plus vite que je n’aurais pensé. Je crois que tu pourras le monter pour *Thanksgiving*^[7]. Tu crois que tu te tiendras ?

— Je ne sais pas, dit Jody timidement.

Thanksgiving n’était que dans trois semaines. Il espérait qu’il ne pleuvrait pas, car la pluie tacherait la selle rouge.

Gabilan connaissait et aimait Jody maintenant. Il guettait lorsque Jody traversait le champ de chaume et il accourait à travers le pâturage quand son maître le sifflait. Il y avait une carotte pour lui chaque fois.

Billy Buck donnait et redonnait à Jody des conseils d’équitation.

— Alors, quand tu seras dessus, tu n’as qu’à te cramponner avec les genoux et à ne pas toucher la selle avec tes mains, et si tu es désarçonné, il ne faut pas que ça t’arrête. Aussi fort que soit un homme, il y a toujours un cheval qui peut le flanquer par terre. Tu n’as qu’à regrimper dessus avant qu’il ait le temps de se croire le plus malin. Bientôt, il ne voudra plus te jeter par terre, et bientôt il ne pourra plus te jeter par terre. C’est comme ça qu’il faut faire.

— J’espère qu’il ne pleuvra pas avant, dit Jody.

— Pourquoi ? Tu ne veux pas tomber dans la boue ?

C’était en partie cela, mais aussi il avait peur que, dans la frénésie de ses bonds, Gabilan ne glisse et tombe sur lui, et lui casse la jambe ou la hanche. Il avait déjà vu cela arriver, il avait vu les hommes se tordre par terre comme des vers coupés, et il avait peur de cela.

Il s’exerçait sur le cheval de bois à tenir les rênes dans sa main gauche et un chapeau dans sa main droite. En tenant ses mains ainsi occupées, il ne pourrait pas s’agripper à la corne de la selle s’il se sentait partir. Il n’aimait pas penser à ce qu’il arriverait s’il attrapait la corne. Peut-être que son père ni Billy Buck ne lui parleraient plus jamais tant ils auraient honte. La nouvelle se répandrait et sa mère aurait honte aussi. Et dans la cour de l’école..., c’était trop horrible à envisager.

Il commença à faire porter son poids sur l’étrier lorsque Gabilan était sellé, mais il ne lançait pas sa jambe par-dessus le dos du poney. C’était interdit jusqu’à *Thanksgiving*.

Chaque après-midi, il mettait la selle sur le poney et il la sanglait fort. Le poney apprenait déjà à gonfler son ventre plus que nature pendant qu’on le sanglait et à le laisser se détendre quand les lanières étaient bouclées. Quelquefois Jody le menait à la lisière de la brousse et le faisait boire dans le baquet rond vert et quelquefois il le menait à travers le champ de chaume jusqu’au sommet de la colline d’où l’on pouvait voir la ville toute blanche de Salinas, les champs géométriques de la grande vallée et les chênes rognés par les moutons. De temps à autre, ils s’enfonçaient dans le fourré et parvenaient à de petites clairières circulaires si bien encloses que l’univers disparaissait et qu’il ne restait de l’ancienne vie que le ciel et le cercle de broussailles. Gabilan aimait ces sorties et le montrait en tenant sa tête très haute et en palpitant des naseaux. Quand ils revenaient tous deux d’une expédition, ils ramenaient sur eux l’odeur de la sauge douce à travers laquelle ils s’étaient frayé un chemin.

Le temps coulait lentement vers *Thanksgiving*, mais l’hiver vint vite. Les nuages s’abaissaient, planaient toute la journée au-dessus de la terre et balayaient le faîte des collines, et la nuit, les vents faisaient entendre leur sifflement aigu. Toute la journée les feuilles mortes des chênes s’envolaient des arbres et couvraient le sol, et cependant les arbres restaient inchangés.

Jody avait souhaité qu’il ne plût pas avant *Thanksgiving*, mais il plut. La terre brune devint noire et les arbres scintillèrent. Les bouts coupés des chaumes se noircirent de mildiou ; les meules de foin

devinrent grises à force d'être exposées à l'humidité et sur les toits la mousse, qui tout l'été avait été aussi grise que les lézards, prit un jaune-vert éclatant. Durant la semaine de pluie, Jody garda le poney à l'écurie, à l'abri de l'humidité, si ce n'est le petit moment où, rentré de l'école, il le menait prendre de l'exercice et boire à l'abreuvoir de l'enclos du haut. Pas une seule fois Gabilan ne fut mouillé.

Le temps pluvieux continua jusqu'à ce qu'une petite herbe nouvelle apparût. Jody se rendait à l'école en imperméable et courtes bottes de caoutchouc. À la longue, un matin le soleil se leva en brillant. Jody, au travail dans le box, dit à Billy Buck :

— Peut-être que je laisserai Gabilan dans l'enclos en partant pour l'école aujourd'hui.

— Ça lui fera du bien de prendre le soleil, assura Billy. Y a pas un animal qui aime être claquemuré trop longtemps. Ton père et moi nous allons là-bas sur la colline pour débarrasser la source des feuilles mortes.

Billy hocha la tête et se cura les dents avec un de ses petits brins de paille.

— Si la pluie arrive, pourtant..., suggéra Jody.

— Pas probable qu'il pleuve aujourd'hui. Ça a plu tout ce que ça pouvait. – Billy retroussa ses manches et se donna une claque sur le bras. – S'il vient à pleuvoir..., eh ben, un peu de pluie n'a jamais fait de mal à un cheval.

— Écoute, s'il vient à pleuvoir, tu le rentreras, tu veux, Billy ? J'ai peur qu'il attrape froid et que je ne puisse pas le monter quand ça sera le moment.

— Oh, bien sûr ! Je ferai attention à lui si nous rentrons à temps. Mais il ne pleuvra pas aujourd'hui.

Si bien que Jody, en partant pour l'école, laissa Gabilan dehors dans l'enclos.

Billy Buck ne se trompait pas sur grand-chose. Ce n'était pas possible. Mais il se trompa sur le temps ce jour-là. Car, un peu après midi, les nuages se pressèrent au-dessus des collines et la pluie commença à tomber à verse. Jody l'entendit commencer sur le toit de l'école. Il pensa à lever le doigt pour demander la permission d'aller au petit endroit et, une fois dehors, courir à la maison pour rentrer le poney. La punition suivrait promptement, aussi bien à l'école qu'à la maison. Il y renonça et se rassura en pensant que Billy avait affirmé que la pluie ne pouvait pas faire de mal à un cheval. Quand l'école fut enfin finie, il entra en toute hâte à la maison sous la pluie obscure. Les talus de la route déversaient de petites rigoles d'eau boueuse. La pluie obliquait et tourbillonnait sous les rafales de vent froid. Jody trottinait en pataugeant dans la boue sablonneuse de la route.

Du faite de la crête, il vit Gabilan qui se tenait misérablement dans l'enclos. La robe rouge était presque noire et striée d'eau. Il avait la tête basse, la croupe tournée contre la pluie et le vent. Jody arriva en courant, ouvrit brutalement la porte de la grange et y fit entrer le poney en le tenant par son toupet. Puis il trouva un sac de jute, frictionna le poil trempé, ainsi que les jambes et les boulets. Gabilan se laissait faire patiemment, mais il tremblait par rafales, comme le vent.

Quand il eut séché le poney aussi bien qu'il pouvait, Jody alla à la maison chercher de l'eau bouillante dans laquelle il trempa le grain. Gabilan n'avait pas très faim. Il mâchonnait le picotin chaud, mais ça ne l'intéressait pas beaucoup et il continuait à frissonner de temps en temps. Une légère buée s'élevait de son dos humide.

Il faisait presque nuit quand Billy Buck et Carl Tiflin rentrèrent.

— Quand la pluie a commencé, on s'est réfugiés chez Ben Herche, et ça n'a pas cessé de tomber de tout l'après-midi, expliqua Carl Tiflin.

Jody lança à Billy un regard plein de reproches et Billy se sentit coupable.

— Tu as dit qu'il ne pleuvrait pas, accusa Jody.

Billy détourna son regard :

— C'est difficile à dire à cette époque de l'année, dit-il, mais c'était une mauvaise excuse. Il n'avait pas le droit d'être faillible, et il le savait.

— Le poney a été mouillé, il a été trempé jusqu'aux os.

— Tu l'as séché ?

— Je l'ai bouchonné avec un sac et je lui ai donné du grain chaud.

Billy approuva de la tête.

— Tu crois qu'il va s'enrhumer, Billy ?

— Un peu de pluie n'a jamais fait de mal à personne, assura Billy.

Le père de Jody se joignit alors à la conversation et sermonna un peu le gamin.

— Un cheval, dit-il, ce n'est pas quelque chose du genre chien de manchon.

Carl Tiflin haïssait la faiblesse et la maladie et il professait un violent mépris pour les êtres sans défense.

La mère de Jody posa sur la table un plat de biftecks avec des pommes de terre bouillies et de la courge bouillie, répandant un nuage de vapeur dans la pièce. Ils s'assirent pour manger. Carl Tiflin continuait à grommeler sur la débilité qu'on donne aux animaux et aux humains à force de les trop dorloter.

Billy Buck était mal à Taise à cause de son erreur.

— Tu lui as mis une couverture ? demanda-t-il.

— Non. Je n'ai pas pu en trouver. Je lui ai mis des sacs sur le dos.

— On ira le couvrir quand on aura fini de manger, alors.

Billy se sentit plus à l'aise. Quand le père de Jody alla se mettre près du feu et que sa mère commença à laver la vaisselle, Billy prit une lanterne et l'alluma. Jody et lui gagnèrent la grange en pataugeant dans la boue. La grange était obscure, chaude, agréable. Les chevaux mâchaient encore leur foin du soir.

— Tiens la lanterne ! ordonna Billy.

Et il palpa les jambes du poney et éprouva la chaleur des flancs. Il mit sa joue contre le museau gris du poney, puis il tira les paupières vers le haut pour voir les prunelles, souleva les lèvres pour découvrir les gencives et il mit ses doigts dans l'intérieur des oreilles.

— Il n'a pas l'air trop mal fichu, dit Billy. Je vais lui faire une bonne friction.

Alors Billy chercha un sac et frictionna violemment les jambes du poney, puis il frictionna la poitrine et le garrot. Gabilan était étrangement insensible. Il se soumettait patiemment au bouchonnage. À la fin, Billy rapporta de la sellerie une vieille couverture de coton, la jeta sur le dos du poney et l'attacha au cou et au poitrail avec de la ficelle.

— Comme ça, il sera remis demain matin, dit Billy.

La mère de Jody leva les yeux quand il revint à la maison.

— Tu es en retard pour te coucher, dit-elle.

Elle prit le menton de Jody dans sa main dure, écarta de ses yeux ses cheveux emmêlés, et dit :

— Ne t'inquiète pas pour le poney. Il va se remettre. Billy vaut n'importe quel vétérinaire dans le pays.

Jody ne savait pas qu'elle avait vu son inquiétude. Il se dégagea d'elle doucement et alla s'agenouiller devant le feu jusqu'à se brûler le ventre. Une fois qu'il se fut bien rôti, il alla se coucher,

mais ce fut dur d'arriver à dormir. Il se réveilla au bout d'un temps qui lui parut très long. La chambre était obscure, mais il y avait à la fenêtre une teinte grise comme celle qui précède l'aube. Il se leva, trouva sa salopette, chercha les jambes à tâtons, et à ce moment la pendule de l'autre chambre sonna deux heures. Il reposa ses vêtements et se remit au lit. Il faisait grand jour quand il s'éveilla de nouveau. Pour la première fois, il avait dormi malgré la sonnerie du triangle. Il bondit de son lit, passa ses vêtements à la hâte et sortit de la chambre tout en boutonnant sa chemise. Sa mère le suivit des yeux un moment et reprit tranquillement son travail. Elle le couvait d'un regard bienveillant. De temps à autre sa bouche souriait un peu sans que ses yeux en fussent changés le moins du monde.

Jody courut à la grange. À moitié chemin, il entendit le bruit qu'il redoutait, la toux creuse et rauque d'un cheval. Alors, il fonça à toutes jambes. Dans la grange, il trouva Billy Buck auprès du poney. Billy lui massait les jambes de ses fortes mains épaisses. Il leva les yeux et sourit gaiement.

— Il a juste attrapé un petit rhume, dit Billy. Nous le tirerons d'affaire en deux ou trois jours.

Jody regarda la figure du poney. Les yeux étaient à demi clos et les paupières épaisses et sèches. Le coin des yeux était collé par une croûte dure de mucus. Les oreilles de Gabilan pendaient inertes sur les côtés et il avait la tête basse. Jody avança la main, mais le poney ne s'en approcha pas. Il toussa encore et tout son corps se contracta sous l'effort. Un petit écoulement de liquide clair s'échappa de ses naseaux.

Jody regarda Billy Buck.

— Il est terriblement malade, Billy.

— Juste un petit rhume, comme je te l'ai dit, insista Billy. Va prendre quelque chose pour déjeuner et ensuite va-t'en à l'école. Je m'occuperai de lui.

— Mais tu pourrais avoir autre chose à faire. Tu pourrais le quitter.

— Non, je reste là. Je ne le quitterai pas du tout. Demain, c'est samedi. Tu pourras rester avec lui toute la journée.

Billy avait encore failli, et il en ressentait un certain malaise. Il lui fallait soigner le poney maintenant.

Jody retourna à la maison et prit place à table, l'air absent. Les œufs et le lard étaient froids et gras, mais il ne s'en aperçut pas. Il mangea sa ration habituelle. Il ne demanda même pas à rester à la maison au lieu d'aller à l'école. Sa mère repoussa ses cheveux en arrière quand elle vint lui prendre son assiette.

— Billy s'occupera du poney, assura-t-elle.

Il resta hébété toute la journée à l'école. Il ne put répondre à aucune question, ni lire le moindre mot. Il ne put même dire à personne que le poney était malade, car ç'aurait pu le rendre plus malade. Et quand ce fut enfin la sortie de l'école il se dirigea vers la maison avec crainte. Il marchait lentement et laissa les autres gamins le dépasser. Il aurait voulu pouvoir : continuer à marcher sans jamais arriver au ranch.

Billy était dans la grange, comme il l'avait promis, et le poney allait plus mal. Ses yeux étaient maintenant presque fermés et il respirait avec un sifflement aigu par son nez à demi bouché. Une taie couvrait le peu qui restait visible de ses yeux. Il était douteux que le poney pût encore y voir. De temps à autre il s'ébrouait pour dégager son nez, mais cela ne semblait servir qu'à l'obstruer davantage. Jody regardait consterné la robe du poney. Le poil était rude et ébouriffé et semblait avoir perdu tout son ancien lustre. Billy se tenait tranquillement debout à côté du box. Jody redoutait d'interroger, mais il fallait qu'il sache.

— Billy, est-ce que..., est-ce qu'il va aller mieux ?

Billy plaça ses doigts entre les ganaches, sous la mâchoire inférieure du poney et palpa l'endroit.

— Tâte là, dit-il, et il guida les doigts de Jody sur une grosseur volumineuse de l'auge. Quand ça aura encore grossi, je l'ouvrirai et après il ira mieux.

Jody se hâta de détourner le regard, car il avait entendu parler de ce genre de grosseurs.

— Qu'est-ce qu'il a ?

Billy aurait voulu ne pas répondre, mais il le fallait. Il ne pouvait pas être dans son tort trois fois.

— Angine, dit-il brièvement, mais ne t'en fais pas pour ça. Je le tirerai d'affaire. J'en ai vu se remettre qui étaient plus malades que Gabilan. Je vais lui donner une inhalation maintenant. Tu peux m'aider ?

— Oui, dit Jody d'un ton lamentable.

Il suivit Billy dans la chambre au grain et le regarda préparer le sac à inhalation. C'était une longue musette de toile avec des courroies pour passer derrière les oreilles du cheval. Billy la remplit au tiers de son, puis il ajouta deux poignées de houblon séché. Sur cette matière sèche, il versa un peu d'acide phénique et un peu de térébenthine.

— Pendant que je vais mélanger tout ça, tu vas courir à la maison chercher une bouilloire d'eau bouillante, dit Billy.

Quand Jody revint avec la bouilloire fumante, Billy bouclait les courroies derrière la tête de Gabilan et ajustait étroitement la musette à son nez. Alors, par un petit trou ménagé dans le côté du sac, il versa l'eau bouillante sur le mélange. Le poney fit un écart en arrière, tandis qu'un nuage de vapeur épaisse s'élevait, mais ensuite les exhalaisons balsamiques lui montant par le nez pénétrèrent dans ses poumons et la vapeur subtile commença à dégager les voies nasales. Il respirait avec bruit. Ses jambes tremblèrent fébrilement et ses yeux se fermèrent pour se protéger du nuage piquant. Billy versa encore de l'eau et il continua à entretenir le dégagement de vapeur pendant quinze minutes. Enfin, il posa la bouilloire et retira la musette du nez de Gabilan. Le poney avait l'air mieux. Il respirait librement et ses yeux s'ouvraient plus grands qu'auparavant.

— Tu vois comme ça lui fait du bien, dit Billy. Maintenant, on va le réenvelopper dans la couverture. Peut-être qu'il sera presque d'aplomb demain matin.

— Je resterai avec lui cette nuit, suggéra Jody.

— Non. Ne fais pas ça. J'apporterai mes couvertures ici et je les mettrai dans le foin. Tu pourras rester demain pour lui donner une inhalation, s'il en a besoin.

La nuit tombait quand ils rentrèrent à la maison pour souper. Jody ne se rendit même pas compte que quelqu'un d'autre avait donné à manger aux poulets et avait rempli le coffre à bois. Il dépassa la maison et monta jusqu'à la lisière sombre de la brousse et là il but de l'eau au baquet. La source était si froide que cela lui glaça la bouche et qu'un frisson lui parcourut tout le corps. Le ciel était encore clair au-dessus des collines. Il vit un faucon qui volait si haut que le soleil l'éclairait par en dessous et le faisait briller comme une étincelle. Deux merles lui donnaient la chasse dans le ciel, lançant des éclairs quand ils attaquaient leur ennemi. À l'ouest, les nuages s'amoncelaient pour une nouvelle pluie.

Le père de Jody ne dit pas un mot pendant que la famille soupait, mais après que Billy eut pris ses couvertures pour aller dormir dans la grange, Carl Tiflin fit un grand feu dans la cheminée et raconta des histoires. Il dit l'histoire de l'homme sauvage qui courait nu à travers le pays et avait une queue et des oreilles de cheval, et celle des lapins-chats de Moro Cojo qui bondissaient dans les arbres pour attraper les oiseaux. Il évoqua les fameux frères Maxwell qui avaient découvert un filon d'or et qui cachèrent leurs traces si soigneusement qu'ils furent incapables de le retrouver jamais.

Jody était assis les mains sous le menton ; sa bouche marchait nerveusement et son père s’aperçut petit à petit qu’il n’écoutait pas très attentivement.

— Ce n’est pas drôle ? demanda-t-il.

Jody rit poliment et dit :

— Si, m’sieu.

Son père fut alors irrité et vexé. Il ne raconta pas d’autre histoire. Au bout d’un moment, Jody prit une lanterne et alla à la grange. Billy Buck dormait dans le foin et, si ce n’est que sa respiration râlait un peu dans les poumons, le poney semblait beaucoup mieux. Jody resta un petit instant à passer ses doigts sur la robe rouge rugueuse, puis il ramassa la lanterne et retourna à la maison. Quand il fut au lit, sa mère entra dans sa chambre.

— As-tu assez de couvertures ? Ça commence à être l’hiver.

— Oui, m’dame.

— Alors, repose-toi bien cette nuit. – Elle était là indécise, hésitant à sortir. – Le poney ira bien, dit-elle.

Jody était fatigué. Il s’endormit rapidement et ne se réveilla pas avant l’aurore. Le triangle sonna et Billy Buck arriva de la grange avant que Jody ait eu le temps de sortir de la maison.

— Comment va-t-il ? demanda Jody.

Toujours, Billy engloutissait son déjeuner.

— Pas mal. Je vais ouvrir cette grosseur ce matin. Après, il ira mieux peut-être.

Après le déjeuner, Billy sortit son meilleur couteau, un instrument pointu comme une aiguille. Il aiguisa la lame luisante un long moment sur une petite pierre à affûter. Il essaya maintes et maintes fois la pointe et le tranchant sur l’éminence calleuse de la base de son pouce et finalement il les essaya sur sa lèvre supérieure.

En se dirigeant vers la grange, Jody remarqua que l’herbe nouvelle avait levé et que le chaume se fondait de jour en jour parmi les nouvelles pousses vertes d’herbes folles. La matinée était froide et ensoleillée.

Dès qu’il vit le poney, Jody comprit qu’il allait plus mal. Ses yeux étaient fermés et scellés par du mucus desséché. Sa tête pendait si bas que son nez touchait presque la paille de sa litière. On entendait un faible râle à chaque respiration, un râle profond, persévérant.

Billy souleva la tête affaiblie et fit une rapide incision avec son couteau. Jody vit le pus jaune s’écouler. Il maintint la tête en l’air, tandis que Billy épongeait la plaie avec un onguent léger à l’acide phénique.

— Maintenant, il va se trouver mieux, assura Billy. C’est ce poison jaune qui le rend malade.

Jody regarda Billy Buck d’un air incrédule.

— Il est terriblement malade.

Billy réfléchit longtemps à ce qu’il allait dire. Il faillit se décider pour une assurance insouciante, mais il se reprit à temps.

— Oui, il est plutôt malade, dit-il enfin. J’en ai vu de plus bas qui se remettaient. S’il n’attrape pas une pneumonie, nous le tirerons de là. Reste avec lui. S’il va plus mal, tu pourras venir me chercher.

Longtemps après le départ de Billy, Jody resta près du poney, à le gratter derrière les oreilles. Le poney ne secouait pas la tête comme il faisait quand il était bien portant. Le râle de sa respiration devenait de plus en plus creux.

Doubletree Mutt vint regarder dans la grange en agitant sa grosse queue d'une manière provocante, mais Jody fut si exaspéré par son air de bonne santé agressive qu'il ramassa par terre une motte de terre noire durcie et la jeta délibérément sur lui. Doubletree Mutt se sauva en aboyant pour aller lécher sa patte meurtrie.

Au milieu de la matinée, Billy Buck revint et fit une nouvelle inhalation. Jody observa si l'état du poney s'améliorerait cette fois-ci comme la fois précédente. La respiration devint un peu moins pénible, mais il ne releva pas la tête.

Le samedi passa lentement. À la fin de l'après-midi Jody vint à la maison chercher sa literie et se prépara un endroit pour dormir dans le foin. Il ne demanda pas la permission. Il savait par la façon dont sa mère le regardait qu'elle le laisserait faire presque n'importe quoi. Cette nuit-là il laissa brûler une lanterne suspendue à un fil de fer au-dessus du box. Billy lui avait dit de frotter les jambes du poney de temps en temps.

À neuf heures le vent se leva et se mit à hurler autour de la grange. Et en dépit de ses soucis, Jody eut envie de dormir. Il s'enveloppa dans ses couvertures et s'endormit, mais les râles oppressés du poney résonnaient dans ses rêves. Et dans son sommeil il entendit un fracas qui continua jusqu'à ce qu'il s'éveillât. Le vent s'engouffrait dans la grange. Il sauta sur pieds et regarda au bout du passage entre les deux rangées de stalles. La porte de la grange s'était ouverte et le poney n'était plus là.

Il saisit la lanterne et sortit en courant dans la tourmente, et il vit Gabilan qui s'éloignait en se traînant faiblement dans l'obscurité, la tête basse, les pattes se mouvant lentement et mécaniquement. Quand Jody accourut et l'attrapa par le toupet, il se laissa ramener dans son box. Ses râles étaient plus bruyants et un fort sifflement sortait de ses naseaux. Jody ne dormit plus à partir de ce moment. Le sifflement de la respiration du poney se faisait plus violent et plus aigu.

Il fut heureux de voir Billy Buck arriver à l'aube. Billy regarda le poney un moment comme si c'était la première fois qu'il le voyait. Il tâta les oreilles et les flancs.

— Jody, dit-il, il faut que je fasse quelque chose que tu n'as pas besoin de voir. Cours à la maison un instant.

Jody le saisit violemment par l'avant-bras.

— Tu ne vas pas l'abattre ?

Billy lui tapota la main.

— Non. Je vais faire un petit trou dans sa trachée pour qu'il puisse respirer. Son nez est bouché. Quand il sera remis on mettra un petit bouton de cuivre dans le trou pour qu'il respire à travers.

Jody n'aurait pas pu s'éloigner même s'il l'avait voulu. C'était affreux de voir couper la peau rouge, mais infiniment moins horrible que de savoir qu'on la coupait et ne pas être là pour le voir.

— Je reste ici, dit-il douloureusement. Tu es sûr qu'il le faut ?

— Oui. Je suis sûr. Si tu restes, tu pourras tenir sa tête. Si ça ne te rend pas malade, c'est-à-dire.

Le beau couteau fut sorti de nouveau et fut de nouveau affûté avec un soin tout aussi scrupuleux que la première fois, Jody maintint la tête élevée et la gorge tendue, pendant que Billy tâtait ça et là pour trouver le bon endroit. Jody eut un sanglot quand la pointe brillante du couteau disparut dans la gorge. Le poney essaya faiblement de s'écarter, puis il resta tranquille, tremblant violemment. Un sang épais sortit, coula sur le couteau, le long de la main de Billy, dans la manche de sa chemise. La main carrée découpa avec sûreté un trou dans la chair, et le souffle de la respiration jaillit du trou, répandant une

légère écume de sang. Avec l'afflux d'oxygène, le poney prit une vigueur soudaine. Il lança une ruade et essaya de reculer, mais Jody lui maintint la tête basse tandis que Billy tamponnait la nouvelle plaie avec de l'acide phénique. C'était du bon travail. Le sang cessa de couler et l'air était chassé du trou et y était aspiré régulièrement avec un léger bruit de gargouillement.

La pluie apportée par le vent de la nuit commença à tomber sur le toit de la grange. Puis le triangle sonna le petit déjeuner.

— Va déjeuner pendant que je le surveille, dit Billy. Il faut empêcher le trou de se boucher.

Jody sortit lentement de la grange. Il était trop abattu pour raconter à Billy que le vent avait ouvert la porte de la grange et que le poney était sorti. Il sortit dans l'éclat humide du matin et se dirigea vers la maison en marchant dans la boue et en prenant un plaisir pervers à patauger dans chaque flaque. Sa mère le fit manger et lui mit des vêtements secs. Elle ne lui posa pas de questions. Elle semblait savoir qu'il ne pourrait répondre à aucune question. Mais quand il fut prêt à retourner à la grange, elle lui apporta une casserole de farine fumante.

— Donne-lui ça, dit-elle.

Mais Jody ne prit pas la casserole. Il dit :

— Il ne voudra rien manger, et il sortit en courant.

À la grange, Billy lui montra comment fixer une boule de coton à une baguette pour nettoyer le trou de respiration quand le mucus venait à l'obstruer.

Le père de Jody entra dans la grange et se tint avec eux devant le box. À la longue, il s'adressa au gamin.

— Ne ferais-tu pas mieux de venir avec moi ? Je vais en voiture de l'autre côté de la colline.

Jody secoua la tête.

— Tu ferais mieux de venir, et de laisser ça, insista son père.

Billy se tourna vers lui irrité :

— Laissez-le tranquille. Il est à lui ce poney, non ?

Carl Tiflin s'éloigna sans dire un mot de plus. Il était fortement blessé dans ses sentiments.

Toute la matinée, Jody tint la plaie ouverte pour laisser l'air entrer et sortir librement. À midi le poney se coucha, épuisé, sur le flanc en allongeant le nez.

Billy revint.

— Si tu dois rester avec lui cette nuit, tu ferais bien d'aller faire un petit somme, dit-il. Jody quitta la grange d'un air absent. Le ciel s'était éclairci et avait pris une teinte bleue dure et pâle. Partout les oiseaux cherchaient les vers sortis à la surface du sol mouillé.

Jody alla à la lisière des broussailles et s'assit sur le bord du baquet moussu. Il regarda au-dessous de lui la maison, la vieille baraque et le cyprès sombre. Le lieu était familier mais bizarrement changé. Ce n'était plus le lieu lui-même mais un cadre pour les choses qui arrivaient. Un vent froid soufflait maintenant de l'est signifiant que la pluie était passée pour un instant. À ses pieds, Jody voyait les petits bras des herbes nouvelles étalées sur le sol. Dans la boue autour de la source il y avait des milliers de traces de cailles.

Doubletree Mutt arriva du jardin potager en marchant de côté, l'air confus, et Jody, se souvenant de la motte de terre qu'il lui avait lancée, passa son bras autour du cou du chien et l'embrassa sur son large museau. Doubletree Mutt resta assis sagement comme s'il comprenait qu'il se passait quelque événement solennel. Sa grosse queue frappait le sol gravement. Jody arracha du cou de Mutt une tique gonflée qu'il écrasa entre les ongles de ses pouces. C'était un objet répugnant. Il se lava les mains dans l'eau froide de la source.

L'agitation continue du vent mise à part, la ferme était très calme. Jody savait que sa mère ne dirait rien s'il ne rentrait pas pour déjeuner. Au bout d'un petit moment il retourna lentement vers la grange. Mutt se faufila dans sa niche et se mit à gémir doucement tout seul pendant longtemps.

Billy Buck se leva de la caisse où il était assis et déposa le tampon de coton.

Le poney était toujours couché sur le flanc et la plaie de sa gorge aspirait et refoulait l'air comme un soufflet. Quand Jody vit comme le poil était sec et mort, il comprit finalement qu'il n'y avait plus d'espoir pour le poney. Il avait déjà vu ce poil mort à des chiens et à des vaches et c'était un signe certain. Il s'assit lourdement sur la caisse et abaissa la barrière du box. Longtemps il resta les yeux fixés sur la plaie mouvante puis il finit par s'assoupir et l'après-midi passa vite. Juste avant la nuit sa mère apporta une grosse assiettée de ragoût qu'elle lui laissa et repartit. Jody en mangea un peu et quand la nuit fut tombée, il installa la lanterne sur le sol près de la tête du poney de façon à pouvoir surveiller la plaie et la tenir ouverte. Et il s'assoupit de nouveau jusqu'à ce que la fraîcheur de la nuit le réveillât. Le vent soufflait avec rage, apportant avec lui le froid du nord. Jody alla chercher une couverture du lit qu'il avait installé dans le foin et s'en enveloppa. La respiration de Gabilan était enfin calme ; le trou de son cou remuait doucement. Les chouettes volaient dans le grenier à foin en chuintant, en quête de souris. Jody mit ses mains sur sa tête et s'endormit. Dans son sommeil, il eut conscience que le vent augmentait. Il l'entendait battre contre la grange.

Il faisait jour quand il se réveilla. La porte de la grange était large ouverte. Le poney n'était plus là. Il se leva d'un bond et courut dehors dans la lumière du matin.

Les traces du poulain étaient assez nettes, marquées dans la rosée semblable à du givre qui couvrait la jeune herbe, des traces fatiguées avec de petites traînées entre les empreintes des sabots. Elles se dirigeaient vers la brousse à mi-côte de la chaîne de collines. Jody se mit à courir en les suivant. Le soleil scintillait sur les morceaux de quartz blanc coupant qui sortaient du sol çà et là. Comme il suivait la piste bien visible, une ombre coupa son chemin devant lui. Il leva la tête et vit un cercle de busards noirs volant haut dont les lentes évolutions s'abaissaient peu à peu vers le sol. Les oiseaux majestueux disparurent bientôt derrière la crête. Jody se mit alors à courir plus vite, talonné par la panique et la rage. La piste finit par pénétrer dans le fourré et suivit un chemin sinueux parmi les hauts buissons de sauge.

En arrivant au sommet de la crête, Jody était essoufflé. Il s'arrêta en soufflant bruyamment. Le sang battait à ses oreilles. Alors il vit ce qu'il cherchait. Au-dessous de lui, dans une des petites clairières de la brousse, le poney rouge était couché. De loin, Jody put voir les pattes qui s'agitaient lentement et convulsivement. Les busards étaient posés en cercle autour de lui, attendant l'instant de la mort qu'ils connaissaient si bien.

Jody bondit en avant et dégringola la colline. Le sol mouillé amortissait ses pas et le fourré le cachait. Quand il arriva tout était fini. Le premier busard était posé sur la tête du poney et son bec venait de se redresser dégouttant du liquide noirâtre des yeux. Jody bondit au milieu du cercle comme un chat. La confrérie noire se leva comme un nuage, mais le gros busard qui se trouvait sur la tête s'y prit trop tard. Comme il sautillait pour prendre son vol, Jody l'attrapa par le bout de l'aile et le tira au sol ; l'oiseau était presque aussi grand que lui. L'aile restée libre s'écrasa sur son visage avec la force d'une massue mais il tint bon. Les serres s'enfoncèrent dans sa jambe et l'articulation de chacune des ailes frappa sa tête à coups redoublés. Jody, aveuglé, tâtonnait de sa main libre. Ses doigts trouvèrent le cou de l'oiseau qui se débattait. Les yeux rouges le regardèrent en face, calmes, sans peur, féroces ; la tête dénudée tourna de droite et de gauche. Puis le bec s'ouvrit et vomit un jet de liquide putréfié. Jody avança le genou et se laissa tomber sur le grand oiseau. Il maintint le cou au sol d'une main

tandis que l'autre cherchait un morceau de quartz blanc coupant. Le premier coup brisa le bec sur le côté et un sang noir jaillit du coin tordu et parcheminé de la bouche. Jody frappa de nouveau et manqua. Les yeux rouges sans peur le regardaient toujours, impersonnels, dénués d'effroi, détachés. Il frappa encore et encore, jusqu'à ce que le busard fût étendu mort, jusqu'à ce que sa tête ne fût plus qu'une pulpe rouge. Il continuait à frapper l'oiseau quand Billy Buck l'attira en arrière et le serra fortement pour contenir son tremblement.

Carl Tiflin essuya le sang de la figure de l'enfant avec un foulard rouge. Jody était maintenant pâle et calme. Son père poussa le busard du bout du pied.

— Jody, expliqua-t-il, ce n'est pas le busard qui a tué le poney. Tu ne sais pas ça ?

— Je le sais, dit Jody avec lassitude.

Ce fut Billy qui se mit en colère. Il avait soulevé Jody dans ses bras et s'apprêtait à le porter à la maison. Mais il se retourna vers Carl Tiflin.

— Bien sûr qu'il le sait, dit Billy avec fureur. Nom de Dieu ! tout de même, vous ne comprenez donc pas ce que ça lui fait ?

II

LES GRANDES MONTAGNES

Dans la chaleur bourdonnante d'un après-midi de plein été, le petit Jody cherchait distraitement tout autour du ranch quelque chose à faire. Il était allé à la grange, avait lancé des pierres sur les nids d'hirondelles accrochés sous le rebord du toit jusqu'à ce que toutes les petites maisons de boue soient crevées et laissent échapper leur garniture de brins de paille et de plumes souillées. Alors, revenu à la maison du ranch, il amorça un piège à rat avec du vieux fromage et le plaça à un endroit où Doubletree Mutt, le bon gros chien, se ferait pincer le nez. Ce n'était pas une impulsion de cruauté qui incitait Jody à agir ainsi ; il était ennuyé par ce long après-midi de chaleur. Doubletree Mutt vint mettre son nez stupide dans le piège qui se referma dessus, poussa des cris d'agonie et se sauva en boitant, le museau en sang. Quel que fût l'endroit où il était blessé, Mutt boitait. C'était une habitude à lui. Un jour, quand il était jeune, il s'était pris dans un piège à coyote, et depuis il boitait toujours, même quand on le grondait.

Quand Mutt se mit à aboyer, la mère de Jody cria de l'intérieur de la maison :

— Jody ! cesse de torturer ce chien et trouve quelque chose à faire.

Jody se sentit alors honteux, aussi lança-t-il une pierre à Mutt. Puis il prit sa fronde toute chaude sous la véranda et se dirigea vers la lisière du fourré pour essayer de tuer un oiseau. C'était une bonne fronde, garnie d'élastiques, mais bien que Jody eût souvent tiré sur des oiseaux, il n'en avait jamais atteint un seul. Il monta à travers le potager en traînant ses pieds nus dans la poussière. En chemin il trouva le caillou idéal pour sa fronde, rond, légèrement aplati et assez lourd pour vaincre la résistance de l'air. Il le disposa dans la poche de cuir de son arme et reprit son chemin vers le fourré. Ses yeux se rapetissèrent, sa bouche se mit à se mouvoir activement ; pour la première fois de l'après-midi il était attentif. Dans l'ombre des broussailles de sauge, les petits oiseaux s'affairaient ; ils grattaient les feuilles, volaient quelques mètres plus loin sans repos et grattaient encore. Jody tendit les élastiques de sa fronde et avança avec précaution. Une petite grive s'immobilisa, le regarda, et s'accroupit, prête

à s'envoler. Jody s'approcha de biais, déplaçant lentement un pied après l'autre. Quand il fut à six mètres, il leva prudemment sa fronde et visa. Le caillou siffla ; la grive, en s'envolant, rencontra en plein la pierre. Et le petit oiseau s'abattit, la tête fracassée. Jody courut la ramasser.

— Ah ! je t'ai eu, dit-il.

L'oiseau paraissait beaucoup plus petit mort que vivant. Jody ressentit une petite douleur sournoise à l'estomac ; alors il sortit son couteau de poche et coupa la tête de l'oiseau. Puis il le vida et le pluma ; et finalement il jeta le tout dans le fourré. Il se souciait peu de l'oiseau et de sa vie, mais il savait ce que les grandes personnes auraient dit si elles l'avaient vu le tuer ; il avait honte en raison de leur opinion virtuelle. Il décida d'oublier tout cela aussi vite que possible et de ne jamais y faire allusion.

Les collines étaient desséchées en cette saison et les herbes sauvages étaient dorées, mais, à l'endroit où débordait le baquet rond rempli par le tuyau de la source, il y avait une traînée de belle herbe verte, profonde, fraîche, moite. Jody but au baquet moussu et lava ses mains souillées du sang de l'oiseau dans l'eau froide. Puis il s'étendit sur le dos dans l'herbe et considéra les nuages bouffis. En fermant un œil pour supprimer la perspective, il les fit descendre si près qu'il pouvait les atteindre en levant le doigt. Il aidait le vent doux à les pousser dans le ciel ; il lui semblait qu'avec son aide ils couraient plus vite. Il y avait un gros nuage blanc qu'il chassa jusqu'à la cime des montagnes derrière lesquelles il le fit disparaître en appuyant fortement dessus. Jody se demanda ce que le nuage voyait maintenant de l'autre côté. Il s'assit pour mieux voir l'endroit où les grandes montagnes s'entassaient, de plus en plus sombres et sauvages jusqu'au point où elles se terminaient par une crête déchiquetée, très haut vers l'ouest. Montagnes étranges et secrètes ; il se rappela le peu qu'il savait d'elles.

— Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté ? demanda-t-il un jour à son père.

— D'autres montagnes, je pense. Pourquoi ?

— Et de l'autre côté des autres montagnes ?

— D'autres montagnes. Pourquoi ?

— Et toujours d'autres montagnes derrière ?

— Ma foi, non. On finit par arriver à l'océan.

— Mais qu'est-ce qu'il y a dans les montagnes ?

— Rien que des précipices, des broussailles, des rochers, la sécheresse.

— Tu y as déjà été ?

— Non.

— Est-ce que quelqu'un y a déjà été ?

— Quelques gens, je pense. C'est dangereux, avec les précipices et tout ça. Tiens, j'ai lu qu'il y avait plus de territoires inexplorés dans les montagnes du comté de Monterey que n'importe où aux États-Unis.

Son père semblait fier qu'il en fût ainsi.

— Et à la fin, l'océan ?

— À la fin, l'océan.

— Mais, insista l'enfant, mais entre les deux ? Personne ne sait ?

— Oh ! il y a quelques gens qui savent, je pense. Mais il n'y a rien à y trouver. Et pas beaucoup d'eau. Rien que des rochers, des précipices et des épines. Pourquoi ?

— Ça serait bien d'y aller.

— Pour quoi faire ? Il n'y a rien là-haut.

Jody savait qu'il y avait quelque chose là-haut, quelque chose de secret et de mystérieux. Il sentait en lui-même qu'il en était ainsi. Il dit à sa mère :

— Tu sais ce qu'il y a dans les grosses montagnes ? Elle le regarda puis se tourna vers la chaîne sauvage et dit :

— Il n'y a que l'ours, je pense.

— Quel ours ?

— Eh bien, celui qui était monté dans la montagne pour voir ce qu'il pourrait voir.

Jody questionna Billy Buck, le valet de ferme, sur la possibilité d'anciennes cités perdues dans les montagnes, mais Billy fut de l'avis du père de Jody.

— C'est pas probable, dit Billy. Y aurait rien à manger, à moins que ce ne soit habité par une race de gens qui mangent des cailloux.

Ce furent là tous les renseignements que Jody put jamais obtenir et cela lui rendit les montagnes plus chères et plus terrifiantes. Il pensait souvent aux chaînes succédant aux chaînes sur d'innombrables kilomètres, jusqu'au point où on arrivait enfin à la mer. Quand les pics étaient roses le matin, ils l'invitaient parmi eux ; et quand le soleil avait disparu derrière la crête, le soir, et que les montagnes n'étaient plus qu'un désespoir violacé, Jody avait peur d'elles ; elles étaient alors si impersonnelles et si distantes que leur imperturbabilité même était une menace. Jody tourna la tête vers les montagnes de l'est, les Gabilans ; c'étaient de gentilles montagnes avec des ranches dans les creux et des pins sur les crêtes. Des gens habitaient là et des batailles avaient été livrées aux Mexicains sur les versants. Il regarda un instant les Grandes et frémit un peu du contraste. Au-dessous de lui, la cuvette où s'abritait son ranch, au pied de la colline, était ensoleillée et sûre. La maison étincelait de lumière blanche et la grange était brune et chaude. Les vaches rousses paissaient sur la colline voisine en s'avançant lentement vers le nord. Même le cyprès sombre à côté de la baraque paraissait familier et sûr. Les poulets grattaient la poussière de la cour de ferme avec de rapides petits pas de valse.

À ce moment, une forme mouvante attira les yeux de Jody. Un homme franchissait à pas lents le sommet de la colline sur la route venant de Salinas, et il se dirigeait vers la maison. Jody se leva et descendit aussi vers la maison, car s'il venait quelqu'un il voulait être là pour le voir. Jody était déjà à la maison que l'homme n'était encore qu'à moitié chemin sur la route, un homme maigre, très droit d'épaules. Jody n'aurait pu reconnaître qu'il était vieux n'eût été le fait que ses talons frappaient le sol avec des saccades brusques. Quand il fut plus près, Jody vit qu'il était vêtu d'un pantalon et d'une veste en serge bleue. Il portait des chaussures grossières et un vieux chapeau Stetson à bords plats. Il avait sur l'épaule un sac de jute bourré jusqu'au bord. Au bout de quelques instants il s'était suffisamment approché, de son pas traînant, pour qu'on pût voir son visage. Ce visage était bruni comme du bœuf séché. Sa moustache, d'un blanc bleuâtre à côté de la peau foncée, retombait sur sa bouche, et ses cheveux, blancs également, recouvraient sa nuque. La peau de sa figure s'était ratatinée sur l'ossature si bien qu'elle dessinait le contour des os sans aucune trace de chair et qu'elle faisait paraître le nez tranchant et fragile. Les yeux étaient grands, profonds, sombres, sous des paupières très tendues. Les iris et les pupilles ne faisaient qu'un, très noirs, tandis que le blanc des yeux était brun. Il n'y avait pas une seule ride sur le visage. Ce vieillard portait une veste de serge bleue qu'il avait boutonnée jusqu'au cou par des boutons de cuivre, comme font toujours ceux qui n'ont pas de chemise. Des manches, sortaient des poignets robustes et osseux, et des mains noueuses et dures comme des branches de pêcher. Les ongles étaient plats, courts et luisants.

Le vieillard s'approcha de la barrière et déposa son sac à terre quand il se trouva vis-à-vis de Jody. Ses lèvres s'agitèrent légèrement et une petite voix impersonnelle en sortit.

— Tu habites ici ?

Jody était intimidé. Il se retourna pour regarder vers la maison, puis vers la grange où se trouvaient son père et Billy Buck.

— Oui, dit-il en ne voyant venir de secours d'aucune des deux directions.

— Je suis revenu, dit le vieillard. Je suis Gitano et je suis revenu.

Jody ne pouvait pas endosser une si grande responsabilité. Il fit brusquement demi-tour et courut chercher du secours à la maison ; le panneau grillagé claqua derrière lui. Sa mère était dans la cuisine en train de déboucher les trous d'une passoire avec une épingle à cheveux et elle se mordait la lèvre inférieure d'un air absorbé.

— C'est un vieux bonhomme, cria Jody excité. C'est un vieux *paisano* qui dit qu'il est revenu.

Sa mère posa la passoire et piqua l'épingle à cheveux derrière la planche de l'évier.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda-t-elle patiemment.

— Il y a un vieux bonhomme dehors. Viens.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il veut ?

Elle dénoua les cordons de son tablier et lissa ses cheveux de ses doigts.

— Je ne sais pas. Il est venu à pied.

Sa mère arrangea sa robe et sortit ; et Jody la suivit. Gitano n'avait pas bougé.

— Vous désirez ? demanda M^{me} Tiflin.

Gitano ôta son vieux chapeau noir et le tint devant lui à deux mains. Il répéta :

— Je suis Gitano et je suis revenu.

— Revenu ? Où ça ?

Tout le corps bien droit de Gitano s'inclina légèrement en avant. Sa main droite désigna le cercle des collines, les champs en pente et les montagnes et revint se poser sur le chapeau.

— Revenu au rancho. Je suis né ici et mon père aussi.

— Ici ? demanda-t-elle. La maison n'est pas vieille.

— Non, là, dit-il en montrant la crête à l'ouest. Là-bas, de l'autre côté, dans une maison qui n'y est plus.

Elle comprit enfin.

— Le vieil adobe[8] qui est presque entièrement éboulé, vous voulez dire ?

— Oui, señora. Quand le rancho a été abandonné, on n'a plus mis de chaux sur l'adobe, alors l'eau des pluies a tout emporté.

La mère de Jody resta silencieuse un instant et de curieuses pensées nostalgiques parcoururent son esprit, mais elle s'en débarrassa rapidement.

— Et qu'est-ce que vous désirez ici maintenant, Gitano ?

— Je veux rester ici, dit-il calmement, jusqu'à ma mort.

— Mais nous n'avons pas besoin de journalier ici.

— Je ne peux plus travailler bien fort, señora. Je peux traire une vache, donner à manger aux poulets, couper un peu de bois, c'est tout. Je veux rester ici. — Il désigna le sac posé à terre, à côté de lui. — Voilà mes affaires.

Elle se tourna vers Jody.

— Cours à la grange appeler ton père.

Jody se précipita et revint suivi de Carl Tiflin et de Billy Buck. Le vieillard était toujours debout comme auparavant, mais il s'était maintenant détendu. Son corps entier s'était affaissé et prenait un repos anticipé.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Carl Tiflin. Pourquoi Jody est-il si excité ?

M^{me} Tiflin désigna le vieillard d'un geste.

— Il voudrait rester ici. Il voudrait faire des petits travaux pour rester ici.

— Oh ! on ne peut pas le prendre. Nous n'avons besoin de personne en plus. Il est trop vieux. Billy fait l'affaire tout seul.

Ils avaient parlé en l'ignorant comme s'il n'existait pas, mais voilà que subitement ils hésitèrent tous deux et regardèrent Gitano, gênés.

Il s'éclaircit la gorge.

— Je suis trop vieux pour travailler. Je reviens là où je suis né.

— Vous n'êtes pas né ici, dit Carl d'un ton coupant.

— Non. Dans l'adobe derrière la colline. Ça ne faisait qu'un seul rancho avant votre arrivée.

— Dans la maison de boue qui est toute fondue ?

— Oui. Moi et mon père. Je veux rester ici maintenant, dans le rancho.

— Je vous dis que vous n'y resterez pas, dit Carl avec colère. Je n'ai pas besoin d'un vieillard. Le ranch n'est pas grand. Je ne peux pas m'offrir le luxe de nourrir un vieillard et de payer ses notes de médecin. Vous devez avoir des parents et des amis. Allez les trouver. C'est de la mendicité de venir chez des étrangers.

— Je suis né ici, dit Gitano patient et inflexible.

Carl Tiflin n'aimait pas se montrer cruel, mais il sentit qu'il le fallait.

— Vous pouvez manger ici ce soir, dit-il. Vous pouvez coucher dans la petite chambre de l'ancien dortoir. On vous donnera votre petit déjeuner demain matin et après il faudra filer. Allez trouver vos amis. Ne venez pas mourir chez des étrangers.

Gitano remit son chapeau et se baissa pour ramasser le sac.

— C'est mes affaires, dit-il.

Carl lui tourna le dos.

— Venez, Billy, nous allons finir à la grange. Jody, montre-lui la petite chambre de la baraque.

Il retourna à la grange avec Billy. M^{me} Tiflin entra dans la maison en disant par-dessus son épaule :

— Je vais vous envoyer des couvertures.

Gitano regarda Jody d'un air interrogateur.

— Je vais vous montrer où c'est, dit Jody.

Il y avait une couchette garnie d'une paille de cosses, une caisse à pommes servant de support à une lanterne en fer-blanc et un rocking-chair sans dossier dans la petite chambre de la baraque. Gitano posa soigneusement son sac sur le plancher et s'assit sur le lit. Jody se tenait timidement au milieu de la pièce, hésitant à s'en aller. Il finit par dire :

— Est-ce que vous venez des Grandes Montagnes ?

Gitano secoua lentement la tête :

— Non, je travaillais dans la vallée de Salinas.

Ses pensées de l'après-midi ne voulaient pas laisser Jody tranquille.

— Est-ce que vous êtes jamais allé dans les Grandes Montagnes, là-bas ?

Les vieux yeux sombres devinrent fixes et leur lumière se tourna vers l'intérieur, sur les années passées qui vivaient dans la tête de Gitano.

— Une fois... quand j'étais petit. Je suis allé avec mon père.

— Très loin, en pleine montagne ?

— Oui.

— Qu'est-ce qu'il y avait là-bas ? s'écria Jody. Vous avez vu des gens, vu des maisons ?

— Non.

— Alors, qu'est-ce qu'il y avait ?

Les yeux de Gitano restaient tournés vers l'intérieur. Une petite ride se fronça entre ses sourcils.

— Qu'est-ce que vous avez vu là-bas ? répéta Jody.

— Je ne sais pas, dit Gitano. Je ne me rappelle pas.

— C'était terrifiant et sec ?

— Je ne me rappelle pas.

Dans son excitation, Jody avait perdu sa timidité.

— Vous ne vous rappelez rien du tout de ça ?

La bouche de Gitano s'ouvrit pour prononcer un mot et resta ouverte pendant que son esprit cherchait ce mot.

— Je crois que c'était calme... Je crois que c'était bien.

Les yeux de Gitano semblèrent avoir retrouvé quelque chose dans les années passées, car ils s'adoucirent et un léger sourire parut passer en eux et repartir.

— Vous n'êtes jamais retourné dans les montagnes après ? insista Jody.

— Non.

— Vous n'en avez jamais eu envie ?

Mais le visage de Gitano se fit impatient.

— Non, dit-il, sur un ton qui faisait entendre à Jody qu'il ne désirait plus parler de cela.

Le gamin était retenu par une curieuse fascination. Il ne voulait pas quitter Gitano. Sa timidité le reprit.

Gitano se leva, mit son chapeau et se disposa à le suivre.

C'était maintenant presque le soir. Ils s'arrêtèrent près de l'abreuvoir tandis que les chevaux descendaient nonchalamment des flancs de la colline pour boire comme chaque soir. Gitano posa ses grosses mains tordues sur la barre supérieure de la clôture. Cinq chevaux descendirent boire puis ils restèrent là à mordiller la boue ou à se frotter les flancs contre le bois poli de la barrière. Bien après qu'ils eussent fini de boire, un vieux cheval apparut au faîte de la colline et descendit péniblement. Il avait de longues dents jaunes ; ses sabots étaient plats et tranchants comme des épées, ses côtes et ses hanches perçaient sous la peau. Il vint en clopinant jusqu'à l'abreuvoir et but avec un grand bruit de succion.

— C'est le vieux Easter, expliqua Jody. C'est le premier cheval que mon père ait jamais eu. Il a trente ans.

Il regarda Gitano dans les yeux dans l'attente d'une réponse.

— Plus bon à rien, dit Gitano.

Le père de Jody et Billy Buck venant de la grange passèrent près d'eux.

— Trop vieux pour travailler, reprit Gitano. Que manger et bientôt mort.

Carl Tiflin saisit ces derniers mots. Il avait horreur de sa brutalité envers le vieux Gitano, aussi redevint-il brutal.

— C'est un crime de ne pas abattre Easter, dit-il. Ça lui éviterait une quantité de douleurs et de rhumatismes.

Il regarda Gitano à la dérobée pour voir s'il remarquait l'allusion, mais les grosses mains osseuses ne bougèrent pas et les yeux sombres ne quittèrent pas le cheval.

— Les vieux devraient être tirés de leur misère, continua le père de Jody. Un coup de fusil, un grand bruit, une grande douleur dans la tête peut-être, et c'est tout. Ça vaut mieux que l'ankylose et le mal aux dents.

Billy Buck intervint.

— Ils ont le droit de se reposer après qu'ils ont travaillé toute leur vie. Peut-être qu'ils ne demandent qu'à se promener un peu.

Carl n'avait pas cessé de regarder le cheval efflanqué.

— On ne peut plus imaginer maintenant l'allure qu'avait Easter, dit-il doucement. Encolure haute, poitrail profond, corps bien fait. Il sautait un obstacle de cinq barres d'un seul élan. J'ai gagné une course de plat avec lui quand j'avais quinze ans. J'aurais pu en tirer deux cents dollars quand j'aurais voulu. Vous ne pouvez pas savoir comme il était joli.

Il se reprit car il avait horreur des attendrissements.

— Mais maintenant on devrait l'abattre, dit-il.

— Il a le droit de se reposer, insista Billy Buck.

Le père de Jody eut une idée facétieuse. Il se tourna vers Gitano.

— Si les œufs au jambon poussaient sur les coteaux je vous mettrais au pacage aussi, dit-il. Mais je ne peux pas me permettre de vous faire pacager dans ma cuisine.

Il en riait encore en se dirigeant avec Billy Buck vers la maison.

— Ça serait une bonne chose pour nous tous si les œufs au jambon poussaient sur les coteaux.

Jody savait que son père scrutait Gitano pour trouver où le blesser. Il avait lui-même été souvent scruté ainsi. Son père connaissait chaque point du gamin où un mot pouvait l'ulcérer.

— C'était seulement pour parler, dit Jody. Il n'était pas sérieux en disant qu'il fallait abattre Easter. Il aime bien Easter. C'est le premier cheval qui lui ait appartenu.

Le soleil plongeait derrière les hautes montagnes pendant qu'ils étaient là et le ranch devint muet. Gitano sembla plus à son aise avec la nuit. Il fit avec ses lèvres un curieux son aigu et il allongea une main au-dessus de la barrière. Le vieux Easter s'approcha de lui tout raide et Gitano caressa l'encolure maigre sous la crinière.

— Vous l'aimez bien ? demanda doucement Jody.

— Oui... mais il n'est plus foutu de rien faire.

Le triangle sonna à la maison de ranch.

— C'est le souper, s'écria Jody. Venez souper.

Comme ils allaient vers la maison, Jody remarqua de nouveau que le corps de Gitano était aussi droit que celui d'un jeune homme. Ce n'était que par le caractère saccadé de ses mouvements et par sa façon de traîner les talons qu'on pouvait voir qu'il était vieux.

Les dindons s'envolaient lourdement pour se percher sur les branches basses du cyprès près de la

baraque. Un chat de ferme gras au poil luisant traversa la route en emportant un rat si gros que sa queue traînait sur le sol. Sur les coteaux, les cailles continuaient à lancer leur appel clair avant de boire.

Jody et Gitano arrivèrent par l'escalier de derrière et M^{me} Tiflin les regarda à travers la porte grillagée.

— Cours vite, Jody. Venez souper, Gitano.

Carl et Billy Buck avaient commencé à manger à la longue table recouverte d'une toile cirée. Jody se glissa sur sa chaise sans la bouger, mais Gitano resta debout le chapeau à la main jusqu'au moment où Carl, levant les yeux, lui dit :

— Asseyez-vous, asseyez-vous. Vous feriez aussi bien de vous remplir le ventre avant de repartir.

Carl avait peur de s'attendrir et de permettre au vieux de rester, aussi ne cessait-il de se rappeler à lui-même que c'était impossible.

Gitano posa son chapeau par terre et s'assit avec défiance. Il n'allongea pas la main pour se servir. Carl dut lui passer les plats.

— Tenez, remplissez-vous.

Gitano se mit à manger très lentement ; il coupait sa viande en petits morceaux et arrangeait de petits tas de purée de pommes de terre dans son assiette.

La situation ne cessait pas d'embarrasser Carl Tiflin.

— Vous n'avez pas de parents quelconques dans la région ? demanda-t-il.

Gitano répondit avec quelque fierté :

— Mon beau-frère est à Monterey. J'ai aussi des cousins là-bas.

— Bon, vous pouvez aller y habiter, alors.

— Je suis né ici, dit Gitano avec une douce obstination.

La mère de Jody apporta de la cuisine un grand saladier de pudding de tapioca.

Carl s'adressa à elle en riant :

— Je ne t'ai pas raconté ce que je lui ai dit ? Je lui ai dit que si les œufs au jambon poussaient sur les coteaux je le mettrais à pacager, comme le vieux Easter.

Gitano regardait son assiette sans broncher.

— C'est dommage qu'il ne puisse pas rester, dit M^{me} Tiflin.

— Toi, ne commence pas, dit Carl d'un ton sec.

Quand ils eurent fini de manger, Carl, Billy Buck et Jody allèrent dans le salon pour s'asseoir un moment, mais le vieux Gitano, sans un mot d'adieu ni de remerciement, traversa la cuisine et sortit par la porte de derrière. Jody s'assit en regardant son père à la dérobée. Il savait combien son père se sentait honteux.

— Le pays est plein de ces vieux *paisanos*, dit Carl à Billy Buck.

— C'est des hommes rudement solides, plaida Billy. Ils travaillent bien plus vieux que les Blancs. J'en ai vu un qui avait cent cinq ans et qui montait encore à cheval. Vous ne voyez pas un Blanc de l'âge de Gitano faire quarante ou cinquante kilomètres à pied.

— Oh ! ils sont durs, ça c'est vrai, reconnut Carl. Dites donc, vous prenez aussi sa défense ? Écoutez, Billy, expliqua-t-il, j'ai assez de mal à empêcher la Banque d'Italie de me prendre le ranch sans avoir quelqu'un de plus à nourrir. Vous le savez bien, Billy.

— Bien sûr que je le sais, dit Billy. Si vous étiez riche ça ne serait plus pareil.

— C’est exact, et ce n’est pas comme s’il n’avait pas de parents chez qui aller. Un beau-frère et des cousins à Monterey. Pourquoi est-ce que je me ferais du mauvais sang pour lui ?

Jody écoutait sagement assis et il lui sembla entendre la voix douce de Gitano et son irréfutable : « Mais je suis né ici. » Gitano était mystérieux comme les montagnes. Il y avait des chaînes de montagnes aussi loin qu’on pouvait voir, mais derrière la dernière chaîne entassée contre le ciel il y avait un grand pays inconnu. Et Gitano n’était qu’un vieillard avant qu’on ne rencontre ses yeux noirs et éteints. Mais derrière ces yeux-là, il y avait une chose inconnue. Il n’en disait jamais assez long pour qu’on puisse deviner ce qu’il y avait à l’intérieur, derrière ces yeux. Jody se sentit irrésistiblement attiré vers la baraque. Il se glissa de sa chaise pendant que son père parlait et sortit sans bruit.

La nuit était très sombre et les bruits du lointain arrivaient distinctement. Les sonnailles d’un attelage transportant des troncs d’arbres tintaient très loin derrière la colline sur la route régionale. Jody trouva son chemin à travers la cour obscure. Il voyait une lumière à la fenêtre de la petite chambre de la baraque. Comme la nuit était discrète, il s’approcha sans bruit de la fenêtre et jeta un regard à l’intérieur. Gitano était assis dans le rocking-chair le dos tourné à la fenêtre. Son bras droit allait et venait lentement devant lui. Jody poussa la porte et entra. Gitano sursauta et, saisissant un morceau de peau de daim, il essaya d’en recouvrir l’objet qu’il tenait sur ses genoux mais la peau de daim glissa. Jody resta bouleversé à la vue de ce que Gitano tenait dans sa main, une admirable épée effilée avec une garde dorée. La lame était comme un mince rayon de lumière sombre. La garde était ajourée de ciselures compliquées.

— Qu’est-ce que c’est ? demanda Jody.

Gitano se contenta de le regarder avec ressentiment et il ramassa la peau de daim et en enveloppa étroitement la superbe lame.

Jody avança la main :

— Je peux voir ?

Les yeux de Gitano montrèrent une sourde irritation et il secoua la tête.

— Où l’avez-vous eue ? D’où vient-elle ?

Alors Gitano le regarda profondément, d’un air méditatif.

— Elle vient de mon père.

— Alors, où l’a-t-il trouvée ?

Gitano regarda la forme allongée enveloppée dans la peau de daim qu’il tenait dans sa main.

— Je ne sais pas.

— Il ne vous l’a jamais dit ?

— Non.

— Qu’est-ce que vous en faites ?

Gitano parut légèrement surpris.

— Rien. Je la garde simplement.

— Je peux encore la voir ?

Le vieillard découvrit lentement la lame étincelante et y fit un instant jouer la lumière de la lampe. Puis il l’enveloppa de nouveau.

— Va-t’en maintenant. Je veux me coucher.

Il souffla la lampe presque avant que Jody eût fermé la porte.

En retournant à la maison, il y avait une chose que Jody savait avec plus de vivacité que tout ce

qu'il avait pu savoir jusque-là. Il ne devait parler à personne de l'épée. Ce serait une chose effrayante d'en parler à quelqu'un, car cela détruirait la structure fragile d'une vérité. C'était une vérité qui pouvait tomber en pièces si elle était partagée.

En traversant la cour obscure Jody croisa Billy Buck.

— Ils se demandaient où tu étais, dit Billy.

Jody se glissa dans le salon et son père lui demanda :

— Où as-tu été ?

— Je suis juste sorti pour voir si y avait pas un rat de pris dans mon piège.

— Il est l'heure d'aller te coucher, dit son père.

Jody fut le premier à la table du petit déjeuner le lendemain matin. Puis son père et enfin Billy Buck. M^{me} Tiflin regarda de la cuisine.

— Où est le vieux, Billy ? demanda-t-elle.

— Je pense qu'il est allé se promener, dit Billy. J'ai regardé dans sa chambre et il n'y était pas.

— Peut-être qu'il est parti de bonne heure pour Monterey, dit Carl. Ça fait une longue marche.

— Non, expliqua Billy. Son sac est dans la petite chambre.

Après le déjeuner Jody alla à la baraque. Des mouches passaient comme un trait dans le soleil. Le ranch paraissait spécialement calme ce matin-là. Quand il fut certain que personne ne le voyait, Jody entra dans la petite chambre et regarda dans le sac de Gitano. Il y trouva un sous-vêtement long de rechange, un pantalon de coutil de rechange et trois paires de chaussettes usées. Il n'y avait rien d'autre dans le sac. Un sentiment aigre de solitude s'abattit sur Jody. Il revint lentement vers la maison. Son père parlait à M^{me} Tiflin sous la véranda.

— Je crois que le vieil Easter a fini par mourir, dit-il. Je ne l'ai pas vu descendre à l'abreuvoir avec les autres chevaux.

Au milieu de la matinée, Jess Taylor, du ranch de la crête, arriva à cheval.

— Dites donc, Carl, vous n'avez pas vendu votre vieux sac à asticots gris, par hasard ?

— Non, bien sûr que non. Pourquoi ?

— Eh bien, dit Jess, je suis sorti ce matin de bonne heure et j'ai vu une drôle de chose. J'ai vu un vieux bonhomme sur un vieux cheval, pas de selle, rien qu'un bout de corde comme bride. Il ne suivait pas précisément la route. Il coupait droit à travers la brousse. Je crois qu'il avait un fusil. Du moins j'ai vu quelque chose briller dans sa main.

— C'est le vieux Gitano, dit Carl Tiflin. Je vais voir s'il me manque un fusil.

Il entra dans la maison une seconde.

— Non, tous là. De quel côté est-ce qu'il se dirigeait, Jess ?

— Eh bien, c'est ça qui est drôle. Il se dirigeait tout droit vers les montagnes.

Carl se mit à rire.

— Ils ne sont jamais trop vieux pour voler, dit-il. Je pense qu'il a tout simplement volé le vieil Easter.

— Vous voulez le poursuivre, Carl ?

— Bon Dieu, non, alors, ça m'évite d'enterrer ce cheval. Je me demande où il a trouvé le fusil. Je me demande ce qu'il va chercher là-haut.

Jody traversa le potager pour gagner la lisière de la brousse. Il se couvrit les yeux de ses bras croisés et resta couché là un long moment, et il était plein d'une douleur indicible.

III

LA PROMESSE

Par un après-midi de printemps, le petit Jody suivait d'un pas martial la route bordée de broussailles pour retourner au ranch de son père. Cognant du genou contre le seau à saindoux en métal doré dont il se servait pour emporter son déjeuner à l'école, il obtenait ainsi une excellente grosse caisse tandis que sa langue battant allègrement contre ses dents lui fournissait les tambours et au besoin les trompettes. Quelque part, en arrière, les autres membres de l'escouade qui revenaient de l'école d'une allure si pimpante avaient tourné dans divers petits caftons pour suivre les chemins de terre qui les ramenaient chacun à son ranch. Maintenant Jody marchait en apparence tout seul, levant haut les genoux et tapant du pied ; mais derrière lui il y avait une armée fantôme avec de grands drapeaux et des sabres, silencieuse mais sanguinaire.

Le printemps colorait l'après-midi de vert et d'or. Sous les branches étalées des chênes, il poussait des plantes longues et pâles et sur les collines les herbages étaient tendres et fournis. Les buissons de sauge faisaient scintiller leurs jeunes feuilles argentées et les chênes portaient des capuchons d'un vert doré. Sur les collines flottait une odeur si verte que les chevaux dans la plaine galopaient follement, puis s'arrêtaient brusquement ; les agneaux étonnés, et même les vieux moutons, sautaient en l'air inopinément et retombaient sur leurs pattes raides, et ils se remettaient à brouter ; les jeunes veaux lourdauds se cognaient la tête l'un contre l'autre, reculaient et se cognaient de nouveau.

Lorsque l'armée grise et silencieuse menée par Jody passait devant elles, les bêtes cessaient de manger ou de jouer et la regardaient défiler.

Soudain Jody s'arrêta. L'armée grise fit halte, déconcertée et mal à l'aise. Jody se mit à genoux. L'armée resta un moment en longs rangs inquiets, puis, avec un léger soupir de regret, elle s'éleva en un impalpable brouillard gris et s'évanouit. Jody avait vu la couronne épineuse d'un crapaud cornu remuer sous la poussière de la route. Sa main crasseuse s'avança pour saisir l'auréole pointue qu'il serra ferme tandis que le petit animal se débattait. Puis Jody retourna le crapaud, montrant son ventre d'or pâle. D'un index plein de douceur il frotta la gorge et la poitrine jusqu'au moment où le crapaud se détendit, ferma les yeux et reposa alangui et endormi.

Jody ouvrit son seau à déjeuner et y déposa son premier gibier. Il se remit en route, les genoux légèrement pliés, les épaules courbées ; ses pieds nus étaient prudents et silencieux. Dans sa main droite il tenait une longue carabine grise. La brousse le long de la route s'agitait sans relâche sous une population nouvelle et imprévue de tigres gris et d'ours gris. La chasse fut fructueuse, car lorsque Jody atteignit l'embranchement de route où la boîte aux lettres était accrochée à un poteau, il avait capturé deux crapauds cornus de plus, quatre petits lézards d'herbe, un serpent bleu, seize sauterelles à ailes jaunes et une salamandre brune sous un rocher. Tout cet assortiment grouillait misérablement contre la paroi du récipient de fer-blanc.

À l'embranchement de la route, la carabine s'évapora et les tigres et les ours des coteaux fondirent. Même les créatures humides mal à leur aise dans le seau à déjeuner cessèrent d'exister, car le petit drapeau rouge de métal levé sur la boîte aux lettres signifiait qu'il y avait du courrier à l'intérieur. Jody posa son récipient par terre et ouvrit la boîte aux lettres. Il y avait un catalogue de Montgomery

Ward et un exemplaire du *Salinas Weekly Journal*. Il claqua la porte de la boîte, ramassa son seau, grimpa la côte au trot et redescendit dans la cuvette où se trouvait le ranch. Il passa en courant devant la grange, puis devant l'emplacement de la vieille meule de foin, la baraque et le cyprès. Il ouvrit d'une poussée le panneau grillagé de la porte d'entrée de la maison de ranch, en appelant :

— M'dame, m'dame, y a un catalogue !

M^{me} Tiflin était dans la cuisine, occupée à verser à la cuiller le lait caillé dans un sac de coton. Elle abandonna son ouvrage et se rinça les mains au robinet.

— Ici, dans la cuisine, Jody. Je suis ici.

Il accourut et posa à grand fracas son seau à déjeuner sur l'évier.

— Le voilà. Est-ce que je peux ouvrir le catalogue, m'dame ?

M^{me} Tiflin reprit sa cuiller et retourna à son fromage de ferme.

— Ne le perds pas, Jody. Ton père voudra le voir.

Elle racla dans le sac ce qui restait de lait caillé.

— Ah ! Jody, ton père veut te voir avant que tu fasses tes travaux.

Elle chassa une mouche qui voltigeait autour du sac à fromage.

Jody ferma le catalogue neuf, alarmé.

— M'dame ?

— Pourquoi n'écoutes-tu jamais ? Je t'ai dit que ton père voulait te voir.

Le gamin posa doucement le catalogue sur la planche de l'évier.

— Vous... Est-ce que j'ai fait quelque chose ?

M^{me} Tiflin se mit à rire.

— Toujours mauvaise conscience. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien, m'dame, dit-il d'un ton mal assuré.

Mais il était incapable de se souvenir, et d'ailleurs on ne pouvait jamais savoir quel acte serait plus tard interprété comme un crime.

Sa mère suspendit le sac plein à un clou pour le faire égoutter sur l'évier.

— Il a simplement dit qu'il voulait te voir quand tu rentrerais. Il est aussi quelque part du côté de la grange.

Jody sortit par la porte de derrière. En entendant sa mère ouvrir le seau de son déjeuner et pousser un cri de rage, un souvenir jaillit en lui et il se mit à trotter vers la grange, en s'abstenant délibérément d'entendre la voix furieuse qui l'appelait de la maison.

Carl Tiflin et Billy Buck, le garçon de ranch, se tenaient contre la clôture de la partie basse du pâturage. Chacun d'eux avait un pied appuyé sur la barre inférieure et les deux coudes sur la barre supérieure. Ils parlaient lentement à bâtons rompus. Dans le pâturage une demi-douzaine de chevaux broutaient tranquillement l'herbe tendre. La jument Nellie était adossée à la barrière et frottait sa croupe contre un des lourds poteaux.

Jody s'approcha mal à son aise. Il traînait un de ses pieds pour donner une impression de parfaite innocence et de nonchalance. Quand il arriva à côté des hommes, il posa un pied sur la barre inférieure de la clôture, appuya ses coudes sur la barre intermédiaire et regarda lui aussi le pâturage. Les deux hommes jetèrent un coup d'œil de côté vers lui.

— Je voulais te voir, dit Carl du ton sévère qu'il réservait aux enfants et aux animaux.

— Oui, m'sieu, dit Jody d'un air coupable.

— Billy m’a dit que tu avais bien soigné le poney avant sa mort.

Il n’y avait pas de punition dans l’air. Jody reprit de l’assurance.

— Oui, m’sieu, c’est vrai.

— Billy dit que tu as une bonne façon patiente de t’y prendre avec les chevaux.

Jody ressentit soudain une chaude amitié pour le garçon de ranch.

Billy intervint :

— Il a dressé le poney aussi bien que j’aie jamais vu faire à personne.

Alors Carl Tiflin vint peu à peu au fait.

— Si tu pouvais avoir un autre cheval, est-ce que tu travaillerais pour ?

Jody frémit.

— Oui, m’sieu.

— Bon, alors, écoute. Billy dit que le meilleur moyen pour que tu connaisses les chevaux c’est que tu élèves un poulain.

— C’est l’*unique* moyen, interrompit Billy.

— Eh bien, écoute, Jody, continua Carl, Jess Taylor, du ranch de la crête, a un bel étalon, mais ça coûtera cinq dollars. Je t’avancerai l’argent, mais il faudra que tu travailles tout l’été. Veux-tu le faire ?

Jody sentit que tout son intérieur frissonnait.

— Oui, m’sieu, dit-il très bas.

— Et sans rouspéter ? Et sans oublier quand on te dira de faire quelque chose ?

— Oui, m’sieu.

— Bon, alors, ça va bien. Demain matin tu mèneras Nellie au ranch de la crête pour la faire couvrir. Il faudra aussi que tu t’occupes d’elle jusqu’à ce qu’elle pouline.

— Oui, m’sieu.

— Tu ferais bien d’aller aux poulets et au bois maintenant.

Jody s’esquiva. En passant derrière Billy Buck il fut sur le point d’allonger la main pour toucher les jambes de son pantalon de coutil bleu. Il balançait légèrement les épaules sous l’impression de sa maturité et de son importance.

Il vaqua à ses travaux avec un sérieux sans précédent. Ce soir-là, il ne versa pas en tas le contenu de la boîte de grains, de façon à obliger les poulets à monter les uns sur les autres et à se battre pour manger. Non, il répandit le blé si loin en le dispersant si bien que les poules n’arrivèrent pas à tout retrouver. Et à la maison, après avoir écouté les lamentations de sa mère sur les enfants qui remplissent leur seau à déjeuner de reptiles et d’insectes visqueux à demi asphyxiés, il promit de ne plus jamais recommencer. Oui, certes, Jody sentait que toutes ces folies se perdaient dans le passé. Il était beaucoup trop grand pour continuer à mettre des crapauds cornus dans le récipient de son déjeuner. Il apporta tant de bois et en construisit un échafaudage si haut que sa mère n’osait plus marcher dans la crainte de provoquer une avalanche de chêne. Quand il eut fini, quand il eut ramassé des œufs qui étaient restés cachés depuis des semaines, Jody retourna vers le pâturage en passant devant le cyprès et devant la baraque. Un gros crapaud pustuleux qui le regardait, caché sous l’abreuvoir, ne produisit sur lui aucun effet émotionnel.

Carl Tiflin et Billy Buck n’étaient pas en vue, mais Jody sut, à un tintement métallique venant de l’autre côté de la grange, que Billy Buck venait de commencer à traire une vache.

Les chevaux paissaient vers le haut du pâturage, mais Nellie continuait à se frotter avec nervosité

contre le poteau. Jody s'approcha en faisant :

— Là, petite, là...a...a..., Nellie.

Les oreilles de la jument se couchèrent méchamment en arrière et ses lèvres découvrirent ses dents jaunes. Elle tourna la tête ; ses yeux étaient vitreux et affolés. Jody grimpa au sommet de la barrière, laissa ses pieds pendre de l'autre côté et considéra la jument d'un œil paterne.

Le soir descendit pendant qu'il était là. Les chauves-souris et les engoulevents se mirent à voltiger. Billy, qui se dirigeait vers la maison avec un seau plein de lait, vit Jody et s'arrêta.

— Ça fait longtemps à attendre, dit-il gentiment. Tu te fatigueras terriblement d'attendre.

— Non, pas du tout, Billy. Combien de temps il faudra ?

— Presque un an.

— Eh ben, je ne me fatiguerai pas.

Le triangle de la maison fit entendre son appel strident. Jody dégringola de la barrière et marcha à côté de Billy Buck pour rentrer souper. Il étendit même la main et attrapa l'anse du seau de lait pour aider à le porter.

Le lendemain, après le petit déjeuner, Carl Tiflin plia un billet de cinq dollars dans un morceau de journal et l'épingla dans la poche de devant de la salopette de Jody. Billy Buck passa un licol à la jument Nellie et la fit sortir du pâturage.

— Fais attention, avertit-il. Tiens-la bien court, ici, pour qu'elle ne puisse pas te mordre. Elle est folle comme une chèvre.

Jody empoigna le licol à même le cuir et se dirigea vers le ranch du haut de la colline avec Nellie ombrageuse et piaffante. Dans les herbages qui bordaient la route, les avoines sauvages commençaient à pousser leurs épis hors de leur gaine. Le soleil tiède du matin caressait le dos de Jody si doucement qu'il ne pouvait s'empêcher de faire de temps en temps une grande cabriole, les jambes raidies, en dépit de sa maturité. Sur les barrières les merles luisants aux épaulettes rouges lançaient leur cri sec et cliquetant. Les étourneaux chantaient comme de l'eau, et les ramiers, cachés parmi les feuilles fraîchement éclatées des chênes, faisaient entendre leur plainte contenue. Dans les champs, les lapins se chauffaient au soleil, montrant seulement la fourche de leurs oreilles parmi les herbes.

Après une heure de montée continue, Jody tourna dans un chemin étroit plus raide qui menait au ranch de la crête. Il vit le toit rouge de la grange qui émergeait des chênes et il entendit un chien qui aboyait sans conviction près de la maison.

Soudain, Nellie fit un écart en arrière qui faillit la libérer. Jody entendit, dans la direction de la grange, un cri semblable à un sifflement perçant et un bruit d'éclats de bois, puis un homme qui vociférait. Nellie recula en hennissant. Comme Jody s'accrochait à la corde du licou, elle chargea sur lui les dents nues. Il lâcha prise, se gara de son chemin et se mit à l'abri dans le fourré. Le cri aigu retentit encore parmi les chênes et Nellie y répondit. Les sabots martelant le sol, l'étalon apparut et descendit la colline à toute allure en traînant la corde cassée de son licol. Ses yeux étincelaient fiévreusement. Ses naseaux rigides et dressés étaient rouges comme la flamme. Son poil noir et lisse luisait au soleil. L'étalon arriva si vite qu'il ne put s'arrêter en atteignant la jument. Les oreilles de Nellie se couchèrent en arrière ; elle se retourna et lui décocha un coup de pied quand il passa. L'étalon fit volte-face et revint en arrière. Il la frappa de ses sabots de devant et, comme elle chancelait sous le coup, ses dents déchirèrent le cou de la jument, faisant couler un filet de sang.

Instantanément, les manières de Nellie changèrent. Elle devint coquettement féminine. Elle mordilla des lèvres le cou arqué de l'étalon. Elle se plaça contre lui et frotta son épaule contre la sienne. Jody, à demi caché dans les broussailles, observait. Il entendit le pas d'un cheval derrière lui,

mais avant qu'il eût eu le temps de se retourner une main l'attrapa par les bretelles de sa salopette et le souleva de terre. Jess Taylor assit le gamin en croupe sur son cheval.

— Tu aurais pu te faire tuer, dit-il. Sundog est une sale bête quelquefois. Il a cassé sa corde et passé à travers une barrière.

Jody se tenait bien tranquille, mais au bout d'un instant il cria :

— Il va lui faire mal, il va la tuer. Faites-le partir.

Jess éclata de rire.

— Elle n'aura pas de mal. Tu ferais peut-être mieux de descendre et d'aller à la maison un moment. Tu pourrais peut-être avoir un morceau de tarte là-bas.

Mais Jody secoua la tête.

— Elle est à moi et le poulain sera à moi. C'est moi qui l'élèverai.

Jess fit un signe d'approbation.

— Oui, c'est une bonne chose. Carl a quelquefois du bon sens.

En quelques instants le danger fut passé. Jess déposa Jody par terre puis il attrapa l'étalon par son licou cassé. Et il partit à cheval en avant, tandis que Jody le suivait menant Nellie.

Ce ne fut qu'après avoir désépinglé et remis les cinq dollars et après avoir mangé deux morceaux de tarte que Jody reprit le chemin de la maison. Et Nellie le suivait docilement. Elle était si calme que Jody grimpa sur une souche pour l'enfourcher et fit à cheval la plus grande partie du chemin de retour.

Les cinq dollars que son père lui avait avancés réduisirent Jody au servage pendant toute la fin du printemps et l'été. Quand on faucha les foins, il conduisit un râteau mécanique. Il mena le cheval attelé à la faneuse Jackson, et quand arriva la presse à comprimer les balles on le mit à conduire le cheval du manège qui l'actionnait. En outre, Carl Tiflin lui apprit à traire et confia une vache à ses soins, si bien qu'il eut une nouvelle corvée à faire soir et matin.

Nellie, la jument baie, eut tôt fait de prendre de grands airs. Quand elle se promenait sur les collines jaunissantes ou qu'elle travaillait à une tâche facile, ses lèvres s'incurvaient en un perpétuel sourire plein de fatuité. Elle se mouvait lentement, avec l'importance calme d'une impératrice. Quand elle était attelée avec d'autres chevaux, elle tirait régulièrement sans s'émouvoir. Jody venait la voir chaque jour. Il l'examinait d'un œil critique et ne voyait pas le moindre changement.

Un après-midi, Billy Buck appuya sa fourche à fumier à plusieurs dents contre le mur de la grange. Il desserra sa ceinture, renfonça le pan de sa chemise et reboucla sa ceinture. Il prit un des brins de paille qu'il avait au ruban de son chapeau et le mit dans le coin de sa bouche. Jody qui aidait Doubletree Mutt, le gros chien sérieux, à déterrer un *gopher*^[9], se redressa en voyant le garçon de ranch sortir de la grange en flânant.

— Montons un peu voir Nellie, proposa Billy.

Aussitôt, Jody fut à ses côtés. Doubletree Mutt les regarda par-dessus son épaule ; puis il creusa furieusement, grogna, fit entendre de petits jappements aigres pour indiquer que le *gopher* était virtuellement pris. Quand il regarda de nouveau par-dessus son épaule et qu'il vit que ni Jody ni Billy ne paraissaient intéressés, il sortit du trou à contrecœur et les suivit vers la colline.

Les avoines sauvages mûrissaient. Chaque épi se courbait très bas sous sa charge de graines et l'herbe était suffisamment sèche pour produire un bruit de froissement contre les jambes de Jody et de Billy. À mi-hauteur de la colline ils aperçurent Nellie et Pete, le hongre gris fer, qui broutaient les épis d'avoine sauvage. Quand ils approchèrent, Nellie les regarda, tourna ses oreilles en arrière et secoua la tête de haut en bas avec rébellion. Billy alla près d'elle, passa sa main sous sa crinière et lui caressa le cou ; les oreilles de Nellie revinrent en avant et elle mordilla délicatement la chemise de Billy.

Jody demanda :

— Tu crois qu'elle va vraiment avoir un poulain ?

Billy retroussa les paupières de la jument avec son pouce et son index. Il tâta la lèvre inférieure et palpa les mamelles noires semblables à du cuir.

— Ça ne m'étonnerait pas, dit-il.

— Mais elle n'est pas changée du tout. Ça fait trois mois de passés.

Billy frotta le front plat de la jument de ses doigts repliés tandis qu'elle grognait de plaisir.

— Je t'ai dit que tu te fatiguerais d'attendre. Il se passera encore cinq mois avant que tu puisses voir seulement un signe, et au moins huit mois avant qu'elle pouline, vers janvier prochain.

Jody soupira profondément.

— C'est long, hein ?

— Et ensuite il faudra encore à peu près deux ans avant que tu puisses monter à cheval.

Jody s'écria avec désespoir :

— Je serai grand.

— Ouais, tu seras un vieux bonhomme, dit Billy.

— De quelle couleur crois-tu que sera le poulain ?

— Ça, on ne peut jamais le dire. Le père est noir et la mère est baie. Le poulain peut être noir ou bai ou gris ou pommelée. On ne peut pas le dire. Des fois une mère noire peut avoir un poulain blanc.

— Eh bien ! j'espère qu'il sera noir et que ce sera un étalon.

— Si c'est un étalon il faudra le hongrer. Ton père ne voudrait pas que tu aies un étalon.

— Peut-être que si, dit Jody. Je pourrais le dresser à ne pas être méchant.

Billy fronça les lèvres et le brin de paille qui se trouvait au coin de sa bouche vint se placer au milieu.

— On ne doit jamais se fier à un étalon, dit-il d'un air critique. Ils sont tout le temps à se battre et à faire des histoires. Des fois quand ils se sentent un peu drôles ils ne veulent pas travailler. Ils dérangent les juments et ils esquintent les hongres à coups de pied. Ton père ne voudra pas que tu gardes un étalon.

Nellie s'éloigna nonchalamment, broutant l'herbe à demi séchée. Jody égrena dans sa main une tige d'herbe et jeta toute la poignée en l'air de telle façon que chacun des grains pointus et emplumés filât comme une flèche.

— Dis-moi comment ça sera, Billy. Est-ce que c'est comme quand les vaches ont leur veau ?

— À peu près. Les juments sont un peu plus sensibles. Quelquefois il faut être là pour aider la jument. Et quelquefois quand ça va de travers, il faut...

Il n'acheva pas.

— Il faut quoi, Billy ?

— Il faut sortir le poulain par morceaux, sans ça la jument meurt.

— Mais ça ne sera pas comme ça cette fois-ci, n'est-ce pas, Billy ?

— Oh ! non. Nellie a mis bas de beaux poulains.

— Je pourrai être là, Billy ? Tu es certain que tu m'appelleras ? C'est mon poulain.

— Oui, je t'appellerai. Bien sûr.

— Dis-moi comment ça sera.

— Eh bien ! tu as déjà vu des vaches vêler. C’est presque pareil. La jument commence à grogner et à pousser et alors, si la naissance se passe bien comme il faut, la tête et les pattes de devant sortent et les sabots se font un trou, exactement comme pour les veaux. Et le poulain se met à respirer. C’est mieux d’être là, si les pieds ne sont pas comme il faut, il n’arrive pas toujours à crever le sac et alors il risque de s’étouffer.

Jody se fouetta la jambe avec une poignée d’herbes.

— Il faudra que nous soyons là alors, hein ?

— Oh ! nous serons là, pour sûr.

Ils firent demi-tour et redescendirent lentement vers la grange. Jody était torturé par une chose qu’il fallait qu’il dise, bien qu’il eût préféré ne pas le dire.

— Billy, commença-t-il d’un ton angoissé. Billy, tu ne laisseras rien arriver au poulain, n’est-ce pas ?

Et Billy comprit qu’il pensait à Gabilan, le poney rouge, et à l’angine dont il était mort. Billy savait qu’avant cela il était infailible, et que maintenant il n’était pas à l’abri d’un échec. Ce sentiment rendait Billy beaucoup moins sûr de lui qu’auparavant.

— Je ne peux pas dire, fit-il d’un ton rude. Il peut arriver toutes sortes de choses et ça ne serait pas ma faute. Je ne peux pas tout faire.

Il supportait mal la perte de son prestige, c’est pourquoi il dit d’un air mauvais :

— Je ferai tout ce que je pourrai, mais je ne promets rien. Nellie est une bonne jument. Elle a déjà eu de beaux poulains. Ça devrait être pareil cette fois-ci.

Et il s’éloigna de Jody et entra dans la sellerie à côté de la grange, car il était blessé dans son amour-propre.

Jody allait souvent errer vers la lisière de la brousse, derrière la maison. Un tuyau de fer rouillé déversait un mince filet d’eau de source dans un vieux baquet verdi. Là où l’eau qui débordait s’infiltrait dans le sol il y avait un coin d’herbe perpétuellement verte. Même quand les collines étaient brunies et rôties par le soleil, ce petit coin était vert. L’eau murmurait doucement en coulant dans l’abreuvoir tout le long de l’année. Cet endroit était devenu un centre pour Jody. Quand il avait été puni, l’herbe verte et fraîche et le chant de l’eau le consolaient. Quand il avait été méchant, l’acide mordant de la méchanceté l’abandonnait à la lisière de la brousse. Quand il était assis dans l’herbe et qu’il écoutait le gazouillement de la source, les barrières dressées dans son esprit par la rigueur de la journée tombaient en ruine.

Par contre, le cyprès noir à côté de la baraque était aussi répulsif que le baquet d’eau était attirant ; car sous cet arbre, tous les cochons venaient tôt ou tard se faire égorger. L’abattage d’un porc était une chose fascinante, avec les hurlements et le sang, mais cela faisait battre le cœur de Jody si vite qu’il lui faisait mal. Une fois que le cochon avait été échaudé dans le grand chaudron de fer à trois pieds et que sa peau était grattée et blanche, il fallait que Jody aille s’asseoir dans l’herbe près du baquet d’eau en attendant que son cœur se calme. Le baquet d’eau et le cyprès noir étaient deux contraires et deux ennemis.

Quand Billy le quitta irrité, Jody alla vers la maison. Il pensait à Nellie en marchant, et au petit poulain. Soudain il s’aperçut qu’il était sous le cyprès noir, sous la grosse branche même où l’on pendait les porcs. Il écarta de son front ses cheveux semblables à de l’herbe sèche et il redoubla le pas. Il lui semblait que cela devait lui porter malheur de penser à son poulain à l’endroit même du carnage,

surtout après ce qu'avait dit Billy. Pour contrebalancer les résultats malfaisants que pourrait avoir ce fâcheux rapprochement, il passa rapidement devant la maison de ranch, traversa la basse-cour, le potager, pour arriver enfin à la lisière de la brousse.

Il s'arrêta dans l'herbe verte. L'eau tremblante chanta à son oreille. Il regarda, au-delà des bâtiments de ferme, les collines arrondies et jaunes, riches de grain. Il vit Nellie qui paissait sur la pente. Comme toujours, la source élimina le temps et la distance. Jody vit un poulain noir aux longues jambes frapper de la tête les flancs de Nellie pour demander du lait. Puis il se vit lui-même dresser un grand poulain à la longe. En un clin d'œil le poulain devint un magnifique animal, profond de poitrail, avec une encolure aussi haute et aussi arquée que le cou d'un hippocampe, avec une queue qui ondulait comme une langue de flamme noire. Ce cheval était redoutable pour tout le monde sauf pour Jody. Dans la cour de l'école, les gamins imploraient pour le monter et Jody acceptait en souriant. Mais à peine étaient-ils en selle que le démon noir les désarçonnait. Oui, c'était son nom. Démon Noir ! Un instant, l'eau tremblante, l'herbe et le grand soleil reparurent, et puis...

Quelquefois la nuit, les habitants du ranch, en sécurité dans leur lit, entendaient passer un grondement de sabots. Ils disaient :

— C'est Jody sur Démon. Il va encore à l'aide du shérif.

Et puis...

La poussière dorée remplissait l'air de l'arène, au rodéo de Salinas. Le speaker annonça le concours de lasso. Quand Jody sur son cheval noir s'approcha de la barrière de départ, les autres concurrents haussèrent les épaules et renoncèrent au premier prix car c'était un fait bien connu que Jody et Démon pouvaient prendre un bouvillon au lasso, le jeter par terre et le ligoter beaucoup plus vite que n'importe quelle équipe de deux hommes. Jody n'était plus un garçon et Démon n'était plus un cheval. Les deux réunis étaient un seul individu glorieux. Et puis...

Le président leur écrivait une lettre pour leur demander de venir capturer un bandit à Washington.

Jody s'installa confortablement dans l'herbe. Le petit filet d'eau murmurait en coulant dans le baquet moussu.

L'année s'écoula lentement. Plus d'une fois Jody fit son deuil de son poulain. Aucun changement n'était survenu en Nellie. Carl Tiflin continuait à l'atteler à une charrette légère et elle tira un râteau à foin et la faneuse Jackson lorsqu'on rentra le foin en grange.

L'été passa, et le tiède automne lumineux. Puis les vents furieux du matin commencèrent à tourbillonner à ras du sol, l'air se fit glacial et les chênes vénéreux devinrent rouges. Un matin de septembre, comme Jody venait de finir son petit déjeuner, sa mère l'appela dans la cuisine. Elle était en train de verser de l'eau bouillante dans un seau plein de son sec et de mélanger les éléments d'une pâtée fumante.

— Oui, m'dame ? interrogea Jody.

— Regarde comment je fais. Il faudra que tu fasses ça tous les matins à partir de demain.

— Oui, qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, c'est une pâtée chaude pour Nellie. Ça la maintiendra en bon état.

Jody se frotta le front d'un doigt replié.

— Elle n'est pas malade ? demanda-t-il timidement.

M^{me} Tiflin posa la bouilloire et remua la pâtée avec une mouvette en bois.

— Mais non elle n'est pas malade, seulement il faut que tu prennes davantage soin d'elle à partir de maintenant. Tiens, porte-lui son petit déjeuner.

Jody prit le seau et passa en courant devant la baraque, devant la grange, avec le seau pesant qui lui

battait contre les genoux. Il trouva Nellie en train de jouer avec l'eau de l'abreuvoir, de faire des vagues et de donner des coups de tête pour faire déborder l'eau par terre.

Jody escalada la barrière et déposa le seau de pâtée fumante à côté d'elle. Puis il recula pour la regarder. Son ventre était gonflé. Quand elle se déplaçait, ses pieds touchaient le sol délicatement. Elle enfonça son nez dans le seau et engloutit son petit déjeuner chaud. Et quand elle eut fini et qu'elle eut repoussé un peu le seau avec son nez, elle s'approcha tranquillement de Jody et frotta sa joue contre lui.

Billy Buck sortit de la sellerie et s'approcha.

— Ça va vite une fois que ça commence, hein ?

— C'est venu tout d'un coup ?

— Oh ! non, seulement tu n'as pas regardé depuis quelque temps.

Il tira la tête de la jument du côté de Jody.

— Elle va devenir gentille, en plus. Regarde comme elle a des yeux gentils ! Y a des juments qui deviennent méchantes, mais quand elles se mettent à être gentilles, elles aiment n'importe quoi.

Nellie glissa sa tête sous le bras de Billy et se frotta le cou de haut en bas entre son bras et son côté.

— Tu feras bien d'être rudement gentil avec elle maintenant, dit Billy.

— Combien de temps est-ce que ça durera ? demanda Jody sans souffle.

L'homme compta tout bas sur ses doigts.

— À peu près trois mois, dit-il à haute voix. On ne peut pas dire exactement. Des fois c'est onze mois jour pour jour, mais il peut y avoir quinze jours d'avance ou un mois de retard, sans que ça gêne rien.

Jody regarda fixement par terre.

— Billy, commença-t-il nerveusement, Billy, tu m'appelleras pour la naissance, n'est-ce pas ? Tu me laisseras rester là, n'est-ce pas ?

Billy mordit l'extrémité de l'oreille de Nellie du bout des dents.

— Carl a dit qu'il voulait que tu commences par le commencement. C'est la seule façon d'apprendre. Personne ne peut rien te dire. Comme mon vieux avec ma couverture de selle. Il faisait les messageries pour le gouvernement quand j'étais grand comme toi et je l'aidais un peu. Un jour j'ai laissé un pli à ma couverture de selle et la selle a blessé le cheval. Mon vieux ne m'a pas engueulé. Mais le lendemain matin il m'a sellé avec une selle de travail de quarante livres. J'ai été forcé de mener mon cheval par la bride en portant la selle et de grimper toute une saloperie de montagne en plein soleil. J'ai failli en crever, mais je n'ai plus jamais laissé de pli à une couverture. Je n'aurais pas pu. De toute ma vie, je n'ai plus mis une couverture à un cheval sans sentir cette selle sur mon dos.

Jody avança la main et empoigna la crinière de Nellie.

— Tu me diras ce qu'il faut faire pour tout, n'est-ce pas ? Je crois que tu sais tout sur les chevaux, hein ?

Billy se mit à rire.

— Oh ! je suis à moitié cheval moi-même, vois-tu, dit-il. Ma maman est morte quand je suis né, et comme mon vieux était messenger du gouvernement dans les montagnes et qu'il n'y avait pas de vaches dans le voisinage la plupart du temps, il me donnait tout bonnement du lait de jument.

Il continua avec sérieux :

— Et les chevaux savent ça. Tu ne le sais pas, Nellie ?

La jument tourna la tête et le regarda un moment tout droit dans les yeux, chose que les chevaux ne

font pour ainsi dire jamais. Billy était fier et sûr de lui maintenant. Il se rengorgea légèrement.

— Je veillerai à ce que tu aies un bon poulain. Je te ferai bien débiter. Et si tu fais ce que je te dirai, tu auras le meilleur cheval du comté.

Cela réchauffa Jody et le rendit fier aussi ; si fier qu'en rentrant à la maison il arquait ses jambes et balançait ses épaules comme font les cavaliers. Et il murmurait :

— Hoh, Démon Noir, allons ! Là, tout beau ; laisse tes pieds par terre.

L'hiver tomba brutalement. Quelques averses préliminaires par bourrasques, puis une longue pluie incessante. Les collines perdirent leur couleur de paille et noircirent sous l'eau, et les torrents hivernaux dévalèrent bruyamment le long des caftons. Les champignons et les vesses de loup surgirent et l'herbe nouvelle leva avant Noël.

Mais cette année-là, Noël n'était pas le jour central pour Jody. Une date indéterminée de janvier était devenue l'axe autour duquel tournaient les mois. Quand la pluie tombait, il mettait Nellie dans un box, lui donnait de la nourriture chaque matin, l'étrillait et la brossait.

La jument enflait dans de telles proportions que Jody s'alarma.

— Elle va éclater, dit-il à Billy.

Billy posa sa robuste main carrée sur l'abdomen ballonné de Nellie.

— Tâte ici, dit-il calmement. Tu le sens remuer. Je crois que tu serais surpris si c'était des jumeaux.

— Tu ne le penses pas ? s'écria Jody. Tu ne penses pas que ça sera des jumeaux, hein, Billy ?

— Non, je ne pense pas, mais ça arrive, quelquefois.

Pendant les deux premières semaines de janvier il plut sans arrêt. Jody passait le plus clair de son temps, quand il n'était pas à l'école, dans le box de Nellie. Vingt fois par jour il posait sa main sur le ventre de la jument pour sentir le poulain remuer. Nellie devenait de plus en plus gentille et affectueuse avec lui. Elle frottait son nez contre lui. Elle hennissait doucement quand il entraînait dans la grange.

Carl Tiflin vint un jour à la grange avec Jody. Il regarda avec admiration le pelage bai bien pansé et il tâta la chair ferme des côtes et des épaules.

— Tu as fait du bon travail, dit-il à Jody.

Et c'était là le plus grand compliment qu'il sût faire. Jody resta tout raide de fierté pendant plusieurs heures après cela.

Le quinze janvier arriva et le poulain n'était pas né. Et le vingt arriva ; une boule de peur commença à se former dans l'estomac de Jody.

— C'est normal ? demanda-t-il à Billy.

— Oh, oui.

Et encore :

— Tu es sûr que tout sera normal ?

Billy caressa l'encolure de la jument. Elle secoua la tête avec inquiétude.

— Je t'ai dit que ça ne mettait pas toujours le même temps, Jody. Tu n'as qu'à attendre.

Quand la fin du mois arriva sans la naissance, Jody devint fou furieux. Nellie était si grosse que sa respiration était pénible, et ses oreilles étaient rapprochées et toutes dressées comme si la tête lui faisait mal. Le sommeil de Jody devint agité et ses rêves confus.

Dans la nuit du 2 février il s'éveilla en criant. Sa mère l'appela :

— Jody, tu rêves. Réveille-toi et recommence à dormir.

Mais Jody était rempli de terreur et de désolation. Il resta allongé tranquillement quelques instants pour laisser à sa mère le temps de se rendormir, puis il passa ses vêtements et se coula dehors pieds nus.

La nuit était noire et dense. Il tombait une petite bruine. Le cyprès et la baraque apparurent comme un mirage puis se perdirent dans le brouillard. La porte de la grange grinça quand il l'ouvrit, chose qu'elle ne faisait jamais le jour. Jody s'approcha de la mangeoire et trouva une lanterne et une boîte d'allumettes en fer-blanc. Il alluma la mèche et suivit l'allée centrale couverte de paille jusqu'au box de Nellie. Elle était debout. Tout son corps se balançait de côté et d'autre. Jody l'appela :

— Là, Nellie, là...a Nellie, mais elle ne cessa pas son mouvement et elle ne regarda pas. Quand il entra dans le box et lui toucha l'épaule, elle frissonna sous sa main. Alors la voix de Billy Buck sortit du grenier à foin, juste au-dessus du box.

— Jody, qu'est-ce que tu fais ?

Jody sursauta et leva un œil misérable vers le nid de foin où Billy était couché.

— Elle va bien, tu crois ?

— Mais bien sûr que je le crois.

— Tu ne laisseras rien arriver, Billy, tu en es sûr ?

Billy gronda :

— Je t'ai dit que je t'appellerais, et je t'appellerai. Maintenant retourne te coucher et cesse d'embêter cette jument. Elle a assez à faire sans que tu l'embêtes.

Jody prit une voix humble car il n'avait jamais entendu Billy parler sur un pareil ton.

— Je me suis dit simplement que j'allais venir voir, dit-il. J'étais réveillé.

Billy se radoucit alors un peu.

— Eh bien ! va te coucher. Je ne veux pas que tu la déranges. Je t'ai dit que je t'aurais un beau poulain. Va-t'en maintenant.

Jody sortit lentement de la grange. Il souffla la lanterne et la remit dans la mangeoire. La noirceur de la nuit et le brouillard glacé le saisirent et l'enveloppèrent. Il aurait voulu croire à tout ce que disait Billy comme autrefois, avant la mort du poney. Il se passa un moment avant que ses yeux, éblouis par la faible flamme de la lanterne, pussent distinguer une forme quelconque dans l'obscurité. La terre humide glaçait ses pieds nus. Les dindons perchés dans le cyprès gloussèrent faiblement avec inquiétude et les deux bons chiens, ne connaissant que leur devoir, accoururent en aboyant pour effrayer les coyotes qu'ils croyaient en train de rôder sous l'arbre.

En se faufilant dans la cuisine, Jody buta dans une chaise. Carl cria de sa chambre :

— Qui est là ? Qu'est-ce qu'il se passe ?

Et M^{me} Tiflin dit à moitié endormie :

— Qu'est-ce qu'il y a, Carl ?

Une seconde plus tard, Carl sortit de sa chambre avec une bougie et vit Jody avant que celui-ci ait eu le temps de se recoucher.

— Qu'est-ce que tu faisais dehors ?

Jody détourna la tête, gêné.

— J'étais allé voir la jument.

Pendant un instant, le père de Jody fut partagé entre sa fureur d'avoir été réveillé et son approbation.

— Écoute, dit-il finalement, il n'y a pas un homme dans le pays qui s'y connaisse mieux en poulains que Billy. Tu peux t'en remettre à lui.

Des paroles s'échappèrent des lèvres de Jody :

— Mais le poney est mort...

— Ne va pas le rendre responsable de ça, dit Carl sévèrement. Si Billy ne peut pas sauver un cheval, c'est qu'il ne peut pas être sauvé.

M^{me} Tiflin appela :

— Dis-lui de se laver les pieds et de se recoucher, Carl. Il sera endormi toute la journée, demain.

Il sembla à Jody qu'il venait à peine de fermer les yeux pour essayer de dormir quand il fut violemment secoué par l'épaule. Billy Buck était à côté de lui, une lanterne à la main.

— Lève-toi, dit-il. Dépêche-toi.

Il fit volte-face et sortit vivement de la chambre.

M^{me} Tiflin appela :

— Qu'est-ce qu'il y a ? C'est vous, Billy ?

— Oui, m'dame.

— C'est le moment pour Nellie ?

— Oui, m'dame.

— Très bien, je vais me lever pour faire chauffer de l'eau, au cas où vous en auriez besoin.

Jody enfila ses vêtements si rapidement qu'il était déjà à la porte de derrière avant que la lanterne oscillante de Billy fût à moitié chemin de la grange. Il y avait une frange d'aube à la cime des montagnes mais aucune lumière ne pénétrait encore dans la cuvette du ranch. Jody courut comme un fou après la lanterne et rattrapa Billy au moment même où il atteignait la grange. Billy accrocha la lanterne à un clou sur le côté du box et ôta sa veste bleue. Jody vit qu'il n'avait dessous qu'une chemise sans manches.

Nellie était debout, toute raide. Pendant qu'ils la regardaient elle se coucha. Tout son corps fut tordu par un spasme. Le spasme cessa. Mais au bout de quelques instants cela recommença, puis cessa de nouveau.

Billy marmotta avec nervosité :

— Il y a quelque chose qui ne va pas.

Sa main nue disparut :

— Oh ! bon Dieu, dit-il, ça ne va pas.

Le spasme reprit, et cette fois-ci Billy tira, et les muscles de son bras et de son épaule se gonflèrent. Il soufflait violemment et la transpiration perlait à son front. Nellie criait de douleur. Billy marmonnait :

— Ça ne va pas. Je ne peux pas le retourner. Il est du mauvais côté. Il est tout tourné sens dessus dessous.

Il lança un regard farouche vers Jody. Puis ses doigts se livrèrent à une exploration soigneuse, soigneuse... Ses joues se creusaient et devenaient grises. Il regarda pendant une longue minute

interrogative Jody qui se tenait au fond du box. Alors Billy alla vers le râtelier sous la fenêtre à fumier et saisit dans sa main droite humide un marteau de maréchal-ferrant.

— Va dehors, Jody, dit-il.

Le gamin ne bougea pas et le regarda d'un air buté.

— Va dehors, je te dis. Il va être trop tard.

Jody ne bougea pas.

Alors Billy s'approcha vivement de la tête de Nellie. Il cria :

— Détourne la tête, sacré bon Dieu, détourne la tête.

Cette fois, Jody obéit. Il tourna la tête de côté. Il entendit Billy murmurer d'une voix rauque dans le box. Puis il entendit un son creux d'os broyés. Nellie lança un ricanement perçant. Jody regarda à temps pour voir le marteau se relever et s'abattre une seconde fois sur le front plat. Alors Nellie s'affala lourdement sur le côté et fut agitée un instant de tremblements.

Billy se précipita vers le ventre ballonné ; son grand couteau de poche était dans sa main. Il souleva la peau et y fit pénétrer le couteau. Il tailla et lacéra la panse durcie. L'air s'emplit d'une odeur écœurante d'entrailles chaudes encore vivantes. Les autres chevaux se mirent à tirer sur leurs chaînes, à hennir et à donner des coups de pied.

Billy laissa tomber le couteau. Ses deux bras plongèrent dans l'horrible trou déchiqueté et en tirèrent une grosse masse blanche dégoulinante. De ses dents il déchira l'enveloppe pour y faire un trou. Une petite tête noire apparut par la déchirure avec de petites oreilles minces et humides. Un souffle de respiration passa en gargouillant, puis un autre. Billy retira l'enveloppe, ramassa son couteau et coupa le cordon. Pendant un instant il tint le petit poulain noir dans ses bras en le regardant. Puis il s'avança lentement et le déposa sur la paille aux pieds de Jody.

Le visage, les bras et la poitrine de Billy dégouttaient de sang. Son corps tremblait et ses dents claquaient. Il n'avait plus de voix ; il dit dans un murmure guttural sans timbre :

— Voilà ton poulain. J'ai promis. Et le voilà. J'ai été forcé de faire ça... forcé.

Il s'arrêta et regarda dans le box par-dessus son épaule.

— Va chercher de l'eau chaude et une éponge, souffla-t-il. Lave-le et sèche-le comme sa mère aurait fait. Il faudra que tu le nourrisses au biberon. Mais voilà ton poulain, comme je te l'ai promis.

Jody regardait le poulain mouillé et pantelant d'un air stupide. L'animal allongea le menton et essaya de lever la tête. Ses yeux vides étaient bleu marine.

— Nom de Dieu, hurla Billy, iras-tu chercher cette eau ? Vas-tu y aller ?

Alors Jody sortit au trot de la grange, dehors c'était l'aurore. Il avait mal depuis la gorge jusqu'au ventre. Ses jambes étaient raides et lourdes. Il essaya d'être content à cause du poulain, mais la face ensanglantée et les yeux hantés et fatigués de Billy Buck flottaient dans l'air devant lui.

LE CHEF

Ce samedi après-midi, Billy Buck, le garçon de ranch, ratissa ce qu'il restait de la meule de foin de l'année passée et en jeta de petites fourchées par-dessus le fil de fer de la clôture à quelques bestiaux modérément intéressés. Haut dans les airs, de petits nuages semblables à des fumées d'éclatements d'obus étaient chassés vers l'est par le vent de mars. On entendait le vent siffler parmi les fourrés des crêtes, mais aucun souffle d'air ne descendait dans la cuvette où se trouvait le ranch.

Le petit Jody sortit de la maison en mangeant une épaisse tartine de beurre. Il vit Billy qui achevait de ramasser les restes de la meule de foin. Jody s'approcha en traînant les pieds d'une façon qui, on le lui avait dit, était fatale au bon cuir des chaussures. Une bande de pigeons blancs s'envola du cyprès quand il passa devant, décrivit un cercle autour de l'arbre et revint s'y poser. Un jeune chat tigré bondit de la véranda de la baraque, traversa la route en galopant les pattes raides, fit volte-face et revint au galop. Jody ramassa une pierre pour prendre part au jeu, mais il s'y prit trop tard car le chat était sous le plancher de la véranda avant qu'il ait pu lancer sa pierre. Il la lança dans le cyprès et provoqua un nouveau tournoiement de pigeons blancs.

Arrivé à la meule de foin épuisée, le gamin s'appuya contre la clôture de fil de fer barbelé.

— Il n'y en a plus à enlever, tu crois ? demanda-t-il.

Le garçon de ferme, un homme entre deux âges, cessa son ratissage scrupuleux et piqua sa fourche en terre. Il ôta son chapeau noir et se lissa les cheveux.

— Il ne reste rien à part ce qui est gâté par l'humidité du sol.

Il remit son chapeau et frotta ses mains sèches comme du cuir l'une contre l'autre.

— Il doit y avoir plein de souris, hasarda Jody.

— C'en est pourri, dit Billy. Ça grouille de souris.

— Alors, peut-être, quand tu auras tout fini, je pourrai appeler les chiens pour attraper les souris.

— Oui, y a pas de mal à ça, dit Billy Buck.

Il souleva de sa fourche un peu de foin humide et le lança en l'air. Au même instant trois souris sautèrent et s'enfoncèrent éperdument sous le foin.

Jody eut un soupir de satisfaction. Ces souris dodues, lisses de poil, arrogantes, étaient condamnées. Depuis huit mois elles vivaient et se multipliaient dans la meule. Elles étaient à l'abri des chats, des pièges, du poison et de Jody. Elles étaient devenues toutes sémillantes dans leur sécurité, insolentes et grasses. Maintenant l'heure du désastre avait sonné ; elles ne vivraient pas un jour de plus.

Billy regardait la cime des collines qui entouraient le ranch.

— Peut-être que tu ferais mieux de demander à ton père avant, suggéra-t-il.

— Alors où est-il ? Je vais lui demander maintenant.

— Il est allé à cheval au ranch de la crête après dîner. Il ne tardera pas à revenir.

Jody se laissa aller contre le poteau de clôture.

— Je crois que ça lui serait égal.

Tout en se remettant à l'ouvrage, Billy dit d'un ton de mauvais augure :

— Tu feras mieux de lui demander en tout cas. Tu sais comment il est.

Jody savait. Son père, Carl Tiflin, tenait à ce qu'il ne se fit rien dans le ranch sans sa permission, que ce fût important ou non. Jody se laissa glisser de plus en plus le long du poteau jusqu'à se trouver assis par terre. Il regarda au-dessus de lui les petits nuages ronds chassés par le vent.

— Est-ce que c'est de la pluie, Billy ?

— Ça se pourrait. Le vent est placé pour ça, mais pas assez fort.

— Enfin, j'espère qu'il ne pleuvra pas avant que j'aie tué ces nom de Dieu de souris.

Il regarda par-dessus son épaule pour voir si Billy remarquait ce blasphème d'homme adulte. Billy continua à travailler sans aucun commentaire.

Jody se retourna pour regarder le coteau où se trouvait la route qui venait du monde extérieur. La colline était lavée par un faible soleil de mars. Des chardons argentés, des lupins bleus et quelques pavots fleurissaient parmi les buissons de sauge. À mi-côte Jody vit Doubletree Mutt, le chien noir, qui fouillait un trou d'écureuil. Il grattait un moment, puis s'arrêtait pour déblayer la terre entre ses pattes de derrière ; il creusait avec une ardeur en contradiction avec la connaissance qu'il aurait dû avoir du fait que jamais chien n'attrapa un écureuil en fouillant son trou.

Soudain, tandis que Jody le regardait, le chien noir se raidit, sortit du trou et regarda vers la fissure de la crête par où passait la route. Jody regarda dans la même direction. Un instant, Carl Tiflin, à cheval, se découpa sur le ciel pâle, puis il descendit la route en direction de la maison. Il avait quelque chose dans la main.

Le gamin se mit sur pied d'un bond.

— Il a une lettre, s'écria Jody.

Il partit au trot vers le ranch car la lettre serait probablement lue à haute voix et il voulait être là. Il atteignit la maison avant son père et y entra en courant. Il entendit Carl faire crier la selle en mettant pied à terre, puis donner une claque sur le flanc de son cheval pour le faire rentrer à la grange où Billy le dessellerait et le mettrait à pacager.

Jody courut dans la cuisine.

— Nous avons une lettre ! cria-t-il.

Sa mère leva les yeux de sa casserole de haricots.

— Qui ça, nous ?

— Père. Je l'ai vu qui la tenait.

Carl pénétra alors dans la cuisine et la mère de Jody demanda :

— De qui est la lettre, Carl ?

Il fronça aussitôt les sourcils.

— Comment sais-tu qu'il y a une lettre ?

Elle fit un mouvement de tête dans la direction du gamin.

— C'est Je-Sais-Tout qui me l'a dit.

Jody était confus.

Son père le regarda avec mépris.

— C'est vrai qu'il devient Je-Sais-Tout en personne, dit Carl. Il s'occupe des affaires de tout le monde sauf des siennes. Il faut qu'il fourre son grand nez partout.

M^{me} Tiflin se radoucit un peu.

— Enfin, il n'a pas assez à faire pour s'occuper. De qui est la lettre ?

Carl faisait toujours les gros yeux à Jody :

— Je lui donnerai de quoi s'occuper, s'il ne fait pas attention.

Il tendit une lettre cachetée.

— Je crois que c'est de ton père.

M^{me} Tiflin prit une épingle dans ses cheveux et ouvrit l'enveloppe. Ses lèvres se pincèrent avec sagacité. Jody vit ses yeux courir le long des lignes.

— Il dit, traduisit-elle, il dit qu'il viendra samedi en voiture pour rester un petit bout de temps. Mais nous sommes samedi. La lettre a dû être retardée.

Elle regarda le cachet de la poste.

— Elle a été mise avant-hier. Elle aurait dû arriver hier.

Elle fixa son mari d'un regard interrogateur, puis son visage se rembrunit, irrité.

— Pourquoi prends-tu cet air-là ? Il ne vient pas souvent.

Carl détourna les yeux pour éviter sa colère. Il pouvait être sévère avec elle la plupart du temps, mais, quand par hasard elle montrait de l'humeur, il se trouvait désarmé.

— Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle encore.

Son explication prit un ton d'excuse qui aurait pu être le ton de Jody lui-même.

— C'est seulement parce qu'il parle, dit Carl piteux. Il ne fait que ça.

— Eh bien, et puis après ? Tu parles bien aussi, toi.

— Oui, bien sûr. Mais ton père ne parle que d'une chose.

— Des Indiens, intervint Jody excité. Des Indiens et de la traversée des plaines !

Carl se tourna vers lui furieux :

— Toi, sors d'ici, monsieur Je-Sais-Tout ! Allons, file ! Va-t'en !

Jody sortit misérablement par la porte de derrière et ferma le panneau grillagé avec un calme étudié. Sous la fenêtre de la cuisine, ses yeux tombèrent sur une pierre d'une forme curieuse, une pierre si fascinante qu'il s'accroupit pour la ramasser et la tourner entre ses mains.

Les voix lui parvenaient distinctement par la fenêtre ouverte de la cuisine.

— Jody a bougrement raison, disait son père. Uniquement les Indiens et la traversée des plaines. J'ai entendu l'histoire des chevaux volés au moins un millier de fois. Il va, il va, et il ne change jamais un mot dans ce qu'il raconte.

Quand M^{me} Tiflin répondit, son ton était tellement changé que Jody, sous la fenêtre, interrompit la contemplation de sa pierre. Sa voix était devenue douce et explicative. Jody savait quel changement avait dû se produire sur son visage pour s'accorder avec ce ton. Elle dit calmement :

— Il faut voir les choses comme ceci, Carl. Ç'a été le grand événement de la vie de mon père. Il a mené un convoi de chariots à travers les plaines jusqu'à la côte et, quand ç'a été terminé sa vie a été finie. C'était une grande chose, mais ça n'a pas duré assez longtemps. Écoute ! continua-t-elle. C'est comme s'il était né pour faire ça et, une fois ça fini, qu'il ne lui reste plus rien d'autre à faire que d'y penser et d'en parler. S'il y avait eu encore quelque part où aller vers l'ouest, il y serait allé. Il me l'a dit lui-même. Mais à la fin, il y avait l'océan. Il vit au bord de l'océan où il a été forcé de s'arrêter.

Carl fut désarmé par ce ton doux, désarmé et vaincu.

— Je l'ai vu faire, acquiesça-t-il calmement. Il descend regarder vers l'ouest par-dessus l'océan.

Sa voix se durcit un peu.

— Et ensuite il va au club du Fer à Cheval à Pacific Grave et il raconte aux gens comment les Indiens faisaient sauver les chevaux.

Elle essaya de l'apaiser de nouveau.

— Que veux-tu, pour lui c'est tout. Tu pourrais être patient avec lui et faire semblant de l'écouter.

Carl se détourna avec impatience.

— Enfin, si ça tourne trop mal, je pourrai toujours me réfugier dans la baraque et rester avec Billy, dit-il irrité.

Il traversa la maison et claqua la porte de devant en sortant.

Jody courut faire ses travaux. Il distribua le grain aux poulets sans leur donner la chasse. Il ramassa les œufs dans les nids. Il apporta au trot le bois à la maison et l'entrelaça si soigneusement qu'avec deux brassées le coffre à bois parut être plein à déborder.

Sa mère avait maintenant fini ses haricots. Elle tisonna le feu et balaya le dessus du fourneau avec une aile de dinde. Jody l'observa prudemment pour voir si elle gardait quelque rancœur contre lui.

— Il vient aujourd'hui ? demanda Jody.

— C'est ce qu'il dit dans sa lettre.

— Peut-être que je ferais bien d'aller sur la route à sa rencontre.

M^{me} Tiflin ferma d'un coup sec la porte du fourneau.

— Ça serait gentil, dit-elle. Il serait sûrement content qu'on aille à sa rencontre.

— Alors, je crois que je vais y aller.

Une fois sorti, Jody appela les chiens d'un coup de sifflet perçant.

— On va sur la colline, commanda-t-il.

Les deux chiens remuèrent la queue et coururent en avant. Sur le bord de la route, la sauge avait de nouvelles gousses tendres. Jody en arracha quelques brins et les frotta dans ses mains, et l'air s'emplit de leur odeur forte et sauvage. D'un bond, les chiens quittèrent la route et s'élancèrent dans le fourré en aboyant après un lapin. Après cela, Jody ne les revit plus, car, n'ayant pas réussi à attraper le lapin, ils retournèrent à la maison.

Jody gravit la côte qui menait à la crête.

Quand il atteignit le petit col où passait la route, il fut frappé par le vent de l'après-midi qui ébouriffa ses cheveux et fit claquer sa chemise. Il découvrit les rangées de petites collines en contrebas, et plus loin l'immense vallée verte de Salinas. Il apercevait la ville de Salinas toute blanche au loin dans la plaine et les reflets du soleil miroitant sur ses fenêtres. Juste au-dessous de lui, dans un chêne, un congrès de corbeaux tenait ses assises. L'arbre était noir de corbeaux qui croassaient tous ensemble.

Puis les yeux de Jody suivirent la route de chariots qui descendait de la hauteur où il se trouvait, se perdait derrière une colline et réapparaissait de l'autre côté. Sur ce tronçon éloigné de la route il vit une charrette que tirait lentement un cheval bai. Elle disparut derrière la colline. Jody s'assit par terre et guetta l'endroit où la charrette allait réapparaître. Le vent chantait sur les cimes et les petits nuages joufflus se pressaient vers l'est.

Alors la charrette redevint visible et elle s'arrêta. Un homme habillé de noir descendit du siège et s'approcha de la tête du cheval. Bien que ce fût très loin, Jody comprit qu'il avait détaché les fausses rênes, car la tête du cheval tomba de l'avant. Le cheval repartit et l'homme monta lentement la côte à côté de lui. Jody poussa un cri joyeux et se précipita à leur rencontre sur la route. Les écureuils s'enfuirent de la route en bondissant et un *road-runner*^[10] agita sa queue, gagna la cime de la colline et disparut dans un glissement.

Jody essayait de sauter au milieu de son ombre à chaque pas. Une pierre roula sous son pied et il culbuta. Il franchit en courant un coude de la route et là, à une courte distance devant lui, il vit son grand-père avec la charrette. Le gamin arrêta sa course peu correcte et s'approcha d'un pas digne.

Le cheval gravissait péniblement la côte en bronchant et le vieillard marchait à côté. Sous le soleil déclinant, leurs ombres géantes vacillaient derrière eux. Le grand-père était habillé d'un costume de

drap noir et il portait des guêtres en chevreau et une cravate noire sur un col dur très bas. Il tenait un chapeau rabattu noir à la main. Sa barbe blanche était taillée court et ses sourcils blancs tombaient sur ses yeux comme des moustaches. Les yeux bleus montraient une joie sévère. Tout son visage et toute sa personne étaient empreints d'une dignité granitique, si bien que chacun de ses mouvements semblait une chose impossible. Une fois au repos, il semblait que le vieillard deviendrait de pierre, qu'il ne pourrait plus jamais remuer. Son pas était lent et assuré. Une fois fait, un pas ne pourrait jamais être refait en arrière ; une fois une direction prise, le sentier n'obliquerait jamais et l'allure n'accélérerait ni ne ralentirait jamais.

Quand Jody apparut au coude de la route, Grand-Père agita lentement son chapeau en signe de salut, et il cria :

— Alors, Jody ! Tu es descendu à ma rencontre, hein ?

Jody s'approcha, fit demi-tour, régla son pas sur celui du vieillard, se raidit et traîna un peu les talons.

— Oui, m'sieu, dit-il. On n'a reçu votre lettre qu'aujourd'hui.

— Elle aurait dû être là hier, dit Grand-Père. Ça c'est certain. Comment va tout le monde ?

— Très bien, m'sieu.

Il hésita puis suggéra timidement :

— Ça vous plairait de venir à la chasse aux souris demain, m'sieu ?

— À la chasse aux souris, Jody ? dit Grand-Père avec un petit rire. Les gens de cette génération en sont-ils arrivés à chasser les souris ? Ils n'ont pas de force, les gens d'aujourd'hui, mais je n'aurais tout de même pas pensé qu'ils prendraient des souris comme gibier.

— Non, m'sieu. C'est seulement pour jouer. La meule de foin est au bout. Je vais sortir les souris pour que les chiens les prennent. Et vous pourrez regarder, ou même battre un peu le foin.

Les yeux sévères et joyeux s'abaissèrent vers lui.

— Je vois. Vous ne les mangez pas alors. Vous n'en êtes pas encore arrivés là.

Jody expliqua :

— C'est les chiens qui les mangent, m'sieu. Ça ne doit pas ressembler beaucoup à la chasse aux Indiens, je suppose.

— Non, pas beaucoup... mais après, quand les troupes ont chassé les Indiens, tué les enfants et brûlé les *teepees*, ce n'était pas très différent de la chasse aux souris.

Ils atteignirent le sommet et commencèrent à descendre dans la cuvette du ranch, et le soleil quitta leurs épaules.

— Tu as grandi, dit Grand-Père. Presque d'un pouce, dirais-je.

— Plus, se rengorgea Jody. Sur la porte où on marque ma taille, j'ai gagné plus d'un pouce rien que depuis *Thanksgiving*.

Grand-Père dit de sa riche voix gutturale :

— Peut-être qu'on t'arrose trop et que tu pousses tout en tige et en moelle. Attendons que tu portes graine et alors nous verrons.

Jody regarda vivement la figure du vieillard pour savoir s'il devait s'offenser, mais il n'y avait aucune intention injurieuse, aucune lueur de punition ni désir de le remettre à sa place dans les yeux bleus et vifs.

— On pourrait tuer un cochon, suggéra Jody.

— Oh non ! Je ne laisserais pas faire ça. Tu te moques de moi. Ce n'est pas la saison et tu le sais

bien.

— Vous connaissez Riley, le gros verrat, m’sieu ?

— Oui. Je me souviens bien de Riley.

— Eh bien ! Riley a mangé le foin de la meule dont je parlais, il y a fait un trou et la meule s’est écroulée sur lui et l’a étouffé.

— Les porcs font ça quand ils peuvent, dit Grand-Père.

— Riley était un cochon très gentil pour un verrat, m’sieu. Je montais sur son dos quelquefois et il ne disait rien.

Une porte claqua dans la maison au-dessous d’eux et ils virent la mère de Jody qui se tenait sous la véranda en agitant son tablier en signe de bienvenue. Et ils virent Carl Tiflin remonter de la grange pour être à la maison au moment de leur arrivée.

Le soleil avait maintenant disparu des collines. La fumée bleue qui s’échappait de la cheminée de la maison s’étalait par couches plates au-dessus de la cuvette violacée du ranch. Les petits nuages en boules, abandonnés par le vent qui tombait, planaient avec insouciance dans le ciel.

Billy Buck sortit de la baraque et jeta une cuvette d’eau savonneuse sur le sol. Il s’était rasé au milieu de la semaine, car Billy tenait Grand-Père en grand respect, et Grand-Père disait que Billy était un des rares hommes de la nouvelle génération qui n’étaient pas devenus des poules mouillées. Bien que Billy fût entre deux âges, Grand-Père le considérait comme un gamin. Si bien que Billy se hâtait à son tour de gagner la maison.

Quand Jody et Grand-Père arrivèrent, les trois personnages les attendaient devant la porte de la cour.

Carl dit :

— Bonjour, monsieur. On vous attendait.

M^{me} Tiflin embrassa Grand-Père sur le côté de sa barbe et elle ne bougea pas tandis qu’il lui tapotait l’épaule de sa grande main. Billy lui serra la main solennellement en grimaçant un sourire sous sa moustache de paille.

— Je vais mettre votre cheval à l’écurie, dit Billy, et il emmena l’attelage.

Grand-Père le regarda s’éloigner, puis se tournant vers le groupe, il dit comme il l’avait dit cent fois auparavant :

— C’est un brave garçon. J’ai connu son père, le vieux Buck Queue-de-Mule. Je n’ai jamais compris pourquoi on l’appelait Queue-de-Mule, si ce n’est qu’il conduisait des mules de bât.

M^{me} Tiflin pénétra la première dans la maison.

— Combien de temps vas-tu rester, père ? Ta lettre ne le dit pas.

— Eh bien ! je ne sais pas. Je pensais rester environ une quinzaine. Mais je ne reste jamais aussi longtemps que je le crois d’abord.

Quelques instants après, ils étaient assis à la table couverte d’une toile cirée blanche, en train de souper. La lampe à abat-jour de fer-blanc était suspendue au-dessus de la table. Au dehors, les gros papillons de nuit frappaient mollement les vitres de la salle à manger.

Grand-Père coupait son bifteck en morceaux minuscules et mâchait lentement :

— J’ai faim, dit-il. Ce chemin en voiture m’a donné de l’appétit. C’est comme quand nous faisons la traversée. Nous étions tous si affamés chaque soir que c’est à peine si nous pouvions attendre que la viande soit cuite. J’arrivais à manger à peu près cinq livres de viande de bison chaque soir.

— C’est de prendre du mouvement qui fait ça, dit Billy. Mon père faisait les messageries pour le

gouvernement. Je l'aidais quand j'étais gosse. Rien qu'à nous deux on nettoyait presque un cuissot de daim.

— Je connaissais votre père, Billy, dit Grand-Père. C'était un fort brave homme. On l'appelait Buck Queue-de-Mule. Je ne sais pas pourquoi, si ce n'est qu'il menait des mules de bât.

— C'est ça, approuva Billy. Il menait des mules de bât.

Grand-Père posa son couteau et sa fourchette et regarda tout autour de la table.

— Je me rappelle une fois où nous avons manqué de viande...

Sa voix prit un curieux chantonement grave, suivant un sillon sonore que l'histoire s'était tracé elle-même.

— Il n'y avait pas de bison, pas d'antilope, pas même de lapins. Les chasseurs n'avaient même pas pu abattre un coyote. C'était le moment pour le chef de se tenir sur ses gardes. C'était moi le chef, et j'ouvrais l'œil. Et pourquoi ? Eh bien ! à la minute même où les gens auraient été affamés, ils auraient commencé à abattre les bœufs d'attelage. Pouvez-vous croire ça ? J'ai connu des caravanes qui ont tout simplement mangé leurs bêtes de trait. Ils commençaient par le milieu et ils continuaient vers les deux bouts. Ils finissaient par manger la paire de tête et ensuite les timoniers. Le chef d'une caravane doit empêcher de faire ça.

Un gros papillon parvint à entrer d'une manière ou d'une autre dans la pièce et se mit à tourner autour de la suspension à pétrole. Billy se leva et essaya de l'aplatir entre ses mains. Carl l'attrapa dans le creux de sa main, et l'écrasa. Il alla à la fenêtre et le jeta dehors.

— Comme je disais..., recommença Grand-Père.

Mais Carl l'interrompit :

— Vous devriez manger encore un peu de viande. Nous sommes tous prêts pour le pudding.

Jody vit un éclair de colère dans l'œil de sa mère. Grand-Père reprit son couteau et sa fourchette.

— J'ai plutôt faim, en effet, dit-il. Je vous raconterai ça plus tard.

Quand le souper fut terminé, quand la famille, avec Billy Buck, fut réunie devant la cheminée de l'autre pièce, Jody guetta Grand-Père avec anxiété. Il vit les signes qu'il connaissait. La tête barbue s'inclina en avant ; les yeux perdirent leur sévérité et regardèrent le feu avec une expression de perplexité ; les grands doigts décharnés s'entrelacèrent sur les genoux noirs.

— Je me demande, commença-t-il, je me demande seulement si je vous ai jamais raconté comment ces voleurs de Piutes nous avaient enlevé trente-cinq chevaux.

— Je crois que oui, interrompit Carl. N'était-ce pas juste avant que vous arriviez dans le pays Tahoe ?

Grand-Père se retourna vivement vers son gendre.

— C'est exact. Je suppose que je dois vous avoir raconté cette histoire.

— Des tas de fois, dit Carl cruellement en évitant les yeux de sa femme.

Mais il sentit les yeux furieux se poser sur lui et il dit :

— Naturellement, je serais content de l'entendre encore.

Grand-Père recommença à regarder le feu. Ses doigts se séparèrent et s'entrelacèrent de nouveau. Jody savait ce qu'il éprouvait et combien il était abattu et vide au fond de lui-même. Jody n'avait-il pas été traité de Je-Sais-Tout cet après-midi même. Il poussa l'héroïsme jusqu'à s'exposer à être encore qualifié de Je-Sais-Tout.

— Parlez-nous des Indiens, dit-il doucement.

Les yeux de Grand-Père reprirent leur expression sévère.

— Les enfants veulent toujours entendre parler des Indiens. C'était une besogne d'hommes, mais ce sont les enfants qui aiment en entendre parler. Eh bien ! voyons. Est-ce que je vous ai déjà raconté comment je voulais que chacun des chariots porte une longue plaque de fer ?

Tout le monde, sauf Jody, resta silencieux. Jody dit :

— Non. Jamais.

— Eh bien ! quand les Indiens attaquaient, nous mettions toujours les chariots en cercle et nous combattons entre les roues. Je pensais que si chaque chariot portait une longue plaque percée de meurtrières, les hommes pourraient dresser les plaques contre les roues extérieures une fois les chariots mis en cercle et qu'ils seraient protégés. Ça aurait économisé des vies, ce qui aurait compensé le poids supplémentaire du fer. Mais, naturellement, la caravane n'a pas voulu. Aucune caravane n'avait jamais fait ça et ils ne voyaient pas de raison pour faire cette dépense. Ils ont eu l'occasion de le regretter, d'ailleurs.

Jody regarda sa mère et il vit à son expression qu'elle n'écoutait absolument pas. Carl grattait un cal de son pouce et Billy Buck regardait une araignée qui se promenait sur le mur.

Grand-Père laissa de nouveau son ton suivre le sillon de la narration. Jody savait exactement d'avance quels étaient les mots qui allaient tomber. L'histoire continua à bourdonner, s'accéléra un peu pour l'attaque, s'attrista sur les blessés, psalmodia pour les funérailles dans les vastes plaines. Jody, assis bien sagement, observait Grand-Père. Les sévères yeux bleus avaient un air détaché. Il avait l'air de ne pas s'intéresser beaucoup lui-même à l'histoire.

Quand ce fut fini et que la pause à la frontière de l'histoire eut été poliment observée, Billy Buck se leva, s'étira et remonta son pantalon.

— Je crois que je vais rentrer, dit-il.

Puis se plaçant devant Grand-Père :

— J'ai une vieille corne à poudre et un pistolet à baguette à la baraque. Je ne vous les ai jamais montrés ?

Grand-Père secoua lentement la tête :

— Si, je crois que si, Billy. Ça me rappelle un peu un pistolet que j'avais quand je menais mes gens.

Billy resta poliment debout jusqu'à la fin de la petite histoire, puis il dit :

— Bonsoir.

Et il sortit de la maison.

Carl Tiflin tenta alors de détourner la conversation.

— Comment est le pays entre ici et Monterey ? J'ai entendu dire que c'était assez sec.

— C'est sec, dit Grand-Père. Il n'y a pas une goutte d'eau dans la Laguna Seca. Mais ça n'a rien de comparable à 87. Tout le pays n'était plus que de la poussière alors, et en 61, je crois que tous les coyotes sont morts de faim. Nous avons eu quinze pouces de pluie cette année.

— Oui, mais elle est venue trop tard. S'il en tombait un peu maintenant, ça ne ferait pas de mal.

Les yeux de Carl tombèrent sur Jody.

— Tu ne crois pas que tu ferais bien d'aller te coucher ?

Jody se leva, obéissant.

— Est-ce que je pourrai tuer les souris dans la vieille meule de foin ?

— Les souris ? Oh, bien sûr, tue-les jusqu'à la dernière. Billy dit qu'il ne reste plus rien de bon comme foin.

Jody échangea un coup d'œil secret et satisfait avec Grand-Père.

— Je les tuerai toutes demain, promit-il.

Jody, couché dans son lit, pensa à l'impossible univers d'indiens et de bisons, un univers qui avait cessé d'être pour toujours. Il regrettait de ne pas avoir vécu à cette époque héroïque, mais il savait qu'il n'était pas fait d'un bois héroïque. Aucun de ceux qui vivaient actuellement, à part peut-être Billy Buck, n'était digne de faire ce qui avait été fait. C'était une race de géants qui vivait alors, des hommes sans peur, des hommes d'une vigueur inconnue aujourd'hui. Jody pensa aux plaines immenses et aux chariots qui les parcouraient comme des mille-pattes. Il pensa à Grand-Père monté sur un énorme cheval blanc, menant ses hommes. À travers sa pensée défilaient des fantômes démesurés ; leur défilé quitta la terre et s'évanouit.

Alors, il revint au ranch un instant. Il entendit le bruit sourd et précipité créé par l'espace et le silence. Il entendit un des chiens dans sa niche qui se grattait une puce en tapant du coude contre le plancher à chaque coup de patte. Puis le vent recommença à se lever, le cyprès noir gémit et Jody s'endormit.

Il était debout une demi-heure avant que le triangle sonnât le petit déjeuner. Sa mère était en train de tisonner le fourneau pour faire ronfler le feu quand Jody traversa la cuisine.

— Tu te lèves de bien bonne heure, dit-elle. Où vas-tu ?

— Je vais chercher un bon bâton. Nous allons tuer les souris aujourd'hui.

— Qui ça, nous ?

— Eh bien ! Grand-Père et moi.

— Alors tu l'as embauché. Tu préfères toujours avoir quelqu'un avec toi pour le cas où il y aurait des reproches à partager.

— Je vais revenir tout de suite, dit Jody. Je veux seulement avoir un bon bâton tout prêt pour après le petit déjeuner.

Il ferma la porte grillagée derrière lui et sortit dans la fraîcheur du matin. Les oiseaux saluaient l'aurore bruyamment et les chats du ranch rentraient de la colline comme des serpents trapus. Ils avaient chassé le *gopher* dans l'obscurité et bien qu'ils fussent rassasiés de chair de *gopher*, ils s'assirent en demi-cercle à la porte de derrière en miaulant pitoyablement pour avoir du lait. Doubletree Mutt et Smasher, qui suivaient la lisière du fourré en flairant, accomplissaient ce devoir avec une rigidité cérémonieuse, mais quand Jody les siffla, leur tête se dressa brusquement et leur queue s'agita. Ils descendirent vers lui en secouant leur pelage et en bâillant. Jody leur caressa la tête avec gravité et alla vers le tas de détritrus délavé par les intempéries. Il choisit un vieux manche à balai et un vieux bout de bois d'un pouce d'épaisseur. De sa poche il tira un lacet de chaussure et il attachait ensemble l'extrémité des deux bâtons sans serrer, de façon à faire un fléau. Il fit siffler cette nouvelle arme dans l'air et frappa le sol à titre d'expérience, tandis que les chiens sautaient de côté en geignant avec appréhension.

Jody contourna la maison pour descendre à la vieille meule de foin afin d'examiner le champ de carnage, mais Billy Buck, patiemment assis sur les marches de derrière, l'appela :

— Tu ferais mieux de revenir. Il n'y a plus que quelques minutes d'ici le déjeuner.

Jody changea de direction et revint vers la maison. Il appuya son fléau contre les marches.

— C'est pour faire sortir les souris, dit-il. Je parie qu'elles sont grosses. Je parie qu'elles ne savent pas ce qu'il va leur arriver aujourd'hui.

— Non, ni toi non plus, remarqua Billy philosophiquement, ni moi, ni personne.

Jody fut ébranlé par cette pensée. Il savait que c'était vrai. Son imagination se détourna de la chasse

aux souris. Alors sa mère sortit sur la véranda de derrière et frappa le triangle, et toutes les pensées tombèrent en tas.

Grand-Père n'avait pas encore paru à table quand ils s'assirent. Billy désigna de la tête sa chaise vide.

— Il va bien ? Il n'est pas malade ?

— Il met longtemps à s'habiller, dit M^{me} Tiflin. Il peigne sa barbe, il cire ses chaussures, il brosse ses habits.

Carl saupoudra sa bouillie de sucre.

— Un homme qui a mené un convoi de chariots à travers les plaines doit faire bien attention à la façon dont il s'habille.

M^{me} Tiflin se tourna vers lui.

— Ne sois pas comme ça, Carl ! Je t'en prie !

Il y avait plus de menace que de prière dans son intonation. Et cette menace irrita Carl.

— Enfin, combien de fois faudra-t-il que j'entende l'histoire des plaques de fer et celle des trente-cinq chevaux ? Ce temps-là est passé. Pourquoi ne l'oublie-t-il pas, maintenant que c'est passé ?

Il devenait plus furieux à mesure qu'il parlait et sa voix montait.

— Pourquoi faut-il qu'il les rabâche indéfiniment ? Il a traversé les plaines. C'est très bien ! Mais maintenant c'est fini. Personne n'a envie d'entendre ça indéfiniment.

La porte de la cuisine se ferma doucement. Les quatre personnages assis à la table restèrent glacés. Carl posa sa cuiller sur la table et porta ses doigts à son menton.

Alors la porte de la cuisine s'ouvrit et Grand-Père entra. Sa bouche avait un sourire contraint et son regard se dérobait.

— Bonjour, dit-il, et il s'assit et fixa les yeux sur son assiettée de bouillie.

Carl ne pouvait pas en rester là.

— Vous... vous avez entendu ce que j'ai dit ?

Grand-Père fit signe que oui d'un petit mouvement saccadé de la tête.

— Je ne sais pas ce qu'il m'a pris, monsieur. Je ne voulais pas dire ça. C'était simplement pour blaguer.

Jody, tout honteux, jeta un coup d'œil vers sa mère et il vit qu'elle regardait Carl sans respirer. C'était une chose affreuse que Carl faisait là. Il se déchirait lui-même en parlant ainsi. C'était une chose odieuse pour lui de retirer une parole, mais la retirer en s'humiliant était infiniment pis.

Grand-Père regardait de côté.

— J'essaie toujours de prendre les choses du bon côté, dit-il gentiment. Je ne suis pas fâché. Ce que vous avez dit m'est égal, mais ça pourrait bien être vrai, et ça, ça ne m'est pas égal.

— Ce n'est pas vrai, dit Carl. Je ne me sens pas bien ce matin. Je regrette d'avoir dit ça.

— Ne regrettez rien, Carl. Un vieillard ne voit pas toujours les choses. Vous avez peut-être raison. La traversée est terminée. Il faut peut-être l'oublier maintenant que c'est fini.

Carl se leva de table.

— J'ai assez mangé. Je vais travailler. Prenez votre temps, Billy ! Il sortit vivement de la salle à manger. Billy engloutit la fin de son repas et le suivit bientôt. Mais Jody ne pouvait pas quitter sa chaise.

— Vous ne raconterez plus d'histoires ? demanda Jody.

— Oh ! certainement si, j'en raconterai, mais seulement quand... je serai sûr qu'on désire les entendre.

Jody se leva de sa place.

— Je vous attends dehors, m'sieu. J'ai un bâton pour les souris.

Il attendit à la porte de la cour que le vieillard parût sous la véranda.

— Descendons tuer les souris maintenant, appela Jody.

— Je crois que je resterai assis au soleil, Jody. Va tuer les souris.

— Vous pourrez prendre mon bâton si vous voulez.

— Non, je vais simplement m'asseoir ici un moment.

Jody s'éloigna mélancoliquement et descendit vers la vieille meule. Il essaya de fouetter son enthousiasme en pensant aux souris grasses et juteuses. Il frappa le sol de son fléau. Les chiens pleurnichaient d'un air engageant autour de lui, mais il ne pouvait pas avancer. Derrière lui, il pouvait voir Grand-Père assis sous la véranda qui paraissait petit, mince et tout noir.

Jody abandonna son projet et retourna s'asseoir sur les marches aux pieds du vieillard.

— Déjà revenu ? Tu as tué les souris ?

— Non, m'sieu. Je les tuerai un autre jour.

Les mouches du matin bourdonnaient à ras de terre et les fourmis s'agitaient devant les marches. La lourde odeur de la sauge descendait de la colline. Les planches de la véranda s'échauffaient au soleil.

C'est à peine si Jody remarqua quand Grand-Père commença à parler.

— Je ne devrais pas rester ici, étant donné ce que j'éprouve.

Il examinait ses vieilles et fortes mains.

— J'ai l'impression que la traversée ne valait pas la peine d'être faite.

Ses yeux se portèrent sur les coteaux et s'arrêtèrent sur un faucon immobile perché sur une branche morte.

— Je dis ces vieilles histoires, mais ce n'est pas ce que je voudrais dire. Je sais seulement ce que je voudrais faire sentir aux gens en les racontant. Ce n'étaient pas les Indiens qui étaient importants, ni les aventures, ni même d'arriver jusqu'ici. C'était la transformation de toute une masse d'hommes en une seule grande bête rampante. Et j'en étais la tête. Elle allait vers l'ouest, toujours vers l'ouest. Chacun des hommes voulait quelque chose pour lui-même, mais la grande bête composée d'eux tous ne voulait qu'une chose : aller vers l'ouest. J'étais le guide mais si je n'avais pas été là quelqu'un d'autre aurait été la tête. Cette chose-là devait avoir une tête.

Sous les petits buissons, l'ombre était toute noire dans les midis tout blancs. Quand on a enfin aperçu les montagnes on s'est tous mis à pleurer... Mais ce n'était pas d'arriver ici qui importait, c'était de se déplacer vers l'ouest.

Nous avons apporté la vie ici et nous l'y avons installée, de la même façon que ces fourmis apportent leurs œufs. Et j'étais le guide. La marche vers l'ouest était aussi grande que Dieu et les pas lents qui accomplissaient ce déplacement, s'entassaient et s'entassaient jusqu'à ce que le continent soit traversé.

Alors, nous sommes arrivés à la mer, et c'était fini.

Il s'arrêta et s'essuya les yeux dont le bord devint rouge.

— Voilà ce que je devrais dire au lieu de raconter des histoires.

Quand Jody parla, Grand-Père sursauta et le regarda.

— Peut-être que je pourrai mener les hommes un jour, dit Jody.

Le vieillard sourit.

— Il n’y a aucun endroit où aller. L’océan est là pour vous arrêter. Tout le long du rivage il y a une rangée de vieux hommes qui haïssent l’océan parce qu’il les a arrêtés.

— En bateau, je pourrais, m’sieu.

— Nulle part où aller, Jody. Toutes les places sont prises. Mais ça, ce n’est pas le pis... Non, ce n’est pas le pis. La marche vers l’ouest, les hommes ne l’ont plus en eux. La marche vers l’ouest n’est plus une faim. C’est bien mort. Ton père a raison. C’est fini.

Jody se sentit bien triste.

— Si vous vouliez un verre de citronnade, je pourrais vous le préparer.

Grand-Père était sur le point de refuser quand il vit le visage de Jody.

— Ça me ferait plaisir, dit-il. Oui, ça me ferait plaisir de boire une citronnade.

Jody courut à la cuisine où sa mère achevait d’essuyer la vaisselle du petit déjeuner.

— Est-ce que je peux avoir un citron pour faire une citronnade à Grand-Père ?

Sa mère dit, en le singeant :

— Et un second citron pour faire une citronnade pour toi !

Puis elle s’arrêta soudain :

— Jody ! Tu es malade !

— Non, m’dame. Je n’en veux pas.

— Prends un citron dans le garde-manger, dit-elle doucement. Attends, je vais t’attraper le presse-citron.

SAINTE CATHERINE, VIERGE

En P... (comme disent les Français), en l'an 13..., vivait un mauvais homme qui avait chez lui un mauvais cochon. C'était un mauvais homme parce qu'il riait toujours quand il ne fallait pas et des gens qu'il ne fallait pas. Il riait des bons frères de M... quand ceux-ci se présentaient à la porte, en quête d'un peu de whisky ou d'une pièce d'argent, et il riait à l'époque de la dîme. Quand frère Clément tomba dans l'étang du moulin et s'y noya pour n'avoir pas voulu lâcher le sac de sel qu'il portait, Roark, le méchant homme, rit tellement qu'il dut s'aliter.

Si vous saviez ce qu'il y avait de noirceur et de vilénie dans ce rire, vous comprendriez tout de suite quel ignoble bonhomme était ce Roark, et vous ne seriez pas étonné d'apprendre qu'il ne payait pas la dîme et qu'il était fortement question de l'excommunier. C'est que, voyez-vous, une tête pareille n'était pas faite pour le rire. Il avait un visage sombre, crispé, et quand il riait, on eût dit qu'on venait de lui arracher la jambe et qu'il s'apprêtait à hurler à ce propos. De plus, il traitait les gens d'imbéciles, chose peu aimable et peu sage, même quand ils le sont vraiment. Personne ne savait ce qui rendait Roark si méchant, à part le fait qu'il avait beaucoup voyagé et vu de vilaines choses de par le monde.

Vous voyez d'ici l'atmosphère dans laquelle grandit Katy, le mauvais cochon ; après cela, on pouvait évidemment s'attendre à tout. On a écrit des livres où il est dit que Katy venait d'une longue lignée de mauvais cochons, que le père de Katy était un mangeur de poules notoire et que la mère de Katy faisait son déjeuner de sa propre cochonnée pour peu qu'on la laissât opérer. Mais cela est faux. Le père et la mère de Katy étaient de bons, de pudiques et timides cochons, dans la mesure où la nature a pourvu les cochons de l'appareil de la pudeur et de la timidité, ce qui ne va pas loin. Mais tout de même, ils avaient en eux l'esprit de décence et de timidité, comme beaucoup de gens l'ont.

La mère de Katy mit bas portée sur portée de charmants porcelets roses et voraces, aussi normaux et aussi convenables qu'on l'eût pu désirer. Dites-vous bien que la méchanceté de Katy n'avait rien d'héréditaire ; c'est donc qu'elle avait dû l'acquérir au contact de ce Roark.

Voilà donc Katy allongée dans la paille, les paupières fermées à force de loucher, son nez rose tout plissé, le plus tranquille et le plus joli petit goret qui se pût voir, jusqu'au jour où Roark s'en vint à la porcherie baptiser la cochonnée : « Toi, tu seras Brigitte », dit-il, « Toi, Rory, et toi... veux-tu bien te tourner, petit démon... Catherine. » Et à partir de cette minute, Katy fut un mauvais cochon, le plus mauvais, en fait, qui vécût jamais dans la province de P...

Elle commença par voler presque tout le lait ; les pis qu'elle ne pouvait pas téter, elle les obstruait avec son dos, si bien que le pauvre Rory, la pauvre Brigitte et les autres finirent par devenir complètement rabougris. En peu de temps, Katy devint deux fois plus grosse que ses frères et sœurs, et deux fois plus forte. Et quant à la méchanceté, essayez donc d'égaler ceci : Katy attrapant l'un après l'autre Brigitte, Rory et les autres, et les mangeant. Après un tel début, on pouvait s'attendre à n'importe quel péché de la part de Katy et de fait, Katy en vint en fort peu de temps à manger des poules et des canards, jusqu'à ce que finalement Roark y mît le holà. Il enferma Katy dans une étable solide, de son côté tout au moins. Après cela, les poulets que Katy mangeait, elle allait les chercher chez les voisins.

Vous auriez dû voir la tête de Katy. Dès le premier jour, elle respirait la méchanceté. Ses yeux jaunes, sournois, vous eussent fait peur, même si vous aviez eu un bâton à lui assener sur le nez. Elle devint la terreur du voisinage. La nuit, Katy se coulait dehors par un trou de son étable, et allait dévaster les poulaillers. De temps à autre, même, un bébé disparaissait dont on n'entendait jamais plus

parler. Et Roark, qui aurait dû être triste et avoir honte, s'attachait de plus en plus à Katy. Il disait que c'était le plus beau cochon qu'il eût jamais eu, et beaucoup plus intelligent que n'importe quel cochon de la contrée.

Au bout d'un certain temps, le bruit courut que c'était un cochon-garou qui rôdait la nuit, mordant les mollets des gens, saccageant les jardins et dévorant les canards. D'aucuns allèrent même jusqu'à prétendre que c'était Roark en personne qui se changeait en cochon et qui se faufilait la nuit à travers les haies. Voilà le genre de réputation que Roark s'était acquis auprès de ses voisins.

Quoi qu'il en soit, Katy était maintenant une truie de belle taille, et bientôt elle fut en âge d'être accouplée. Le verrat en resta stérile et depuis lors, on le vit errer, le regard triste et soupçonneux, l'air méfiant et dérouté. Mais Katy enfla et enfla jusqu'à ce qu'un beau jour elle mît bas. Elle les nettoya tous et les lécha de telle sorte qu'on eût pu la croire transformée par la maternité. Lorsqu'elle les eut bien lavés et bien séchés, elle les aligna sur un rang et les mangea tous, du premier au dernier. C'en était trop, même pour un homme aussi méchant que Roark, car il est notoire qu'une truie capable de manger ses petits est dépravée au-delà des possibilités humaines de concevoir la dépravation.

À contrecœur, Roark s'apprêta à saigner Katy. Il affûtait justement le couteau quand voilà que le long du sentier s'avancèrent frère Colin et frère Paul, tous deux envoyés par le monastère de M... en tournée de perception de dîmes. Bien que n'espérant pas tirer grand-chose de Roark, ils s'étaient décidés à tâter le terrain par acquit de conscience. Frère Paul était un homme maigre, robuste, au visage anguleux et au regard pénétrant ; la piété la plus farouche et la plus catégorique s'inscrivait sur toute sa personne, tandis que frère Colin était un petit homme dodu, à la face large et replète. Frère Paul comptait que les grâces divines lui seraient acquises là-haut, mais frère Colin était d'avis de les goûter sur terre. Les gens disaient que Colin était un brave homme et Paul un homme de bien. Ils faisaient équipe pour le recouvrement de la dîme car ce que frère Colin n'arrivait pas à obtenir par persuasion, frère Paul l'extorquait à force de menaces et de descriptions des supplices de l'enfer.

— Roark ! dit frère Paul, nous venons percevoir la dîme. Tu ne vas pas, comme d'habitude, mettre ton âme à mariner dans le soufre, j'espère ?

Roark s'arrêta d'aiguiser le couteau et ses yeux, quant à la vilenie, auraient pu être les propres yeux de Katy. Il se mit à rire, mais soudain son rire s'étrangla dans sa gorge. Il fit une tête dans le genre de Katy lorsque l'idée lui était venue de manger sa portée.

— J'ai un cochon pour vous, dit Roark en rangeant le couteau.

Les frères furent fort étonnés car jusque-là Roark n'avait rien fait pour eux, sinon lancer son chien à leurs trousses et se tordre en les voyant s'empêtrer dans leur froc tandis qu'ils détalaien vers la barrière.

— Un cochon ? dit frère Colin d'un air méfiant. Quel genre de cochon ?

— Le cochon qu'est là tout seul dans la porcherie, répondit Roark, dont les yeux semblèrent virer au jaune.

Les frères se précipitèrent vers la porcherie et jetèrent un regard à l'intérieur. Voyant la taille de Katy et la graisse qui l'enveloppait, ils écarquillèrent des yeux incrédules. Toutes les pensées de Colin étaient accaparées par les magnifiques jambons de Katy et le lard qui la recouvrait ainsi qu'un pardessus.

— Cela nous fera une saucisse pour nous, chuchota-t-il.

Mais frère Paul songeait aux éloges dont le père Bénédict les comblerait en apprenant qu'ils avaient obtenu un cochon de Roark. Paul se retourna :

— Quand nous amèneras-tu ce porc ? demanda-t-il.

— Je n'amènerai rien du tout, s'écria Roark. Ce cochon qu'est là, il est à vous. Prenez-le, sinon il reste ici.

Les frères ne discutèrent pas. Bien trop heureux d'emmener quelque chose. Paul passa une corde dans la nasière de Katy et la conduisit hors de la porcherie ; et pendant un moment Katy les suivit tout comme si elle avait été véritablement un bon cochon.

Au moment où ils passaient la barrière tous trois, Roark leur cria :

— Elle s'appelle Katy, et le rire qui était resté si longtemps muré dans sa gorge sortit sous forme de gloussement de poule.

— C'est une belle truie, bien grasse, fit remarquer frère Paul d'un ton légèrement inquiet.

Frère Colin s'apprêtait à lui répondre quand soudain quelque chose comme un piège à loups lui saisit la jambe par derrière. Colin poussa une clameur et virevolta. Katy était là, en train de mâcher avec satisfaction un morceau de son mollet, et sa tête avait une expression que n'eût pas désavouée le diable. Katy mâcha lentement, puis elle avala ; ensuite elle revint à la charge afin de se procurer un autre morceau de frère Colin, mais au même moment frère Paul fit un pas en avant et lui assena un magistral coup de pied sur le bout du groin. Si jusqu'alors, le visage de Katy avait exprimé de la méchanceté, c'étaient maintenant des démons qui habitaient ses yeux. Elle se ramassa, avec un grognement qui monta du plus profond de sa gorge puis elle fonça en renâclant et en claquant des dents comme un bulldog. Les frères ne l'attendirent pas, ils coururent à un arbre épineux qui bordait le chemin et y grimpèrent avec force grognements et halètements jusqu'à ce qu'enfin ils fussent hors de portée de la terrible Katy.

Roark s'était avancé jusqu'à sa barrière pour les voir partir et à le voir là se tenir les côtes, ils comprirent vite qu'il était inutile d'attendre du secours de ce côté. Sous eux, à terre, Katy marchait de long en large, elle foulait furieusement le sol et de son muflle faisait voler de grosses mottes de gazon pour montrer sa force. Frère Paul lui lança une branche. Elle la fracassa puis enfouit profondément les morceaux sous ses sabots pointus, tout en ricanant intérieurement et sans que le regard oblique de ses yeux jaunes les quittât un seul instant.

Les deux frères s'installèrent tristement sur une branche, la tête dans les épaules, serrant convulsivement leur froc autour de leurs jambes :

— Est-ce que vous lui avez donné un bon coup de pied sur le nez ? demanda anxieusement frère Colin.

Frère Paul baissa les yeux, regarda son pied, puis le muflle de Katy, plus coriace que du cuir bouilli.

— Un coup de ce pied-là ferait mordre la poussière à n'importe quel cochon autre qu'un éléphant, dit-il.

— On ne peut pas discuter avec un cochon, suggéra frère Colin.

Katy arpentait férocement le carré de gazon, sous l'arbre. Les frères restèrent un long moment silencieux, serrant d'un air chagrin leur robe autour de leurs chevilles. Frère Paul se concentrait sur le problème avec une intensité qui lui ravageait les traits. Finalement, il observa :

— Les cochons ne sauraient être de la nature des lions, je suppose ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Plutôt de la nature du diable, dit Colin d'un ton lamentable.

Paul redressa brusquement le torse et ses yeux scrutèrent Katy avec un intérêt nouveau. Puis il tint son crucifix à bout de bras devant lui et d'une voix terrifiante, s'écria :

— *Apage Satanas !*

Katy fut secouée comme sous l'effet d'un ouragan, mais elle avançait toujours.

— *Apage Satanas !* hurla de nouveau Paul, et Katy fut encore une fois ébranlée par le choc, mais

elle ne désarma pas.

Paul lança une troisième fois l'exorcisme, mais Katy s'était maintenant remise de la première secousse. Celle-ci n'eut d'autre effet que de roussir légèrement quelques feuilles sèches par terre. Frère Paul tourna vers Colin un œil découragé :

— Nature du diable, annonça-t-il tristement, mais pas le diable en personne, sinon ce cochon aurait fait explosion.

Katy grinçait des dents en montrant une joie hideuse.

— Avant que me soit venue cette idée de l'exorciser, murmura Paul d'un ton rêveur, j'avais songé à Daniel dans l'antre des lions et je m'étais demandé si la même chose marcherait avec un cochon.

Frère Colin le regarda avec appréhension.

— La nature d'un lion peut présenter des imperfections, raisonna-t-il. Les lions ne sont peut-être pas aussi hérétiques que les cochons. Vous remarquerez que chaque fois qu'un homme pieux s'est trouvé dans l'obligation de se tirer d'une sale situation, il y a toujours eu un lion dans l'affaire. Prenez Daniel, prenez Samson, prenez n'importe quelle quantité de martyrs, pour nous en tenir à la liste religieuse, et je pourrais vous citer un grand nombre d'exemples dans le genre d'Androclès qui n'ont rien à voir avec la religion. Non, frère, le lion est un animal expressément créé pour les besoins de la sainteté et de l'orthodoxie. S'il y a un lion dans toutes ces histoires cela doit tenir à ce que, de toutes les créatures, le lion est la moins rebelle à la force de la religion. Je crois que le lion a dû être créé pour servir en quelque sorte de leçon de choses. C'est un animal pour paraboles, à coup sûr. Mais quant au cochon, on n'a jamais, de mémoire d'homme, vu un cochon reconnaître une force autre qu'une beigne sur le nez ou un couteau dans la gorge. Les cochons en général, et ce cochon-ci en particulier, sont les plus têtus et les plus hérétiques des animaux.

— Cependant, poursuivit frère Paul, qui avait à peine prêté l'oreille à la leçon, quand on a dans la main des munitions telles que l'Église, ce serait véritablement une honte de ne pas les essayer une bonne fois, que ce soit sur un lion ou sur un cochon... L'exorcisme n'a pas donné de résultats et cela ne veut rien dire.

Il commença de défaire la ficelle qui lui servait de cordelière. Frère Colin le regarda faire d'un œil horrifié.

— Ami Paul, s'écria-t-il. Frère Paul, pour l'amour de Dieu, ne descendez pas trouver ce cochon.

Mais Paul ne l'écoutait pas. Il déroula sa cordelière et y attacha la chaîne de son crucifix, puis se renversant en arrière jusqu'à se trouver suspendu par les genoux, les pans de son froc lui retombant sur sa tête, Paul descendit la cordelière ainsi qu'une ligne de fond et fit danser le crucifix de fer en direction de Katy.

Pour Katy, elle s'amena dans un martèlement de sabots et un broiement de mâchoires, prête à arracher la chose et à la piétiner. La face de Katy était celle d'un tigre. Juste comme elle atteignait le crucifix, l'ombre nettement découpée de la croix tomba sur sa face et la croix elle-même se refléta dans les yeux jaunes. Katy se figea sur place, paralysée. Dans un silence d'apocalypse, un frisson d'horreur parcourut l'air, l'arbre, la terre, tandis que le bien luttait avec le péché.

Puis, lentement, les yeux de Katy exprimèrent deux volumineuses larmes et, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, elle se trouva prostrée, allongée par terre de tout son long, faisant le signe de la croix avec son sabot droit et meuglant doucement en réalisant l'étendue de ses crimes.

Frère Paul fit danser la croix une bonne minute avant de se rasseoir laborieusement sur la branche.

Pendant tout ce temps-là, Roark les avait épiés de sa barrière. De ce jour, il cessa d'être un méchant homme, toute sachie s'en trouva changée en un instant. En vérité, il racontait l'histoire, à qui voulait

l'entendre, inlassablement. Roark disait que de toute son existence, il n'avait rien vu d'aussi grandiose, ni d'aussi édifiant.

Frère Paul se leva et se mit debout sur la branche. Il se dressa de toute sa hauteur. Ensuite, se servant de sa main libre pour les gestes, frère Paul administra le Sermon sur la Montagne en un latin admirable à Katy qui rampait abjectement sous l'arbre. Quand il eut terminé, le silence régna, silence profond et religieux, troublé seulement par les sanglots et les reniflements du cochon repentí.

Il est douteux que frère Colin ait vraiment eu en lui l'étoffe d'un prêtre militant.

— Vous... vous croyez que l'on peut descendre sans dan... danger maintenant ? bégaya-t-il.

Pour toute réponse, frère Paul cassa une branche de l'arbre et la lança à la forme prostrée de la truie. Katy laissa échapper un sanglot bruyant et leva vers eux un visage baigné de larmes, un visage que l'esprit du mal avait déserté. Les yeux jaunes étaient dorés par le repentir et l'angoisse liés à la grâce qui en est la conséquence. Les frères se dépêtrèrent de l'arbre, repassèrent la cordelière dans l'anneau de nez de Katy et cahin-caha ils partirent sur la route, le cochon sanctifié trotant docilement derrière.

La nouvelle qu'ils ramenaient un cochon de chez Roark causa une agitation telle qu'en arrivant à la grille de M... frères Paul et Colin trouvèrent une foule de moines qui les attendaient. La Confrérie se trémoussait, se déhanchait, tâtant les flancs dodus, pétrissant les fanons. Soudain, le cercle s'ouvrit et le père Bénédict s'avança au centre du groupe. Son visage était si radieux que frère Colin fut assuré d'obtenir sa saucisse et Paul ses éloges. Alors, à l'horreur et à la consternation générale, Katy s'avança en se dandinant sur ses courtes pattes vers un petit bénitier encastré dans la muraille, contre la porte de la chapelle, trempa son sabot droit dans l'eau bénite et se signa. Il se passa un moment avant que quiconque élevât la voix. Puis d'un ton sévère et courroucé, le père Bénédict s'écria :

— Quel est celui qui a converti ce cochon ?

Frère Paul fit un pas en avant :

— C'est moi, mon Père, fit-il.

— Vous êtes un imbécile, dit l'abbé.

— Un imbécile ? Je croyais vous faire plaisir, mon Père.

— Vous êtes un imbécile, répéta le père Bénédict. On ne peut abattre ce cochon. Ce cochon est un chrétien.

— Il y a plus de joies au ciel... commença frère Paul, citant l'Évangile.

— Silence ! fit l'abbé. Il y a beaucoup de chrétiens. Cette année, il y a une grande disette de cochons.

Il faudrait un volume entier pour dire les innombrables visites que Katy fit au chevet des malades, les joies et le réconfort qu'elle apporta dans les palais et les chaumières. Elle s'asseyait aux lits de douleur et les chers yeux d'or apportaient aux souffrants l'apaisement. Durant un temps, on crut qu'à cause de son sexe, elle serait obligée de quitter le monastère et d'entrer chez les nonnes, car le concert habituel des méchantes langues causa dans le pays l'habituel scandale. Mais, comme le fit remarquer l'abbé, il suffisait de regarder Katy pour être convaincu de sa pureté.

La vie ultérieure de Katy n'est qu'une longue suite de bonnes actions. Toutefois, ce n'est que par un jour de fête religieuse que les frères commencèrent à soupçonner que leur communauté abritait une sainte. Ce matin-là, tandis qu'une centaine de voix pieuses entonnaient des hymnes de joie et d'actions de grâces, Katy quitta sa place, s'avança en se dandinant vers l'autel et, le regard empreint d'une exaltation séraphique, elle tourna comme une toupie sur l'extrémité de sa queue une heure trois quarts d'affilée. Les frères assemblés contemplaient le spectacle avec une stupéfaction admirative.

C'était là un magnifique exemple de ce que la sainteté peut accomplir.

Depuis lors, M... devint un lieu de pèlerinage. De longues files de voyageurs serpentaient dans la vallée et faisaient halte aux tavernes tenues par les bons frères. Chaque jour, à quatre heures, Katy apparaissait à la grille et bénissait les foules. S'il en était qui fussent affligés de scrofule ou atteints de trichine, elle leur imposait les sabots et ils s'en allaient guéris. Cinquante ans après sa mort, jour pour jour, elle fut portée au calendrier des Élus.

Une proposition avait été déposée tendant à ce qu'elle fût appelée sainte Catherine la vierge. Toutefois, il se trouva une minorité pour arguer que Katy n'était pas vierge puisqu'elle avait, au temps de ses débordements, produit une cochonnée.

Afin de ne pas laisser la discorde s'installer au sein du monastère, un comité soumit le problème à un barbier, homme impartial et fort savant, après avoir convenu à l'avance de se ranger à sa décision.

— La question est délicate, dit le barbier. On peut admettre qu'il existe deux sortes de virginités. Certains diront que la virginité n'est autre chose qu'un petit bout de tissu. Quand on l'a, on l'est ; quand on ne l'a plus, on ne l'est pas. Cette définition constitue un grave danger pour les fondements de notre religion puisque rien ne permet de distinguer d'entre la grâce divine l'abattant de l'intérieur ou la méchanceté de l'homme de l'extérieur. Par ailleurs, poursuivit-il, il y a la virginité par intention, et cette définition admet l'existence de beaucoup plus de vierges que la première. Mais, là encore, nous nous trouvons devant une difficulté. Lorsque j'étais jeune homme, il m'arrivait parfois d'aller faire un tour avec une fille à mon bras. Toutes celles qui sont jamais sorties avec moi étaient vierges par intention, et si l'on prend la seconde définition, voyez-vous, elles le sont encore.

Le comité se retira satisfait. Katy avait, sans aucun doute, été vierge par intention.

Dans la chapelle de M..., il y a un reliquaire serti d'or et de pierreries, dans lequel, sur une couche de satin pourpre, reposent les os de la sainte. Les gens viennent de très loin pour baiser le petit coffret, et ceux qui le font partent en laissant derrière eux leurs soucis. On a découvert que cette relique sacrée guérissait les malaises féminins et la teigne. Dans la chapelle est annoté le témoignage d'une femme attestant avoir été guérie des deux. Elle déclare qu'ayant frotté le reliquaire contre sa joue, au moment où sa figure entra en contact avec l'objet divin, une verrue poilue qu'elle avait depuis sa naissance disparut instantanément et n'a jamais réapparu depuis.

Notes

- [1] Viens avec moi, ma petite mélancolique.
- [2] Tom l'Aveugle.
- [3] En Amérique, pour éviter que les habitants des étages supérieurs des immeubles ne soient gênés par la lumière, on n'utilise, à partir de minuit, qu'une partie de l'éclairage des réverbères.
- [4] Dulces :friandises.
- [5] Jerky : sorte de viande séchée.
- [6] Chaparral : buissons épineux et rabougris.
- [7] *Thanksgiving* : jour d'actions de grâces. Dernier jeudi de novembre.
- [8] Construction mexicaine de lattes et de terre.
- [9] Quadrupède rongeur et fouisseur.
- [10] Road-runner : oiseau de Californie qui court plus qu'il ne vole.